





# La bouche dans le sable

© Kévin Thiévon, 2025.  
© Le bruit du monde, 2025.  
Tous droits réservés pour tous pays.

Le bruit du monde  
68, rue de Rome  
13006 Marseille  
[contact@lebruitdumonde.com](mailto:contact@lebruitdumonde.com)

ISBN : 978-2-38601-072-9  
Dépôt légal : août 2025

# **Kévin Thiévon**

## **La bouche dans le sable**

*Roman*





*Cet ouvrage est une œuvre de fiction qui s'appuie  
sur des témoignages et des faits historiques.*



À Maurane.



*Le soleil brillait, vif et plein. Comme je m'en retournais,  
je remarquai soudain mon ombre devant moi,  
comme j'avais vu l'ombre de l'autre guerre  
derrière la guerre actuelle. Elle ne m'a plus quitté  
depuis lors, cette ombre de la guerre, elle a voilé de deuil  
chacune de mes pensées, de jour et de nuit [...].  
Mais toute ombre, en dernier lieu, est pourtant aussi fille  
de la lumière et seul celui qui a connu la clarté  
et les ténèbres, la guerre et la paix, la grandeur  
et la décadence a vraiment vécu.*

Stefan Zweig  
*Le Monde d'hier, souvenirs d'un Européen*<sup>1</sup>

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier, souvenirs d'un Européen*, traduit de l'allemand par Serge Niémetz, © Belfond, 1982, 1993 pour la traduction française.



## Halabja, Kurdistan irakien

Le 16 mars 1988 est un jour de vent fou. Des gens crient et tentent de fuir la ville. Un inconnu court. Il serre fort son bébé. La petite tête enturbannée ricoche à chaque foulée. L'homme la plaque contre lui avec sa paume, son avant-bras, comme il peut. Un nuage invisible embrasse la ville. Odeur de pomme ou d'ail jeune. Le bébé pleure. Les yeux brûlent. Là, un mur. Le père sent son corps le lâcher, des couteaux naissent dans sa gorge. Vite, il s'allonge et cale son enfant sous sa poitrine. Il se courbe. Relève sa jambe droite pour ne pas trop appuyer sur la petite tête. Peut-être le nuage invisible sera-t-il ainsi freiné. Le bébé porte un vêtement avec des motifs rouges. On dirait des petites fraises ou des fleurs. Le père se met à trembler, à vomir, il enlace son enfant en tâchant de ne pas lui faire mal. Mais le bébé ne pleure déjà plus, et le père s'éteint dans la seconde qui suit. Les turbans n'arrêtent pas les vapeurs.



2003

« Une passion triste du siècle débutant »

1

Ils crachent de tout là-haut et visent la foule. Ils éclatent de rire quand ils touchent une tête. La grande roue est si lente qu'il est presque impossible de manquer une cible. Sauf pour le petit Marwan. Alors quand il se loupe, Adnan donne des gages. *Saute et fais trembler la cabine. Pisse par-dessus. Crie de toutes tes forces pour que Bagdad ne sache plus où se mettre.* Avec un sourire béat, le petit Marwan s'exécute.

Pour un crachat efficace, il s'agit d'abord de faire venir la salive en suçotant les tubes froids de cette structure en fer, jaune et blanche, au goût de sang. Pour le geste, il faut planter ses pieds dans le sol, se pencher en arrière et d'un coup tirer fort sur ses bras en tenant la rambarde. L'élan donne une trajectoire franche à cette bave d'enfant. Les longs cheveux sombres de Marwan accompagnent le balancier et Adnan se moque de cette

15

crinière trop lâche. *Laisse-moi faire, t'es nul*. Il pouffe. Marwan pouffe à sa suite. Et chacun à leur tour ils mollardent dans le vide, les yeux rieurs jetés dans le ciel noir.

Là-haut, ils se disent libres et deviennent les *boys*. Pour faire Amérique, pour narguer la famille, rire avant tout. *Boys* est le premier mot qu'ils ont appris en langue du mal. Mais à cette altitude, le mal n'est plus à prendre au sérieux. Située en bordure du parc Al-Zawraa, cette grande roue pâle est devenue leur asile. Un coin du monde où les adultes pesants ne montent pas.

Ce soir-là, une brise légère câline les joues lisses des deux cousins. Elle sèche les trois gouttes de sueur qui tentent de s'extraire de leurs fronts excités. Il fait tiède même là-haut. Même en hiver. Février n'est pas franc dans cette région du monde. Les odeurs de marrons crépitants grimpent dans les airs et parviennent à leurs narines. Elles se mêlent à leur parfum chypré dont le flacon est vidé chaque matin dans la nuque, derrière l'oreille, sur les tee-shirts. Les lumières blanches et rouges dansent dans tout le parc. Quelques lampions précaires volent une ou deux minutes au-dessus d'eux. Un peu plus loin, les *boys* aperçoivent les lions revenus à leur demeure – le zoo doit rouvrir après des mois de fermeture. Marwan se tait brusquement aux rugissements de ces animaux d'or. Ils l'impressionnent. Deux ans plus tôt, ils avaient été l'une des raisons qui avaient présidé au choix de ce manège. Ça, et la hauteur. Mais

Marwan est encore un enfant ignorant la marche du monde : la réouverture ne durera pas car la fureur des hommes aura bientôt raison des sept cents tigres, lions, ours et loups. Le petit Marwan a l'esprit seulement mêlé à l'odeur sucrée des marrons mis au feu, à cette fête à l'œuvre là en bas, à leurs mollards crapuleux.

Adnan claque des doigts devant les yeux rêveurs de son cousin. *Range-moi cette tête d'idiot.* Au pied de la roue, trois adolescents qui font la queue ont senti leurs cheveux frôlés par des projectiles gluants. Adnan a continué de cracher. Les adolescents lèvent la tête, les yeux gros, et jurent dans le vide : *Tozz feek, tozz feek !* Mais là-haut dans la nuit, les *boys* se sont déjà recroquevillés dans leur cabine branlante en étouffant leurs rires. Soustraits au monde visible, ils se sentent joyeusement intouchables.

Après une ou deux minutes, Adnan scrute le pied de la roue et s'assure que personne ne les a remarqués. Puis il se lève, baisse son pantalon et se met à uriner dans le vide. Il ricane par à-coups. Pour lui qui ne perd jamais, les gages sont la seule partie des jeux d'enfants qui vaille la peine.

- Pour la vie, cousin ? fait Marwan d'une voix douce.
- *Inch'Allah*, répond l'autre, braguettes ouvertes.

Il y a deux ans, Marwan a tiré si fort sur ses bras de gringalet qu'il a entamé une bascule autour de la rambarde. Un soleil retenu par le corps lourd d'Adnan qui

s'est jeté à ses fesses. Ce réflexe a marqué le début de leur intimité commune. Des larmes de reconnaissance l'ont attrapé par surprise. Alors qu'ils surplombaient Bagdad, les deux garçons se sont promis fidélité dans une incantation parrainée par *Allah*. Une poignée de main violente, qui écrabouille les doigts comme font les grands, est venue conclure ce contrat. Marwan a eu mal, mais il était heureux. En quittant les yeux d'Adnan, il s'est figuré le destin de son nouveau frère comme indissociable du sien. Depuis ce jour, il a aimé Adnan comme un grand frère, et non plus seulement comme un lointain cousin. Désormais, chaque fois qu'ils remontent à bord de cette grande roue, les deux *boys* renouvellent leurs vœux *pour la vie* avec cette petite gêne qui vient quand on n'est plus un enfant. Il faut donc surjouer pour que ça passe. Marwan imite son cousin avec des accolades exagérées, des voix d'homme et des fronts bas. Comme pour rire, en somme, en sachant l'un et l'autre qu'ici le rire a valeur de pacte.

Adnan remonte son pantalon en vitesse. Il a les cheveux ras, le corps épais et le visage un peu renflé. Marwan se met à rire fort de ce pipi. D'un rire strident, féminin presque, qui contraste avec son tempérament calme. Constatant la gêne dans le regard d'Adnan, il finit par l'étouffer. Chez Marwan, les joies comme les peines sont surprenantes, trop peu dans le ton, et l'on se moque parfois de ce rire exagéré ou de ces yeux

excités sans raison. Il faut paraître détaché devant les gens de la trempe d'Adnan. Il faut montrer que toi aussi, tu en as vu d'autres. Que dirait la famille, sinon ? Le grand-père ? Les hommes du parti ? Même là-haut, il ne faut pas faire fille.

La descente s'amorce et le silence se fait. Marwan admire sa ville. Il a des yeux ravis et deux petites fossettes aux joues. Veillée par le Tigre sale, que la lune fait briller, Bagdad est remplie de lumières et de cris de joie, de coups de klaxon et d'engueulades. Bagdad est une ville chaude qui grouille, qui dévore, qui n'a pas encore peur. Elle a la carrure d'un ogre. Elle est la vitrine d'un pays qui clame être à l'origine des hommes. Le sourire de Marwan n'est pas seulement causé par sa ville. Le garçon sourit pour ces instants volés aux impératifs d'une famille rare. Une famille dont la qualité du sang vous oblige sans répit.

La roue vient d'achever son deuxième tour. Les *boys*, restés sur leurs gardes, quittent la cabine pour rejoindre leurs proches dans la foule. Au loin, les lions grognent toujours.

Attablées à quelques mètres de là, une vingtaine de personnes écoutent la parole d'un homme aux épaules importantes. Il porte un trench façon Soviet, une moustache chevron taillée fraîchement et ses cheveux noirs sont brossés en arrière. De nombreux poils sortent de ses narines. Il est assis au centre de la table. Une chaise en

cuir couleur cognac a été apportée pour l'occasion. Les vieux lampadaires du parc et les lumières des manèges éclairent les visages de manière intermittente. Celui de l'homme paraît grave : une main sur sa tempe et un regard franc. Sa voix est rauque et lente. Des barrières de chantier ont été disposées par des agents en vert kaki et béret noir. L'aigle de Saladin, du nom de ce sultan qui unifia un temps le monde arabe, est agrafé fièrement sur ces casquettes. Par moments, un ou deux badauds s'approchent du groupe pour apercevoir cet homme dont le statut semble glorieux. Alors, d'un pas calme, l'un des agents se désolidarise des barrières pour aller souffler sa fumée de tabac à la tête du badaud et lui indiquer, d'un coup de menton, la direction à prendre. Cette sécession d'avec la foule paraît plaire à l'homme. D'un côté, de braves gens précipités, jouant des coudes dans la queue du grand huit ; de l'autre, ce personnage irréfutable, ce patron viril du Jihaz al-Mukhabarat al-Iraqi, les renseignements, convaincu de protéger un peuple en train de s'exciter, sourire aux lèvres, et de répéter *gloire à Dieu*.

Avec son lourd accent de Tikrit, il répète à son audience qu'ils ne sont pas des chiens. *Vous n'êtes pas de cette race al-hamdoulillah. Eux ont choisi la voie du sang, pas nous. Ils sont les chiens. Alors écoutez-moi : si Allah al-'Aziz, dans sa grande sagesse et pour des raisons qui nous dépassent, décide de vous mettre à l'épreuve, alors Allah al-'Aziz, la nation et l'Histoire s'attendent à ce que tout ce qui constitue votre être soit dirigé vers*

*la défense de la patrie, de nos martyrs et des principes de l'humanité. Nous sommes les gardiens de cette terre d'Allah et personne, que ce soit clair, personne ne nous détournera de ce devoir.*

Un petit homme à sa droite se lève. Il tremble en regardant ses bottes :

*Mon frère, bismillah nous sommes avec toi.*

Le petit homme, Hisham, se rassoit et se frotte le front pour éponger une poussée de sueur. Son frère, l'homme aux épaules importantes, reste sans rien dire un instant. L'assemblée est pendue à ce silence. Puis, se tournant vers le petit homme avec nonchalance :

*Tu n'es pas un chien. Sers ton peuple comme les hommes font. Servez l'Irak tous autant que vous êtes. Inch'Allah, nous vaincrons cette saleté la tête haute. L'Amérique se cassera les dents sur nous.*

La voix d'un seigneur doit être lente. Consciente de chaque mot. La sienne l'est. La lourdeur de ses mains témoigne aussi d'une force sourde. Il a l'œil fixe d'un homme rassasié, un homme dont le *je* prend une place formidable. Tout est puissance en lui, jusqu'à ses poils de doigts. Il est Ali pour les plus proches, *mon général* pour le reste du monde. Les regards alentour, faits de silences et d'attente, traduisent le respect qu'ils ont pour cette insondable vigueur, assise là dans du cuir de souverain. Un respect fait de crainte. Malgré l'impasse dans laquelle son pays fonce tête baissée, sa force lui

semble imprenable. Et son souffle et ses gestes sont ralentis comme ceux d'un sage.

Cette gravité ne l'empêche pas de jeter par moments des regards vers la foule. En toisant cette masse d'humains joyeux, Ali aperçoit les deux cousins courir à bride abattue vers le groupe. Ils bousculent les passants comme des quilles. Ali cesse aussitôt ses annonces, se lève et part à leur rencontre au niveau des barrières. Adnan et Marwan sont poursuivis par trois garçons plus âgés aux yeux rageurs. Les gardes leur fraient un chemin jusqu'au groupe. À cette vue, les trois adolescents comprennent et s'arrêtent net, frappés par le prestige de leurs proies. Ils crachent alors par terre la charge qu'ils avaient réservée aux *boys*.

Ali pose une main lourde sur la barrière. Il lève le menton qu'il a double et paternel. Un fin sourire trahit sa fierté de voir sa descendance s'affranchir de la foule. Il exprime quelque part son espoir. Du coin de l'œil, il jauge les vingt personnes derrière qui se taisent en son absence, appliquées à scruter la scène.

Finalement, Ali Hassan al-Majid ouvre grand les bras pour accueillir son petit-fils. Marwan se laisse faire. Une odeur forte d'eau de Cologne et de tabac l'enveloppe également. Le jeune garçon sent tout de suite une gêne mêlée à un sentiment de grand privilège. Cet homme puissant l'enlace, lui. Ce seigneur d'Irak lui donne pendant quelques secondes l'exclusivité de son attention.

Contre lui, Marwan a le poids d'un homme qui en vaut mille, par sa gloire et ses secrets. *Mon grand-père est un morceau d'Irak*, pense-t-il.

Ce moment est aussi l'occasion pour Marwan de se sentir jaloué par ce lointain cousin que lui-même admire. Leurs grands-pères sont frères. Adnan n'a pas eu le bon. Petit-fils de Hisham, il a toujours eu des muscles et du gras, des yeux farceurs et une voix qui porte des idées folles. Au contraire de Marwan, l'enfant docile plus jeune d'un an. À douze ans, Adnan a donc dans son ventre la trempe du grand Ali. Mais il vit déjà en regrettant que son grand-père à lui n'ait pas connu la trajectoire du général. Hisham n'est qu'un cadre moyen du parti Baas, et cela change tout.

L'étreinte ne dure pas et Marwan craint un geste imposteur. Malgré son jeune âge, il a conscience qu'une préoccupation grandissante trouble le cœur de son grand-père. Son absence de mot, son bras qui ne s'attarde plus, ce rassemblement nocturne, rendu cocassement absurde à côté du stand de glaces. Et surtout le nombre, anormalement grand, d'agents kaki autour du chef.

En ce mois de février 2003, la nuit tombe tôt sur Bagdad. Une ambiance grave domine la ville minérale depuis quelque temps. Certaines familles des quartiers bourgeois de Karrada ou d'al-Mansour sont parties s'installer dans le nord du pays. Le pas de ceux qui

restent se fait plus pressé. Sur la grande avenue Karrada Kharidge, certaines échoppes ont fermé. L'odeur âcre des pots d'échappement vient plus tard le matin. Mais dans les quartiers plus populaires du nord-est de la ville, rien ne semble altérer le cours des choses. À Madinat al-Saddam, les étals biscornus débordent de pois chiches, de concombres ou de dattes. La danse des charrettes remplies de pastèques ne cesse que tard le soir. Les carpes de l'Euphrate sont grillées sur les trottoirs, elles seront cuisinées pour le *masgouf* du dîner.

Pourtant, les « Forces du Mal », ainsi que Saddam Hussein nomme les États-Unis, ont accéléré leur propagande en multipliant les menaces d'invasion et les dénonciations à l'encontre du régime. Cette entreprise est née dans l'après-midi du 11 septembre 2001. Le secrétaire à la Défense américain Donald Rumsfeld, muni de ses lunettes rondes et de ses rêves de gloire, a fait établir une note qui suggérait de trouver d'autres coupables et de ne pas se limiter à *l'évidence Ben Laden*. Il a écrit une sentence claire : *go massive*. Le lendemain, Bush a ordonné de trouver un lien entre le raïs irakien et les tours jumelles. *Quel qu'il soit*, a-t-il insisté. L'engrenage était lancé.

Les semaines ont passé et les polémiques autour du programme d'armes de destruction massive n'ont pas cessé. Bagdad, harassée par des années de blocus, semble maintenant se figurer l'imminence de l'orage. L'armée irakienne renforce ses positions dans le Sud à mesure

que l'armée américaine s'installe au Koweït, en Jordanie, en Turquie. Le Sud, c'est le trésor de l'Irak. L'une des plus grandes réserves de pétrole au monde se situe près de la ville de Bassora. Le Sud, c'est le fief du grand Ali. Plus les mensonges s'accumulent du côté américain, plus les refus de coopérer avec les inspecteurs de l'ONU se répètent. Cet effet de miroir prend des allures de jeu macabre. La puissance mécanisée, grinçante, de portes claquées, de tôles soudées à la hâte et recouvertes d'un motif camouflage, tout cet ensemble s'extirpera bientôt des hangars pour venir soulever le sable irakien. Rien ne pourra plus contrecarrer les plans de l'administration la plus puissante du monde. Mais Marwan ne voit rien de tout ça car il joue et aime rire, suivre son cousin partout, se laisser porter par lui comme par d'autres, par cette famille importante. Une enfance de prince comme la sienne lui a donné un air candide. Un fin sourire de tous les jours. Un regard qui ne regrette aucun passé et n'attend rien des lendemains. Le garçon vit au présent, dans l'ombre conservatrice des seigneurs du pays.

Dans ce jeu macabre, la fin de l'année 2002 est un tournant. Des hypothèses obsolètes du Pentagone, comme celles supposant l'existence de laboratoires d'armes biologiques itinérants, sont devenues des arguments à part entière. Les Forces du Mal ont même pris soin de détourner les conclusions d'un rapport de la CIA sur les armes de destruction massive. Et dans les couloirs de Washington, on a le front haut et le pas

franc. Le 7 octobre 2002, la bouche en cul-de-poule, le boss annonce détenir les preuves irréfutables d'un tel programme. Le rapport indique pourtant que les Irakiens n'ont pas les moyens de fabriquer des armes nucléaires. Et pour les armes chimiques, pas de programme, seulement quelques restes de gaz sarin en stock, à peine cachés. De son côté, le régime baasiste persévère dans son attitude cavalière. Les seigneurs d'Irak parlent fort et leurs bottines reluisent. Ils n'ont pas les moyens, certes, mais ils ont l'envie, l'orgueil, la rage – une croyance intacte en leur futur glorieux. Alors, en décembre 2002, l'opération *Liberté irakienne* est prête. Bush donnera son feu vert trois mois plus tard.

Voilà pourquoi, en février 2003, le parc Al-Zawraa incarne sans le dire un bout de résistance. À trois semaines de l'invasion américaine, il jette dans le ciel des lumières blanches et bleues et des cris de joie, d'enfants qui courent, d'enfants qui jurent aussi, en se touchant les cheveux salis par d'autres. Le parc est situé au cœur de la ville et borde ce qui deviendra bientôt la « zone verte ». Il est devenu un halo de couleur dans ce Bagdad grisâtre et minéral. C'est un lieu d'abandon éphémère, mais manifeste, aux effluves de caramel et de transpiration. Il lutte contre l'enténébrement à venir puisque les rires y sont vrais. Le grand huit fait monter le pouls, ses grincements titillent les oreilles et rappellent des

souvenirs, le sucre des glaces touche les enfants au palais et les adultes au cœur.

Le grand-père de Marwan a donc décidé de s'attarder quelques jours à Bagdad pour informer sa famille de la santé politique du régime. En tant que membre du Conseil du commandement révolutionnaire et patron du renseignement, ses responsabilités croissent à mesure que les menaces d'une attaque extérieure s'accumulent. Ce soir-là, il prend soin d'embrasser le front des vingt personnes présentes. Sans un bruit, les bras longeant son trench, il s'approche des membres de sa famille un par un pour leur murmurer un mélange d'injonctions et de prières. C'est un soir d'au revoir. Marwan, toujours debout près des barrières, regarde la scène en se rongant les ongles. Un filet de bave a séché sur sa joue. Ses grands yeux noirs se tournent vers Adnan l'air de dire *explique-moi*. Mais son cousin a perdu son air malicieux. Encore essoufflés par la course, les deux garçons décident de s'asseoir contre les barrières en attendant de comprendre. Cette scène dissone avec la fumée des manèges et les odeurs de fritures. Ali finit par embrasser son frère Hisham en bout de table. Ils échangent quelques mots, les mains sur les épaules, et Marwan croit soudain comprendre où s'opère l'au revoir. La famille de Hisham restera à Bagdad ; celle d'Ali ira à Bassora, à cinq cents kilomètres au sud. Les parents d'Adnan, comme ceux de Marwan, n'auront d'autre choix que de suivre les directives de leurs patriarches.

Marwan sait que les deux grands-pères décident du sort de leurs proches respectifs. C'est ce que le régime offre aux hommes qui le servent : un pouvoir supérieur autant qu'une halte sur le chemin de la vieillesse. Les seigneurs d'Irak restent seigneurs tant qu'ils sont en grâce auprès des chefs. Ali est un chef, en grâce auprès de Saddam Hussein. Hisham est un simple cadre du parti Baas, en grâce auprès de son frère.

Ali recule de quelques pas pour toiser à nouveau le groupe. Il souffle trois mots à l'un de ses agents qui fait un signe de la main à ses collègues. L'escouade d'Ali quitte les alentours et se rapproche du chef pour préparer sa sortie. Certains s'enlacent, les quelques femmes à la suite des hommes. Des sourires épars persistent malgré les circonstances. Petit à petit, deux groupes se forment. L'un se rapproche d'Ali près de l'échappée, et l'autre demeure autour de la table, toujours au dos du stand de glaces. Les parents de Marwan, des êtres sombres et corsetés, se dirigent vers les deux jeunes toujours assis. *Dis au revoir*. Un frisson exagéré fait trembler les longs cheveux noirs de Marwan. Yalla, *le fais pas attendre*. Mais le garçon reste assis, la tête dans les épaules. Alors Adnan se lève et redresse son cousin en lui tirant les deux bras. Ils s'embrassent finalement sans rien dire puis s'écartent. Sans réfléchir, et sans savoir s'il le reverra un jour, Marwan se retourne puis enlace son grand cousin sur la pointe des pieds. C'est maladroit et tendre. Adnan, un peu surpris, retrouve

son sourire de farceur et fait un dernier clin d'œil à son presque frère. Celui qui dit *pour la vie*.

## 2

De l'autre côté du monde, sur les marches désertes de la Croisette, une petite fille de dix ans s'apprête à immortaliser l'étreinte de ses parents. Pas de rouge à fouler, mais un ciel de traîne qui rend une lumière flamboyante sur Éric et Nathalie, sourire aux lèvres, pieds dans une flaque. La petite fille a trouvé son cadre. Sous son bonnet, deux petits yeux noirs s'échappent suffisamment pour y voir un clin d'œil hyperbolique. Son Kodak contre l'arcade, Elsa vise le milieu des deux corps puis au déclencheur déclare : *Je vous enferme dedans pour la vie*. Ses parents se serrent plus fort, elle s'appuie sur lui et lui l'entoure de son long manteau beige, à la manière d'un chef de famille accompli.

Elsa répète la prise cinq fois. Elle s'agenouille, tant pis pour l'eau, change d'angle, joue avec le soleil et accable ses parents d'ordres francs. La boule d'énergie est déjà là, discernable dans ces gestes vifs, dans ces ongles crasseux, dans ce regard déchaîné dont on a peine à imaginer endormi. Elsa est inventive et précocement ferme. Son petit corps blanc contraste avec ses grands cheveux bouclés, blonds comme des blés, qui tiennent debout sans que personne ne sache vraiment comment.

Ce rituel prend place chaque année depuis qu'Elsa a atteint l'âge de six ans. Pendant les vacances d'hiver, tous les trois quittent la banlieue nantaise et viennent se réchauffer sur les rives de la Méditerranée. Il faut donc passer chaque fois par Cannes et prendre cette photo dans la joie, au même endroit, en février, avec des bonnets et le sentiment d'une famille éternelle.

Pendant les deux semaines de vacances, ils posent leurs valises à Juan-les-Pins et logent dans le vieil appartement douillet des parents de Nathalie, dans une petite bâtisse orange du Fournel. Éric et Nathalie s'installent dans le salon, tandis qu'Elsa, excitée sans arrêt, prend ses quartiers dans la chambre où sa mère a grandi. Elle défait le lit, fait valser les coussins, ouvre le coffre en bois à l'odeur de noix fraîche pour y trouver d'antiques déguisements. Ici, chaque pièce est en enfilade et a sa couleur. Les briques du salon sont peintes en bleu marine, la chambre d'Elsa en un mauve éclatant, et celle des grands-parents en rose pêche. De grandes fenêtres mal isolées laissent entrer les gazouillis des chardonnerets et le crissement des scooters. L'été, les rires gras des touristes s'entendent jusque dans les toilettes. Alors Elsa les singe, et son grand-père fait *chut*.

La grand-mère joue la cheffe d'orchestre de cette petite colonie. Elsa l'appelle Fée. Fée la conteuse, tant elle a d'histoires à raconter. Elle est une femme

flamboyante. Elle a de longs cheveux violacés et porte de grosses bagues qui lui compriment les doigts. À son cou pend un collier d'or avec la lettre J. Féfée a cette chose particulière que l'on nomme, avec arrière-pensée, une *âme d'artiste*. Un cœur qui s'emballe vite et une manière originale de vouloir exister. Elle répète à sa petite-fille qu'il faut au monde des idées qui le déforment. Mais en secret, elle nourrit le regret de n'avoir jamais vendu une poterie, un livre, ou pire, un tableau. Son exubérance vient donc rappeler au monde qu'elle est simplement mal comprise. Mais Féfée n'est pas rancunière de la vie et s'est consolée avec le temps : l'expression de son talent a été sacrifiée au profit d'une figure de la liberté folle, Pablo Picasso. Elle a été l'historique DRH du musée d'Antibes consacré au grand maître.

Pour la jeune fille, les séjours passés blottie contre ce Juan de l'enfance sont devenus comme des respirations multicolores. Un libre cours impossible dans une vie ordinaire. Le contraire de ce que des parents ennuyés de vivre lui proposent. Sa grand-mère est sans doute folle, incomprise – Elsa dira un jour *barrée* –, mais mon Dieu, que c'est bon de parler fort, de rire des heures dans les manèges du Luna Park, de se mettre debout sur les canapés pour repeindre le plafond en rose, de sentir l'odeur de confiture de mûres en train de mijoter, de marcher dans les pas d'Hemingway, Dos Passos, des Fitzgerald bien sûr, que sa grand-mère vénère, ces

étoiles du passé qui ont eu leurs habitudes dans les rues blanches et chaudes de la ville ; que c'est bon de traîner à la plage de la Gallice, de se laisser cuire près de l'éperon rocheux du Cap, de boire des cocktails de fruits habillée en reine d'Égypte, d'imiter sa grand-mère qui chante son Brassens avec des larmes pas loin ; que c'est bon surtout d'enfermer tous ces moments dans de précieux Kodak que Fée offre par cagettes de dix ; *attrape tout de la vie*, dit-elle, *bourre tout dedans, puce, et un jour, avec du bol, tu captureras sans le faire exprès la vraie beauté du monde*. Elsa admire cette prodigieuse grand-mère, une étoile elle aussi, à sa manière, pleine de mystères et de bons mots. Alors, elle la regarde avec ses grands yeux noirs, le soir, le nez sous le drap, en se jurant qu'elle aussi aura une vie remplie de couleurs.

C'est ainsi qu'elle s'est mise à l'imiter. Croisant les jambes, un roman illisible sur les genoux. Prenant une voix chantante pour dire combien la mer est belle. S'habillant avec des couleurs vives et l'air tapageur d'une star. C'est lors de l'une de ces journées que Fée la rebaptise Zelda. *Ma puce, elle a en elle cette chose qu'on appelle feu*. Zelda est fière. Elle répète en riant *C'est moi, Zelda, je suis Zelda*.

Elle l'imites en sifflant aussi, puisque Fée siffle sans cesse comme un merle joyeux. Souvent, le grand-père s'agace. *Fais des trucs à toi, Elsa. Fais pas tout comme ta grand-mère*, dit-il en traînant les pieds dans le salon.

Féfée fronce alors les yeux. Elsa aussi. Elle continue. Elle s'imprègne de sa Féfée. Elle l'écoute à l'infini.

Car sa grand-mère est une femme qu'on regarde et qu'on écoute. Ça, Féfée l'a compris il y a bien longtemps, à la fromagerie familiale. À six ou sept ans, elle avait pris l'habitude de faire rire la galerie, là-bas, sur les hauteurs de Nice. Elle enfilait des robes comme sur les photographies du carnaval, portait des masques qu'une amie de sa mère fabriquait pour passer le temps. Elle préparait ses spectacles avec sérieux, peignait ses bras, coiffait de longues plumes dans sa culotte et invitait ses deux grandes sœurs et sa mère à s'asseoir dans la cour en arc de cercle. Puis elle déclamait des histoires mystérieuses. Elle y jouait tantôt un animal d'Afrique, tantôt la reine de Saba. Elle s'essayait à des acrobaties de gamine et son masque volait dans le ciel. Les couleurs vives de ses oripeaux envoyaient des bouffées d'air aux trois femmes assises sur la terre battue, pétries d'angoisse. Féfée avait senti son devoir de sœur et de fille lui tomber dessus. Elle avait compris à ce moment-là qu'elle savait capturer le regard, qu'elle savait le dévier d'une attente interminable, celle d'un père, d'un mari qui ne reverrait plus jamais la Promenade des Anglais. Ce soldat mourrait sur la crête des Djebillat, en pleine campagne de Tunisie, la moustache fraîchement taillée.

Soixante ans plus tard, Féfée continue de raconter des histoires sur l'art et l'amour, et jamais ses mots ne sont prononcés au hasard. Elle les répète comme

un mantra. Elle est habitée. *Et l'art, et l'amour, et les hommes, les hommes, puce... il faut aimer d'abord, et réfléchir ensuite.* Zelda, dont la bouche ouverte laisse filer la bave, devine derrière tout ça quelques secrets enfouis.

En ce 14 février 2003, Juan-les-Pins paraît vide. Comme tous les jours, la famille éternelle se promène en bord de mer, près de la plage de la Pinède, de la Gallice, du Croûton, de la Garoupe, parfois. Zelda aime le cagnard franc du Sud, même si elle a la peau blanche donc rouge. L'après-midi, elle reste souvent dans sa chambre avec Féfée à dessiner des visages, à discuter de Djebillat, de la violence des hommes, de choses à savoir, à sauter sur le lit, à ouvrir la bouche, à parler et reparler – mais Zelda ne parle pas, elle scande. Dans le salon, les parents lisent des romans de gare ou *Paris-Match*, et jouent parfois à la belote avec le grand-père quand celui-ci se décide à éteindre la télévision. Le soir venu, la troupe sort boire une grenadine ou va dîner dans l'un des rares restaurants italiens du Fournel encore ouverts à cette période. Ce n'est qu'une fois rentrés que le rituel tant attendu par Zelda et les grands-parents prend place : le cinéma maison. Éric et Nathalie, en vacances, acquiescent mollement aux propositions faites par le grand-père. Zelda court en chaussettes partout dans le salon, fait des bruits d'animaux, saute sur le canapé sans que personne ne dise rien, et provoque :

*Il va être nul, ce film !* Puis ricane, ravie de ses blagues et de ce moment qui s'annonce.

On lance *Les Rois du désert*. Le grand-père admire Clooney ; la grand-mère, tous ces acteurs bellâtres ; Zelda, le sable. Elle trouve ces étendues de jaune brun d'une effroyable beauté. Le mariage entre les peaux mates et le parterre aride, entre les cracs et les boums, donne à Zelda l'impression d'un monde inaccessible. Elle voit des tapis qui dansent. Ce soir, assise entre ses deux parents, la jeune fille s'étonne de sentir son estomac se nouer. Jamais elle ne pourra côtoyer ce monde-là. Elle pense être la seule à y voir une danse. Les fantasmes de l'enfance révèlent ici leurs premières failles. Un mythe se met en marche. Il est fait de poussière, de balles sifflantes et d'humains qu'elle s'imagine différents. Il s'incarne dans un pays qui devient l'imagerie du chaos. Car le grand-père n'a pas choisi ce film au hasard. Depuis quelque temps, les relations entre Washington et Bagdad agitent la France. L'Irak se mue en passion triste du siècle débutant. Au cœur des foyers occidentaux, une curiosité cruelle est en train de naître dans les atours de la violence.

Les mains sous les cuisses, Zelda se tortille de plus en plus à mesure que cette impuissance l'imprègne. Elle scrute sa Fée, capturée par l'écran comme un enfant. Le grand-père a posé sa lourde main sur celle de la

grand-mère, immobile et froide. Les yeux dans le vague, il ronronne.

Pour Zelda c'est une première, ce sentiment de manque à la vue d'une fiction, de regret, peut-être, de tristesse clandestine, elle ne sait trop quoi puisque tous ces mots lui sont encore flous. Nerveuse, elle enroule ses boucles blondes avec son doigt.

Le film est pourtant quelconque. Une comédie dramatique qui se moque de la triomphante Amérique venue libérer le Koweït, en 1991, des griffes de Saddam. Sorti trois ans plus tôt, la critique française était plutôt bonne. Ce film plaît à la famille tant il est efficace. Mais pour Zelda, c'est bien plus fort. On ne choisit pas les moments qui font grandir et qui deviennent la charpente d'une vie. Zelda est encore incapable de saisir le pourquoi de ces palpitations provoquées par un film banalement fait. Elle sent une identité naître en elle, comme lorsqu'elle découvrira un jour, sur papier gris, contractuel, sérieux, son premier numéro de téléphone, le sien pour la vie. La distance qui demeure avec l'*Orient qui brille et brûle*, comme l'appelle Féfée, prouve à la jeune fille que des mondes lui sont interdits. En dépit d'une caméra qui effleure mille fois ces corps, ces yeux, ce sable, ces voix, en dépit des longs commentaires de sa grand-mère sur Djebillat, l'Irak, le 11 Septembre, Zelda imagine qu'elle ne pourra jamais approcher de tels êtres. La caméra semble incapable de filmer le revers de cette peau mate.

Cette expérience, la première d'une longue série, est sans doute permise par une invisible tension qui pénètre lentement les consciences. En ce mois de février, il flotte dans l'air une odeur de poudre à canon qui régulièrement fait dire au grand-père : *Mettez Soir 3*. Le feuilleton que le monde suit à présent a lieu dans le réel. Chaque fois les titres apportent leur lot de nouveautés sur la préparation d'une guerre qu'on sait désormais imminente. Sur la pointe des pieds, un monde insaisissable vient donc piquer l'imaginaire de cette petite Française.

Cette nuit de Saint-Valentin, après Clooney, la famille éternelle écoute la présentatrice Laurence Bobillier et son ton froid et doux. D'un regard qui prend par la main, elle invite les téléspectateurs à visionner la rediffusion d'une apothéose française que vient d'incarner De Villepin quatre heures plus tôt. Le ministre a asséné, à la tribune onusienne, un discours qui fera sa gloire d'homme. *C'est un vieux pays, la France, d'un vieux continent, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui, qui a connu les guerres, l'occupation, la barbarie, un pays qui n'oublie pas*. Sa langue appuyée, imbibée de morale universelle, a été applaudie dans une enceinte où il est de coutume de rester sage, les bras sur les tables et les doigts dans les doigts. Pour ceux qui se cherchent un chevalier, ce discours incarnera l'opposition à l'invasion de l'Irak. Le lendemain sera une journée historique. Cinq millions de manifestants répartis dans les rues de Rome, de Londres, de Beyrouth, de

New York, de Tokyo, de Damas, de Moscou, de Paris et d'ailleurs, condamneront Colin Powell et le boss de Washington. Deux jours plus tard, cette journée fera dire au *New York Times* que les deux superpuissances de la planète, désormais, sont les États-Unis et l'opinion publique mondiale.

Et Zelda voit ça, entend ça. Elle constate que les yeux du grand-père sont désormais rivés sur l'écran, que ceux du père aussi s'animent, chose rare. Elle remarque que sa grand-mère a cessé de peindre les murs, de siffler même, car quelque chose se joue sur cette Terre. Zelda le sent, une bascule, ça vibre, elle n'est sûre de rien, elle est très jeune, elle songe aux vrais rois du désert.

16 mars 1988

« On l'appellera Ali le Chimique »

1

Le jeune homme s'extirpa de son accordéon, qu'il déposa sur son lit, et se leva. Il n'entendait plus sa sœur fredonner sur son air. N'entendait plus sa mère, qui lui lançait par la fenêtre des compliments rieurs, *que ta musique est belle mon fils*. Il écarta le rideau chamarré qui lui servait de porte. Il y avait du bruit dehors, là où sa mère étendait le linge. Elle était près du grenadier qui n'avait pas encore fleuri. Des soldats iraniens venaient de lui dire de retourner à l'intérieur, *c'est un ordre*. Ces soldats patrouillaient en marchant vite, ils paraissaient inquiets. *Rentrez chez vous*, le ton était sec, violent, même, quand une objection s'élevait. En un rien de temps, une dizaine d'avions survolèrent la ville. Quelques explosions retentirent. Des flammes apparurent. Des avions différents arrivèrent et lâchèrent ypérite, sarin, tabun. C'était le 16 mars 1988,

39

tout à l'est de l'Irak, près de la frontière iranienne, à Halabja.

Une odeur de pomme trop mûre, d'ail, peut-être, pénétra aussitôt dans la maison. À travers la fenêtre, le jeune homme aperçut difficilement quelques fumerolles verdâtres ou jaunes. Mais c'était très fin, transparent, presque, et caché par des flammes. En un rien de temps, des toux, des cris, des carcasses qui tombèrent net et parurent se tordre. Ceux restés dans les maisons ne pouvaient plus sortir.

Mais voilà que l'odeur de pomme se fit déjà plus forte à l'intérieur. C'était le but. C'était son rôle, au gaz, de s'immiscer. Le jeune homme attrapa sa sœur et sa mère, qui toussaient en pleurant. Il les arracha à leur tétanie et les emmena dans le sous-sol de la maison, sorte d'hypogée dont on disait autrefois, pour rire, qu'il faudrait bien s'y rendre un jour pour échapper aux hommes en manque de guerre.

Ils trempèrent des couvertures dans des bassines d'eau, s'enturbannèrent la tête avec. Respirer devenait un réflexe infernal. Ils s'allongèrent. Les yeux piquaient. Chacun prit un coin de la pièce et y coinça sa tête, comme pour limiter encore plus la prise d'air, comme pour y croire encore. Mais le gaz était plus lourd que l'air et s'enfonçait dans les sous-sols et dans le fond des caves.

Les visages brûlaient. Plus personne ne parlait. Il n'y aurait pas de mot tendre, pas d'au revoir. Et quelques minutes suffiraient.

Hagard, le jeune homme toussa, se redressa, tituba, bouscula sa mère, bouscula Adila, les désenturbanna, trébucha. Elles avaient bleui comme des petites pervenches au printemps.

Dehors, certains hurlaient et d'autres couraient. La ville était un charnier. À la vue d'un vieillard rampant, le jeune homme se mit à courir. Mais comment fuir après une telle horreur ? Comment laisser sa mère et Adila dans ce sous-sol sableux et noir et froid ? Comment quitter sa vie en un claquement de doigts ? Comment faire quand on n'a pas vingt-cinq ans ? Peu importe l'âge, en fait. Comment respirer quand d'autres viennent de cesser.

## 2

À sept cents kilomètres au sud, un béret à tête d'aigle murmura à l'oreille du chef que l'opération était terminée. Le chef était proconsul, chargé des provinces kurdes. Pour se consacrer à cette mission d'ampleur, il ne dirigeait plus le service de sécurité al-Amn al-'Amm. Il avait quarante-six ans et était persuadé d'avoir porté un coup fatal aux *marées humaines* iraniennes. Et aux traîtres d'Irakiens kurdes, incarnés par leurs combattants, les peshmergas.

L'homme avait reçu les pleins pouvoirs pour « tuer tout être humain ou animal » dans la zone, c'était le décret qui l'affirmait. Le décret s'appuyait sur la directive SF/4008 du 20 juin 1987. La clause numéro cinq était ainsi :

Toutes les personnes capturées dans ces villages seront arrêtées et interrogées par les services de sécurité, et celles âgées de quinze à soixante-dix ans seront exécutées après que toute information utile aura été obtenue d'elles.

La zone couvrait de larges morceaux du Kurdistan irakien. Halabja était sous contrôle iranien depuis l'offensive de la 55<sup>e</sup> brigade parachutiste et de la 88<sup>e</sup> division mécanisée deux jours plus tôt. Halabja donnait accès au barrage de Darband Khan, l'une des principales sources d'électricité d'Irak. Et l'homme venait de lancer sa légende ; un jour, on l'appellerait Ali le Chimique. Halabja était le point d'orgue d'une campagne en huit mouvements, la campagne Anfal, qui signifie *butin*, huit Anfal, huit butins.

2003

« La vraie violence, c'est là-bas »

1

Le manoir est situé en bordure de la ville de Bassora. Il a une teinte écrue, presque blanche, semblable aux maisons bourgeoises d'Irak. Le toit, soutenu par des colonnes, est plus large que le rez-de-chaussée de sorte qu'un préau entoure la bâtisse et qu'à l'étage, une terrasse filante permet de se promener en boucle, au-dessus des colonnes, en passant devant chaque chambre à l'infini. Marwan connaît la terrasse dans ses moindres aspérités tant il y a couru, sauté, rampé. Enfant unique et protégé, il a appris la solitude et les cache-cache avec les agents de son grand-père. Eux sont partout, tout le temps. Un sur la terrasse, deux à l'entrée au rez-de-chaussée, un autre vers la piscine, deux autres encore à l'entrée du domaine, au milieu des palmiers, écrasés par le soleil de mars redevenu brûlant. Mais depuis le retour de Bagdad, ils sont trois fois plus nombreux. Marwan a perdu le

43

droit de courir sur la terrasse, de chanter dehors des airs légers, de se tremper dans l'eau, de passer du temps avec Adnan. Ses moindres mouvements d'enfant de dix ans sont épiés par la patrouille de bérets à tête d'aigle. Depuis leur arrivée trois semaines plus tôt, ses parents et lui vivent exclusivement dans deux endroits. La nuit dans une chambre au sous-sol du manoir, la journée dans la pièce principale, au milieu d'un amas de choses sérieuses.

Cette pièce au plafond voûté, aux lustres dégoulinant de richesse, est devenue le point névralgique de la défense du Sud irakien. Très grande, elle accueille chaque jour une trentaine de personnes qui s'installent sur les chaises en bois, sur les canapés, sur les tapis, même, avec des feuilles volantes, des tasses de thé froid, des volutes de fumée. Contre les murs beiges sont posées des mitrailleuses RPK, des fusils Zastava M70, des grenades. Marwan est souvent dans un coin de cette pièce, la tête sur le coude, triste, à écouter ce ballet de grosses voix sans que la sienne ne s'entende jamais. Dans ce même coin et dans ce même silence imposé à ceux qui n'ont rien à apporter à l'effort de défense, sa mère lui triture ses longs cheveux noirs.

Au centre, Ali, assis et calme, donne des ordres. Cent, deux cents par jour. Le raïs vient de lui confier à nouveau tout le sud du pays. En treillis de jour comme de nuit, Ali se doit d'incarner la force et la volonté d'une résistance à tout prix. Ses moments de faiblesse sont réservés à l'occasion de rares passages nocturnes au sous-sol. Alors il dit un mot à sa fille, embrasse gravement son petit-fils,

toise son gendre, prend sa tension et sa dose d'insuline. Mais là-haut, il est le puissant chef à moustache sur qui l'âge, soixante et un ans, n'a aucune emprise. Les trente personnes de la grande pièce, sa garde rapprochée, ne voient en lui que la force, n'ont en tête que sa réputation d'homme dur, qui met les mains, qui tape et ne craint guère de faire mal. Il y a là son état-major pour la zone sud, quelques adjoints du Jihaz al-Mukhabarat al-Iraqi, le service de renseignement dont il a toujours la charge, et quelques membres de sa tribu. Pour la plupart, d'ailleurs, il s'agit des mêmes personnes. Car l'entourage de ce seigneur d'Irak est largement issu du clan Bejat, lui-même issu de la tribu Albou Nasser, elle-même issue de la ville de Tikrit. C'est de cette tribu que provient également Saddam.

Qui n'est autre que le cousin d'Ali.

Et qui a construit en une trentaine d'années un cas d'école de népotisme.

Marwan ignore tout de ce qui se joue dans cette pièce. Pourquoi ces yeux continûment froncés, ces fronts qui gouttent, cette rage qui gronde, *ces chiens d'Américains, d'Anglais, d'ignobles* ? Et pourquoi cet homme au centre du salon, pourquoi ces gens qui changent de ton à son adresse, qui aiment recevoir de lui aussi bien l'ordre, le compliment, la sentence, pourquoi cet homme dont la parole paraît irrécusable, la main, toute-puissante, pourquoi lui malgré son âge, son

diabète, sa tension ? Marwan l'ignore comme il ignore le sens de cette orgie de mots belliqueux jetés en l'air chaque seconde, *batteries antimissiles, Fedayin Saddam, guérilla, Scud, répression, Garde républicaine, invasion*. Mais une intuition forte demeure dans sa tête, alors qu'il est assis, les bras croisés, qu'il ronge ses ongles – *arrête*, dit sa mère, pour exister encore un peu –, une certitude qu'il partage sans doute avec une majorité d'âmes présentes ici, qui s'apprêtent à défendre Bassora ; une intuition que Marwan transforme en vérité, la seule qui vaille : il ignore tout, mais sait que son grand-père a raison. À propos de quoi ? Marwan ne se pose pas cette question, car Ali a raison, de toute façon. Son grand-père ne se trompe pas, le monde l'écoute.

Alors, les jours passant, Marwan se met à nourrir une rage contre ces inconnus qui ont officiellement débuté leur invasion le 20 mars. Une rage contenue malgré tout par son chagrin. Quelque part, il pressent le caractère définitif de cette émeute organisée, comme si celle-ci précédait un tournant radical. D'ailleurs, le 7 avril, deux villas proches du manoir sont détruites par des bombes guidées lasers. Les deux avions qui larguent ces explosifs deviennent pour Ali l'ultime *casus belli*. Les Anglais l'ont visé, lui, et le croient, un instant, neutralisé. Mais les bombes sont tombées sur la maison des familles Hamudi et al-Tayyar. Toutes mortes. Les Hamudi étaient les plus nombreux. Docteur Khairiyya Shakir, 68 ans, la femme ; Wisam Abid Hassan, 38 ans, le fils ; docteur Ihab Abid

Hassan, 34 ans, le fils ; Akram, 19 ans, la petite-fille ; Zain, 16 ans, le petit-fils ; Mustafa, 14 ans, le petit-fils ; Hassan, 11 ans, le petit-fils ; Zaina, 12 ans, la petite-fille ; Amr, 19 mois, le petit-fils ; Noura, 6 mois, la petite-fille.

Du haut de ses dix ans, Marwan sent cette accélération des choses. La trajectoire de son grand-père, comme celle de son pays, semble à sens unique. Plus aucun retour en arrière n'est possible quand on avance crânement tous ses pions dans le noir.

Il a raison. Tard dans la soirée du 11 avril, alors qu'une partie de l'assemblée a quitté la grande pièce, Ali fait installer Marwan et ses parents à la grande table en chêne massif. Quatre couverts ont été dressés par l'intendance. Des plats colorés sont étalés partout. Un plateau d'argent accueille le mets principal, du *masgouf*, ce poisson grillé typique de Bagdad. C'est gras, délicieux. Le plat est accompagné notamment d'un gigantesque taboulé dont l'odeur de persil remplit la pièce et barre la route, un instant, au souvenir étouffant de la journée passée.

*Vous partez.*

Un silence. Personne ne semble avoir compris les mots du chef. Alors, il répète, la bouche pleine, la voix grave : *Vous partez.* La mère scrute son père avec des yeux exorbités, prête à poser mille questions qui pourtant ne sortiront jamais. C'est Marwan qui fait l'adulte. *Mais quoi, grand-père ? On part où ?*

Ali se lève et met Bagdad TV. De grands hommes ont pris de grandes décisions. Une série de visages

défile, assimilés à un valet de cœur, un dix de trèfle, un trois de carreau... cinquante-deux cartes. Tout le monde comprend qu'Ali est de ceux-là.

*Vous partez en France cette nuit. Le roi de pique, c'est moi.*

## 2

La tornade Zelda revient deux mois plus tard, à Pâques, sans Éric et Nathalie. Quand elle aperçoit son grand-père sur le quai de la petite gare d'Antibes, un immense sourire de soulagement s'étire sur son visage. Après les avoir quittés en février, elle retrouve ses grands-parents comme on retrouve, après un long voyage, la douceur d'un foyer qui vous réclame. Elle le leur a dit un jour : *Ici, je suis dans du coton*. Les mille couleurs de l'appartement, l'odeur de confiture qui cuit, l'excentricité de Féfée, les goûters d'affamés, faits de brownies, de jus de mangue, de fraises écarlates, le cinéma maison, les sessions peinture, les sessions photo, les sessions plage, le Luna Park et sa violence, autorisée, codifiée, cette lumière permanente qui envahit le Sud, et finalement ce rang de reine, qui est ici le sien... En fait, ces moments constituent déjà pour elle un subtil mélange de tendres souvenirs d'enfance et d'un présent qui les prolonge sans les gâcher.

Zelda porte une robe bleue légère et un chapeau de paille, un peu surélevé par ses anglaises sauvages. Elle sait que cette association séduira sa grand-mère. *Avril ne te découvre pas d'un fil sauf à Juan*, dira-t-elle, et Zelda gloussera. Ici, la jeune fille s'éveille. Elle prend conscience de son énergie et de ce besoin d'admirer – le monde, les couleurs. La Côte d'Azur est pour elle un bouquet de fleurs.

Ce Sud a toujours eu pour elle les traits du refuge. Les sens, d'abord, s'y sentent bien. Les odeurs de pin et de lavande se mêlent aux embruns et aux franches odeurs d'algue. Même l'hiver sent bon, avec ses effluves de mimosa et de violette. Les couleurs vives ne se retrouvent nulle part ailleurs dans le pays. L'azur de la mer n'est comparable à aucun océan. Les nuances de blond forment un filtre solaire qui envahit la Côte entre mai et septembre, entre Cassis et Menton, et chaque œil en est joyeusement prisonnier. Puis l'écho des flots en bord de plage, le rire de la mouette, le grillon qui craquète dans les soirs chauds. Zelda, dix ans, s'est promis d'habiter un jour ce Sud artiste. *Comme Fée*, aime-t-elle rappeler.

Une fois à l'appartement, Zelda découvre quelque chose qui lui semble sonner faux avec l'idée qu'elle se fait du refuge. Fée est affalée dans le canapé, la tête fourrée dans le *Nice-Matin* ; elle découpe. Les coupures de journaux sont ensuite déposées dans une petite boîte

en carton bleu, au pied de la chaise. Une boîte au parfum de lavande que Zelda n'a pas le droit de toucher. *C'est privé, puce*, lui a-t-elle lancé un jour brusquement. Un mot blessant pour celle qui se croit seule au centre du cœur de Féfée.

La grand-mère ne se lève pas à l'arrivée de sa petite-fille.

Zelda recule brièvement. Fronce les yeux. Avale sa salive. Elle ressent comme une fissure inédite dans cet espace qui, pour elle, est le lieu d'un amour inébranlable. À son âge, elle ignore encore que les adultes aussi peuvent être inconstants. Des enfants avec des plis sur le visage. C'est la première fois que sa grand-mère ne se rue pas sur elle, à son retour de Nantes. Zelda décide de détester cette boîte bleue et ces coupures de journaux pour de bon.

Puis Féfée lève enfin la tête et fait un grand sourire étonnant, nerveux, de clown. Elle lance à sa petite-fille que là-bas ça tire de partout.

Zelda se met à douter. *Lève-toi, Féfée, lève-toi lève-toi... Pourquoi ce sourire d'horreur ?* Elle mord sa lèvre inférieure. *Et mon chapeau ? Ouvre-moi tes bras, allez allez... Et ma robe ?* Elle cherche au fond de ses souvenirs quelques repères pour comprendre sa Féfée.

Elle trouve tout de suite. Elle se rappelle sa grand-mère enivrée par ses cours de salsa qui n'ont duré qu'un temps. Elle la revoit éperdue d'engagement lors des élections de l'année 2002. Elle revoit aussi la période

plafond rose, la période poterie. La période Fitzgerald passée à collectionner les photos, à lire les biographies. Puis les périodes peinture à l'huile, les longues périodes Secours catholique, anti-Saddam, et d'autres encore. Elle comprend.

Cette grand-mère extravagante est une femme qui mène sa vie en sauts de puce. Pour Zelda, Fée est une grande personne qui s'emballe.

Et le pilonnage façon blitz d'un pays comme l'Irak, effroyablement captivant, est devenu l'emballement de l'année 2003. Machinalement, Zelda murmure : *Ça tire de partout.*

Après avoir sorti quelques brownies secs pour sa petite-fille, le grand-père tombe lui aussi dans le canapé pour repérer, dans le journal de la veille, les derniers développements de la guerre commencée le 20 mars. La France, comme le monde, se passionne pour l'invasion. D'autres foyers connaissent aussi cette ivresse et s'entretiennent mutuellement dans le délire de cette intrigue. Une chose pareille n'arrive pas tous les jours, peut-être tous les quinze ou vingt ans. Zelda bafouille : *Ça tire de partout.* Personne n'entend.

Un temps mort.

Et finalement, elle pardonne à Fée immédiatement. Toujours debout dans le salon bleu marine, elle pardonne car elle comprend.

Elle aussi ressent cette chose qu'on appelle la guerre.

Le chauffeur fend la foule. On voit par endroits des gens courir, d'autres rester immobiles. Certains pleurent, d'autres rient. Marwan observe les rieurs pénétrer dans les banques, les bâtiments d'État. Il s'étonne de les voir ressortir avec des lustres ou des tapis. Les pleureurs font du surplace. Assis sur les trottoirs, ou debout au milieu de la route, ils ont les yeux rougis. Certains soldats américains, chargés de sécuriser le périmètre, regardent niaisement ces scènes contradictoires. Ils reçoivent aléatoirement des chaussures à la figure, des sourires, des crachats, des applaudissements.

Depuis le départ de Bassora, Marwan n'a pas dit un mot.

Sur le siège passager, le père donne des ordres au chauffeur. *Accélère un peu, prends sur la gauche, direction Falloujah, regarde devant toi, ne la perds pas de vue, ne te colle pas non plus, yalla.* Car devant eux, maintenue à une cinquantaine de mètres, une autre voiture précède la Mercedes familiale. Derrière eux, un troisième véhicule ferme la marche, également à bonne distance. L'objectif est de ne pas donner au convoi les allures d'un convoi. La famille ne doit attirer l'attention ni des Américains, ni des baasistes, ni de personne. Depuis un mois, le chaos a brouillé les lignes qui délimitent les camps de l'ami et de l'ennemi. Sur la banquette arrière, la mère triture les cheveux de son fils.

Quant au fils, il se ronger les ongles dans un silence qu'il finit par rompre pour poser des questions franches : *Et Adnan, et Bagdad, et la suite, maman ?*

Mais les réponses ne viennent pas.

Puis le plus sourd des mystères : *Pourquoi le roi de pique ?*

Les réponses ne viennent pas.

À environ quatre kilomètres de la frontière jordanienne, le père prend le volant et cesse de marmonner des insultes contre la diabolique Amérique. Le chauffeur se retire dans la voiture de tête puis les deux véhicules d'escorte font demi-tour. La mère s'installe sur le siège passager et met en évidence trois passeports, devenus l'assurance-vie de cette famille désormais seule. Le travail a été bien fait. Sur ordre d'Ali, Samir Bakr al-Masri a fait supprimer le nom al-Majid. Marwan et ses parents ne sont donc plus liés à lui, Ali, seigneur d'Irak et désormais ennemi public.

4

Dimanche 20 avril 2003, la semaine de Pâques s'achève. Zelda a retrouvé sa Fée délurée, ses mains qui s'agitent, sa bouche qui siffle sans cesse, ses idées nombreuses, d'artiste, fatigantes et drôles, de la confiture de mûres à s'en lasser. Bien sûr, une séance coupures de journaux

s'est intercalée dans le flot des journées printanières. Mais Zelda, qui ne s'étonne qu'un instant, a pris cette démarche pour une nouvelle « période ». Une période qui d'ailleurs la concerne au premier chef puisque l'Irak est aussi entré dans sa vie. *C'est un pays qui danse pour Fée comme pour moi*, pense-t-elle.

Zelda ressent comme une agitation furieuse, celle qu'ont les êtres qui naissent dans le ventre de l'humanité banale, et ne s'en accommodent pas. Ces êtres qui n'ont rien de spécial au départ. Ni origines exotiques ni parents surplombant le monde. Mais tout à conquérir.

Elle se souvient très bien de leur soirée cinéma, deux mois plus tôt. Une effraction d'un monde indéchiffrable, qui saisit le crâne et le cœur. Elle s'est sentie appelée par ce pays ocre, chaud et dangereux. Sans tout comprendre, elle se dit maintenant qu'elle a de la chance. Elle observe ses camarades en pensant *si vous saviez*. Elle entend presque son pouls battre dans son cou. Elle a des sueurs. *La vraie violence, c'est là-bas*, croit-elle. Elle veut entretenir ce nouveau lien qui l'unit à ce pays d'hommes forts. Elle désire faire comme Fée, avoir une période irakienne, avoir le regard attrapé, ressentir, comme elle, cette passion totale qui fait oublier que le monde est peuplé d'autres choses. Alors un jour, parmi les souvenirs d'adolescence qu'elle aura conservés, il y aura le rire d'un cousin au nez morveux époussant, un soir d'été à la campagne, les boudins d'une

piscine gonflable ; un grand-père, les bras pleins de pommes fraîches dans un jardin qui sentira l'herbe coupée ; l'odeur d'un hiver froid et bleu ; une grand-mère magique racontant une histoire ; ce film terminé tard et ces larmes, gênantes, cachées au générique ; et aussi cette phrase déplacée d'un ami d'enfance de la mère, la colère incontrôlée d'un oncle, et l'emballement d'un poulx pour un premier baiser d'enfant. Pour la jeune fille, l'Irak sera comme ce premier baiser, un paradis perdu.

Entre ses deux séjours à Juan, cette passion naissante qu'elle vit comme un privilège a été encouragée par l'irruption de la guerre dans ses journées calmes. À entendre Éric tous les jours, à voir Pujadas sur le poste lors du dîner, à écouter sa maîtresse de CM1, l'invasion américaine est demeurée en arrière-fond de ses pensées d'enfant comme une mélodie entêtante. En bref, Éric et Nathalie sont *pour* les Américains, sa maîtresse est *contre*. Pujadas, lui, est journaliste. Comme la plupart des Français, Zelda a choisi le camp de sa maîtresse. Le sondage IPSOS de février, qui a précédé l'invasion, a été présenté en classe. Sa maîtresse, une petite dame à la voix nasillarde et aux cheveux bigoudés, est fière d'expliquer à ces enfants que 78 % des Français sont opposés à la guerre. Mais pour d'autres, ce cavalier seul de la *grande nation* est devenu un antiaméricanisme de principe qui s'est transformé en faute grave : celle de protéger Saddam. Dans leur tribune du 14 avril,

Glucksmann, Bruckner et Goupil sont même allés jusqu'à dire *l'hystérie, l'intoxication collective* qui a frappé la France depuis des mois. Oui, le pays s'enflamme de part en part. L'Irak s'engouffre dans les silences de la vie quotidienne, l'avis de chacun prenant une place considérable. On parle de Bagdad comme on évoque le village d'à côté. On croit tout connaître et on comprend tout, bien sûr. Il faut voir le grand-père commenter tous les soirs. Il faut voir Féfée parler de son *Orient qui brille et brûle*. Ce trouble avec lequel elle l'évoque. Ces bagues qu'elle tripote frénétiquement. Cette étonnante certitude avec laquelle elle explique les émotions des Irakiens. Désormais, un bout d'identité du Français de 2003 se joue dans sa condamnation ou dans son adoubement de l'invasion. Dans l'amour de Bush ou dans son abhorration. Et le Baas est devenu le parti politique le plus célèbre du monde.

Alors, à quelques heures de quitter sa Féfée, Zelda pense soudain à son sourire devant le *Nice-Matin*. Selon toute vraisemblance, Féfée se situe dans les 22 % restants – elle doit avoir de bonnes raisons. Et la jeune fille, convaincue à son âge qu'il existe toujours un camp du bien, commence à douter d'elle-même et du monde.

Lorsque le dimanche s'achève, Féfée décide d'accompagner sa petite-fille à la gare d'Antibes et le grand-père, les mains sur les hanches et le ventre en avant, fait les gros yeux. Zelda ne comprend pas toute cette panoplie

de gestes blancs, inexpliqués, qu'un couple se fait pour se dire les choses autrement qu'avec les mots. Mais elle se rend bien compte que quelque chose coince entre les deux. Elle en grimace.

Au moment de sortir de l'appartement, Zelda n'y pense plus. Elle ne reviendra qu'à l'été, et son cafard a pris toute la place.

À la gare, Fée parle peu et semble préoccupée. Alors qu'elles se dirigent vers les distributeurs automatiques, une grosse voix les surprend par derrière. Une odeur d'homme mal lavé souffle dans l'air.

– Mais c'est la petite ?

Zelda sursaute en se tournant et répond d'une voix hésitante :

– Bonjour... monsieur Sergio.

– Comment ça va ?

– Et vous, Sergio ? reprend Fée avec un grand sourire. Je vous cherchais.

Sans attendre de réponse, elle tend à l'agent d'entretien une grande enveloppe tirée de la boîte bleue qu'elle a dans son sac. Zelda la voit rougir et froncer les sourcils d'agacement.

– Voilà, c'est pour vous, ajoute-t-elle. Je me suis dit que... bref, c'est pour vous.

Sergio ouvre l'enveloppe. Elle contient des feuilles, des dates, des photos, des titres écrits en gros. Sergio a un moment d'absence. Il paraît se renfrogner, puis

plonge ses yeux noirs et graves dans ceux de Féfée. L'homme a la tête d'un boxeur en bout de course, avec un nez patate et un œil qui ne cligne plus. Une longue brûlure s'étend sur son front. Il fait un oui léger de la tête en regardant Féfée. Puis il s'accroupit avec difficulté. D'une main lourde, il caresse les bouclettes de Zelda et demande d'une voix étouffée :

– Dis, ma grande, on se voit cet été au Park ?

## 5

Ils descendent du train. La lumière vermeille du soir aveugle Marwan et ses parents, accablés de fatigue. Le vent frais d'avril, qui s'engouffre sur le quai, fait frissonner la petite famille. Un silence de fin d'histoire règne entre eux. Leur passé qui s'achève envahit chacune de leurs pensées. Leur futur se tait ; il n'a pas encore sa place dans leur tête. Ces trois êtres errants viennent de vivre un arrachement définitif.

Lorsqu'il traverse le hall de gare en traînant les savates, Marwan a un haut-le-cœur. En regardant vaguement ce nouveau monde qui se révèle à lui, il croit voir son grand-père Ali. L'homme est de dos, un peu bossu. Le pouls de Marwan s'accélère. Le garçon se rapproche. L'homme s'accroupit, caresse les anglaises d'une enfant puis se relève. Marwan détourne le regard et poursuit sa route, la mine pâle, le corps automatique.

Le 17 août, le roi de pique se fera capturer. Il est le numéro cinq du jeu de cartes, et le premier des rois. Marwan et ses parents n'apprendront la nouvelle que deux semaines plus tard. Marwan pleurera. Il criera aussi. Pour tout ce qu'il y a d'inexpliqué dans sa poitrine.

Le 13 décembre, l'as de pique se fera capturer. Saddam est le numéro un du jeu de cartes. Les parents pleureront.

Sur le manche des avions américains, un petit bouton rouge trône. On le surnomme *pickle*, comme un cornichon. Au 31 décembre de l'année 2003, ces *pickles* auront été pressés par 29 199 pouces. Autant de trous sur le pays d'en dessous.

Marwan ne connaît pas encore le mot *pickle*. En langue du mal, il ne lui vient que le mot *boy*, au pluriel, escorté de larmes.



2006

« Les rencontres ne sont jamais  
des coïncidences, mais des promesses »

1

Un soir, Féfée plonge ses yeux froncés dans ceux de sa petite-fille et dit : *Tu sais que les rencontres ne sont jamais des coïncidences, mais des promesses.* Elle insiste sur le *jamais* en le laissant longtemps flotter dans l'air. Zelda n'écoute que d'une oreille. Pourtant, les grandes théories de Féfée lui reviendront bientôt comme une musique de fond, et cette prédiction-là aura un goût de barbe à papa.

À l'été 2006, la France traverse l'une de ses plus grandes canicules. Le mois de juillet est le plus chaud depuis l'année 1950. Le grand-père n'aime pas ça et compte sur les pierres bigarrées de l'appartement pour rester dans un semblant de frais. Féfée, à l'inverse, raffole des corps brillants de sueur qu'elle va admirer seule à la Gallice. Elle vénère cette humidité lourde qui règne

jusque dans la nuit. La chaleur est pour elle la condition d'une vie pleine, puisqu'elle permet la bonne paresse en même temps que l'avènement des couleurs. Les arbres et les fleurs éclatent de beauté sous les aplats de soleil ; les humains inventent des chapeaux, des paréos, des maillots flamboyants ; les maisons sont de couleur blanc ivoire, ambre, ocre, les volets bleu turquoise ou rouge capucine. Féfée a passé sa vie au soleil et mourra là, dans ce Sud transpirant de lumières chaudes, créé pour les artistes comme elle.

Zelda est arrivée à Juan-les-Pins en début de mois. Elle a grandi d'un coup durant l'année de cinquième. Ses jambes se sont allongées à tel point que Féfée les a peintes à la gouache, sans le buste, debout et blanches, fléchies comme une Monroe, sur fond bleu comme si elles gigotaient dans le ciel, libres, comme si elles incarnaient deux petits anges immaculés que Zelda en tout point n'est pas. En la découvrant, Zelda n'a pas aimé la peinture et a tiré une langue exagérément répugnée. Elle la trouve trop simple, aimerait y voir des tatouages aux chevilles. Féfée, sur qui les reproches glissent, a promis d'y ajouter un jour la crinière blonde et emmêlée de boucles, comme un soleil liquide.

Julie a rejoint Zelda pour la finale de la Coupe du monde. Ce soir, le pays tremble de fièvre. Peu importe le ballon, le score, les larmes, c'est un jour qui rehausse la vie, l'un de ceux où il faut se trouver dehors et sentir

le frottement des gens, leur sueur, leur libération d'hormones, leur trivialité touchante.

Après le match, dans la chambre de Nathalie, les deux copines s'amuse à rejouer la scène du coup de boule et Julie se fait mal à force de résister aux assauts du crâne blond. Zelda est un lion qui joue sérieux ou ne joue pas, elle se vide de sa violence comme elle peut. Son grand-père, furieux de cette victoire italienne, de cette chaleur d'*abruti* et de ces *cons d'ados*, pousse alors une gueulante dont Zelda n'a pas l'habitude. Il vexé les deux filles qui n'ont plus huit ans. Elles vont entrer en quatrième et méritent *sérieusement* d'être traitées comme des adultes. Elles prennent aussitôt leurs sacs à main Longchamp, même modèle, même marron cuivré, se maquillent discrètement puis traversent le salon. Le grand-père, calmé, regarde maintenant l'édition spéciale de *Soir 3* avec Féfée.

Mais au moment où les filles passent devant l'écran, et alors qu'en ce 9 juillet le foot y prend toute la place, Marie Drucker évoque un titre annexe avec une voix grave. *Viens voir ça*, lance Féfée à sa petite-fille. Féfée est tout à coup accaparée par le poste. Un attentat a été commis quelques heures plus tôt, loin du foot mondial. À Bagdad, des miliciens chiïtes de l'armée du Mahdi ont tué une quarantaine de sunnites choisis au hasard dans le quartier al-Jihad. Zelda s'arrête net. *Eh oh*, lance son grand-père, *j'espère que tu sais la chance que t'as d'être née ici*. L'adolescente n'écoute pas. Elle

sent une poussée de chaleur sous sa masse de cheveux qui court jusqu'à ses lombaires. Au cours des deux dernières années, rares ont été les irruptions du pays troué dans sa vie – avec le temps, les événements irakiens sont redevenus des faits divers.

Mais Zelda ne reste pas longtemps figée puisque sa copine la tire par la manche. La permission de minuit trente tient toujours, il leur reste une bonne heure, *allez, on se grouille.*

Après dix petites minutes de vélo, au bout de la route, deux immenses palmiers leur ouvrent grand les bras. Ils encadrent un panneau bleu en forme de voûte où est inscrit en lettres énormes et rouges : LUNA PARK. Zelda chasse Bagdad de ses pensées et son visage se détend. Désormais toute à son adolescence, elle jette son vélo et s'écrie : *Ju, attends, je fais la photo « début de vacances » !*

Sa voix a mué, s'est aggravée comme celle d'une fumeuse débutante. Genou à terre, Kodak armé, Zelda photographie d'une prise les faux palmiers géants. Puis elles franchissent l'arche, le cœur battant et les oreilles pleines des musiques du Park, de ces explosions de fumée qui ont cours là-bas.

Mais très vite, une gêne s'immisce entre les deux copines : c'est leur première fois ici, en tant que grandes. Et le spectacle débridé qui se déroule sous leurs yeux

les surprend. Tous ces jeunes adultes leur rappellent qu'elles ne sont pas encore exactement des femmes. Mais que dire quand on n'est plus une enfant ? Comment se comporter pour plaire ? Leur assurance en prend un coup. Les jeunes filles scrutent désormais leurs mères de cheveux, leurs nez, leurs Bensimon qui leur font des grands pieds. Difficile donc de courir comme un pantin désarticulé vers les machines à sous quand, à bientôt quatorze ans, il faut montrer que la situation est sous contrôle, qu'on ne s'excite plus pour une peluche Donald, qu'on a cessé de jouer à se donner des coups de boule. Difficile surtout de montrer à sa copine d'enfance qu'on vaut toujours la peine au format adolescent.

Après s'être jaugées dans ce temple des premières excitations, les deux copines parviennent à retrouver leur complicité. Elles sont assises sur un banc avec une barbe à papa pour deux. Leurs fesses tressautent à chaque rire nerveux. Elles s'attrapent les bras, se tapent les genoux, se confient dans l'oreille la chute d'une moquerie. Ces airs de gouaille ont pour source tous ces garçons dépités qui portent un maillot bleu sur les épaules. Certains forcent le trait et tirent à la carabine pour vider leur colère, avant de chercher du coin de l'œil le regard d'une jeune fille. D'autres entament leur deuil en allant tamponner les copains dans les autos. Ici, on libère sa violence selon des codes bien précis, avec des cris dans les manèges, avec l'autorisation de la société, affranchie de ses contraintes civiques. Et ces

jeunes garçons profitent d'un événement mondial pour montrer l'étendue de leur virilité. *Merci le foot*, conclut Zelda. Julie se met à rire. Mais Zelda plisse les yeux : l'attentat de ce soir et l'année 2003 lui reviennent par à-coups. Si seulement tous ces garçons savaient ce qu'est la vraie violence. Songeuse, elle se promet qu'un jour elle ira la côtoyer.

Après quelques minutes de silence, les deux filles quittent leur banc. Il faut poursuivre l'errance, réapprendre à se connaître, découvrir cette vie qui s'étire désormais après minuit. Mais pas de manège. Elles préfèrent attendre un ou deux jours. *On ne dépense pas tout le premier soir. Surtout, Zelda insiste, surtout ne pas croiser Sergio*. L'errance sert aussi de repérage.

Zelda a toujours craint ce colosse. Fée ne parle de lui qu'en de très rares occasions, une fois seules dans la chambre mauve, ou bien à la Gallice. Intriguée, Zelda fronce les sourcils et se mord la lèvre, mais elle ne comprend rien de plus. À sa connaissance, il ne vient jamais à la maison. *Tu sais qu'il a beaucoup souffert, cet homme*. Elle fait oui de la tête et attend la suite. Mais de suite, il n'y a que des silences. Il ne faut pas dire pourquoi, ni quand, ni rien. La tornade se tait donc. Elle comprend, dans ces moments de confiance, que les yeux brillants de Fée et l'absence du grand-père lui font de grands signes pour qu'elle ne creuse pas davantage.

Sergio est un personnage emblématique du Park. Agent d'entretien l'année, il devient forain l'été,

responsable d'un stand qui paraît en tout point son opposé. Il faut voir cet hercule boiteux remettre les canards bleus et roses dans la bassine après qu'ils ont été pêchés par des gamines excitées ; elles lui arrivent au fémur et ne lèvent jamais l'œil. Il y aurait quelque chose d'émouvant dans ce rapport au canard plastique si le bonhomme ne souffrait d'une sombre réputation. On dit de lui qu'il est un repent, un homme qui dissimule, un homme qui a sans doute fait le mal. Ses brûlures au front, comme son œil gauche qui a cessé de cligner, auraient été causées par des combats de rue ou par une bombe, selon certains. On dit de lui qu'il a perdu sa famille et, à voir ses blessures, sa tête basse, l'absence de sourire, les collègues du Park le pensent coupable de quelque chose ; quant à sa jambe boiteuse, il aurait été puni par la vie.

Au milieu d'une allée, les filles se font percuter par deux jeunes garçons. L'un d'eux porte un bob violet. Quelques secondes plus tard, le colosse les bouscule à leur tour. Sergio assène des *y'm'volent, les cons*, en boucle. Zelda hésite puis regarde sa copine l'air de dire *là en revanche, ça vaut le coup*. Elle sort son Kodak et se met au galop, Sergio en ligne de mire.

Alors il y a le vent salé, il y a l'humidité, il y a les Black Eyed Peas en fond. Elles ont les cheveux gras, les chevilles crasses. Elles cavalaient maintenant derrière

l'homme qu'elles cherchaient tout à l'heure à éviter. Elles ont le sourire aux lèvres, le souffle court et le cœur haut : l'émotion d'une liberté naissante. Toutes les deux se disent sottement que la vie est belle en cet instant avec autour des gens qui rient, crient, râlent et crient encore ; le parc d'attractions est un monde clos où tout se tient, où les peaux collent et brillent, où les hormones adolescentes éclatent et où une violence s'autorise ; Zelda s'y sent à sa place. À cet instant, l'été 2006 s'ancre. Il est fondateur. Zelda l'ignore. Il se transformera en un souvenir amèrement doux dans la tête des jeunes devenus vieux.

Le bob violet grimpe sur le train fantôme, il a l'air de rire. Son copain est juste derrière. Sergio les suit, mais lui est lourd. Il trébuche plusieurs fois. La fumée du manège le surprend. L'attraction sent le sucre. Une petite foule amusée s'amasse près de lui. Quelques parents commencent à s'inquiéter. L'un d'eux crie aux jeunes : *Descendez, putain*. Eux sont déjà en haut. Le bob violet n'est plus très sûr de lui, ses yeux se crispent ; le copain, lui, se met à rire et prend le relais. Il s'assoit sur le toit, sort un Beretta 92 de son pantacourt. 0,6 joule. Son cœur s'accélère et il inspire fort. Ses grands yeux noirs s'arrachent de son visage. Le copain est tout à coup possédé. Il ne rit plus. Le geste a l'air important. Prémédité. Il renifle. Il tire à plusieurs reprises des petites billes jaunes et parvient à faire tomber Sergio. La cheville craque. Le tireur grimace, mais esquisse à

nouveau un léger sourire – le devoir est accompli. Les deux jeunes se fraient un chemin sur le toit plein de câbles, puis s'enfuient par l'arrière du manège.

– T'as tout ?

– Bien sûr, répond Zelda d'une voix nouée.

Ce n'est pas une voix inquiète, c'est une voix conquise.

Naturellement, on demande aux deux jeunes filles de rester sur les lieux. Le Kodak est confisqué malgré les protestations explicites de Zelda et de ses boucles en pagaille. Elle ne peut s'empêcher de penser au garçon. Cette audace racaille cache forcément quelque chose ; cette audace est tout ce qu'elle aime. Sans le savoir, elle vient de rencontrer Marwan pour la deuxième fois.

## 2

*Dites au petit de lire le Coran. Je l'ai moi-même lu plus de quarante fois pour faire honneur à la mémoire de mes parents. Et qu'il soit fier de son Irak, qu'il chérisse sa patrie comme elle le mérite et l'attend. Qu'il pense à [mot effacé]. Dites-lui surtout qu'il trouve sa force au fond de son ventre comme font les hommes. Allah Al-'Aziz l'aidera. [Passage effacé].*

*Je suis en bonne santé al-hamdoulillah. Je peux prouver mon innocence facilement, mais il me faut de l'aide. [Passage effacé]. L'organisation « Avocats sans frontières » s'est proposée. L'Union des avocats arabes étudie la possibilité de me juger dans un autre pays.*

*La Croix-Rouge me permet encore de vous écrire mash'Allah. Mais tout ça [passage effacé] comparé à ce qui vient.*

*Ne parlez à aucun Iranien. Ni à aucun Irakien dont l'identité vous échappe.*

*Soyez fiers de moi.*

*Allahou Akbar.*

Marwan est sur son lit, son grand corps maigre d'adolescent est adossé contre le mur immaculé de sa chambre. Cela fait trois ans qu'il ne sait plus sourire. Il relit la lettre d'Ali que ses parents ont reçue en décembre 2004. Ces missives sont rares et censurées, et plus rares encore sont celles qui lui sont adressées. Peut-être s'agit-il de la seule.

Le Coran est sur ses genoux, il tente d'apprendre le verset 32 de la sourate 5 :

*Celui qui a tué un homme qui n'a commis aucune violence sur terre ni meurtre, c'est comme s'il avait tué tous les hommes.*

*Celui qui sauve un seul innocent,  
c'est comme s'il avait sauvé l'humanité tout entière.*

Il répète *celui qui a tué... celui qui sauve...* Il mange ses ongles pour se concentrer. La lettre de son grand-père l'accompagne chaque fois qu'il ouvre le Livre. Ses parents la lui ont laissée en lui intimant d'écouter ses mots justes et de les garder au fond de son âme. Il la range dans sa table de nuit en bois. Un pistolet à billes, volé au Park trois heures plus tôt, est déposé dessus.

Marwan a quinze ans désormais et il ressent, dans cette vaste chambre de blanc, un besoin de douleur. Comme on pourrait ressentir le besoin de trifouiller dans une plaie, quitte à crier. La lettre est une plaie béante.

Son pays lui manque, les odeurs de fritures dans la rue, les lions d'Al-Zawraa, les trésors *haram* qu'il a croisés cent fois dans les palaces du régime, comme les caisses de rosé Mateus, comme les cigares cubains dont il a un jour volé une boîte, puis reçu en retour une claque sur la cuisse. Et Adnan, le quasi-frère, le modèle qui suit sans doute un chemin opposé : le reverra-t-il ? Marwan a l'allure d'un jeune loup amputé de son alpha, son point de mire.

Mais sa mémoire s'use avec le temps. Trois années ont commencé à brouiller les souvenirs autrefois nets d'une vie privilégiée. Bien qu'il ait peu vu son grand-père

durant son enfance à Bagdad, Ali peuple chacune de ses images comme une figure qui surveille, avec un regard sévère, une présence qui écrase tout. Marwan, dont les cheveux longs recouvrent maintenant ses yeux, souffre de le savoir là-bas, en blouse orange et seul. Il l'imagine hirsute, le regard devenu celui d'une biche apeurée.

Au bord de la Méditerranée, le garçon a perdu sa paix.

Alors il faut inventer. Des points d'accroche, des raisons d'être, des échappées. Il y a tant de choses dans cette poitrine qu'il faut la vider comme on écope, à échéances régulières, la barque trouée qui prend l'eau mais ne coule pas encore. Que faire ? L'Irak est loin. Elle fait peur vue d'ici, vue d'Antibes, vue de France. Il faut donc la cacher là, à l'intérieur – et Marwan regarde sa poitrine. Puis écoper, donc. En criant dehors, ou dans un coussin, sous un pont, sous la mer, en volant, en courant dans les rues désertes du Cap, en tirant sur cet homme qui ressemble comme deux gouttes d'eau au grand-père tutélaire, capturé pour toujours par des chiens d'Américains. Il faut donc tirer quelques billes sur cet homme des manèges, ce clone qui paraît libre, qui a quelques balafres, mais mange, dort, ne prie sans doute pas, il faut montrer qu'on garde la force. Le soir venu, il faut relire la lettre et demander pardon pour effacer l'ardoise de la journée.

Marwan l'ignore, mais à chaque coucher de soleil depuis mars 2003, cent vingt Irakiens sont tués en moyenne. Il ignore les chiffres mais sait la réalité depuis ces dernières heures passées dans le manoir de Bassora, dans le vacarme de la grande pièce, ses cheveux dans les mains de sa mère, ses ongles dans la bouche, son regard capturé par l'homme au centre, lui-même encerclé de généraux dont les yeux disent la rage.

3

La famille s'est installée dans une villa Belle Époque du Cap d'Antibes, immense et blanche, ancienne propriété du régime. De rares détails rappellent à Marwan un temps révolu. L'odeur de café qui jamais ne quitte le salon. Un long tapis de Damas. Les moucharabiehs, ces cloisons de bois grillagées installées dans certaines chambres. Surtout les délicieux *kleishas*, des roulés aux dattes disponibles nuit et jour sur la table de la cuisine, dans un bol blanc. Sur les murets du jardin, des geckos bronzent comme sur les pierres chaudes de Bassora. Mais pour le reste, un décor des années 1920 qui ne ressemble en rien aux colonnes des maisons traversantes qu'ont connues les Majid, et qu'ils ne connaîtront plus.

Le salon, exposition sud et ouest, donne sur une terrasse et sur la mer. Une piscine scintille en contrebas, entourée d'herbes folles et d'arbres fruitiers. Le buffet

de la salle à manger est en merisier massif, la table en ciré bleu, les chaises sont en bois et velours avec un dossier en forme de médaillon, les murs sont couverts d'un papier peint blanc au discret motif de fleurs. Une villa finalement proche des maisons cycladiques. Marwan est aveugle à tout cela.

Il aurait pu trouver refuge dans sa chambre, comme le font des milliers d'enfants, dans un placard ou sous une couette. Mais la sienne est trop pénétrée de l'aura du grand-père. Par la lettre, le Livre, la prière. *Bismillah al-Rahman al-Rahim*. Une aura de seigneur entretenue par les sermons de sa mère assise au pied du lit, les soirs, *qu'il est grand, tu sais, qu'il est droit, qu'il est digne entre les mains des chiens*.

Non, c'est dehors que Marwan réapprend à respirer, épaté par la liberté folle des jeunes du coin. Aller à tout-va, rire fort, le temps qui s'étire, la mer la nuit, le vent qui lève les cheveux des filles, les parents qu'on ne prévient pas, les bérets à tête d'aigle qui ne sont plus qu'un songe. Le sentiment autrefois ressenti à Al-Zawraa est là, accessible dès lors que Marwan quitte la villa. Il faut tricher puisque les sorties nocturnes lui sont interdites. Escalader l'enceinte de pierres. Fuguer.

Dehors peuvent l'attendre Max, ou Maria, ou Stan, des jeunes du collège Roustan comme lui, et auprès desquels il se trouve un rôle, celui du clown, du fou. Eux jouent avec la fougue du jeune garçon pourtant plus vieux, avec son français malhabile et ses erreurs

d'enfant d'ailleurs. Ils le défient en sachant qu'il a de la ressource : une fois mis à l'épreuve, il ne s'arrête plus. Un immense sourire craquelle son visage de fossettes et ses yeux mouillent de joie comme sa bouche sur les tubes froids de la grande roue. Il a tant besoin de rire, quitte à être moqué. La transe est devenue son échappée.

Sa première fugue a été religieuse. Un soir de l'hiver 2005, ses trois camarades canailles l'ont convoqué près de la cathédrale Notre-Dame de l'Immaculée Conception. Le monument gît sur les remparts qui plongent dans la mer. Le musée Picasso est en face.

Max a lancé d'un ton moqueur :

– Si tu pries Jésus, je prie ton dieu.

Sans répondre, Marwan est entré dans l'église en murmurant *starfoullah, starfoullah, starfoullah* pour qu'Allah lui pardonne. Puis il s'est agenouillé sur un prie-Dieu en imitant une dame près de laquelle il s'était installé. Elle était la seule âme de l'église, à cette heure-ci. Du coin de l'œil, il pouvait apercevoir ses camarades restés dans l'avant-nef, prêts à exploser de rire. Marwan, le front baissé, s'est mis à prier.

Il est resté longtemps les yeux fermés. Alors, la troupe a remonté l'allée, surprise de voir le défi se muer en affaire sérieuse. *Oh, le Françaoui...*, a chuchoté Maria en le poussant du coude. *Tu préfères Jésus, en fait ?*

Et les trois ont gloussé.

Une goutte s'est formée à la commissure de l'œil de Marwan. Puis un filament a coulé le long de sa joue. Le garçon s'est comme endormi sur le prie-Dieu, le dos courbé, les doigts dans les doigts.

Les trois ont gloussé plus fort encore, avant de sortir précipitamment pour libérer leur risée dans le ciel noir et froid. Le bruit de leurs pas a résonné dans l'église.

Lorsqu'il a rouvert les yeux, Marwan a été attrapé par le regard profond que la dame jetait sur lui. Il a sursauté. Elle s'est approchée doucement puis a fait glisser ses pouces froids sur les cernes humides du garçon. Il a eu un mouvement de recul avant de se laisser faire. Il a pleuré, encore. Le silence était lourd, l'air glacial et sec. Mais la dame l'a apaisé. De son haleine tiède, de miel et de cendres, elle lui a murmuré quelques mots de réconfort. Alors, submergé par le besoin de dire, le garçon s'est mis à conter, par images, des bouts de son histoire qui pesaient comme du plomb. La dame l'a écouté avec une étrange attention. Avant de se taire, il lui a fait jurer sur la Bible que ses mots ne seraient jamais répétés.

Il reviendrait. Dans la maison d'un Dieu qui n'était pas le sien. Il reviendrait pour cette dame qui savait comment tendre une oreille. Une dame dont on aurait dit qu'elle était, pile ce jour-là, une envoyée de Dieu.

Après cette nuit, Marwan prendra de l'assurance. Les moqueries et l'écart d'avec les autres finiront par

le rendre solitairement robuste. Il acceptera le contrat tacite passé avec sa bande. Désormais, il leur donnera ce qu'ils attendent d'un enfant d'ailleurs : des manières, une forme d'ignorance, une solitude. En échange, ils l'éloigneront un instant de ce grand-père supérieur, de cette identité qui le dévore comme du lierre.

Mais jamais Max n'ira prier Allah.

4

À l'été 2006, la Côte d'Azur explose de joie, Marwan a des choses à crier et Max, un bob violet sur la tête, est le seul à le suivre dans ses plus ambitieuses échappées. La nuit qui suit « l'attentat », le jeune garçon est réveillé en trombe par des voix qui approchent de sa chambre. Il se redresse et frotte ses yeux pour voir les ombres venir. Dans l'embrasure de la porte, il aperçoit la silhouette de son père frêle, inélégamment vêtu d'habits trop grands. Sans mot dire, une volée de coups s'abat sur le corps engourdi de Marwan. Jamais l'adolescent n'a eu aussi mal sous la main de son père.

La charge est donnée en représailles d'un coup de téléphone reçu une heure plus tôt, directement à la villa. Un flic de Juan, à la demande de Sergio, souhaitait *régler l'affaire à l'amiable*. La mère prend le relais du père et traduit en verbes les coups reçus. Marwan a *saccagé les consignes de ses parents, saccagé les efforts consentis*

*depuis 2003, saccagé la droiture et les leçons d'Ali, et, quelque part, renié son pauvre pays.* Il a pris le risque de ruiner le nom de sa famille, même si « Majid » a été supprimé de leurs documents d'identité. L'honneur de cette famille, condamnée à raser les murs depuis la chute du régime, reste à préserver. Plus encore que l'honneur, leur vie même dépend de ce rasage de murs.

Pour le restant de l'été, il devra donc assister Sergio – *ce clone salaud* aux traits d'Irakien – et faire profil bas. Il se retrouve coincé entièrement.

Mais ce soir-là, alors que ses parents quittent sa chambre blanche, l'adolescent ignore qu'une fille, à peine plus jeune que lui, admire déjà sa fièvre, devine déjà l'épaisseur et la douleur nerveusement inscrites dans ses yeux d'héritier ; on n'agit pas comme ça sans rien au fond du cœur, pense-t-elle. Il ignore qu'elle viendra le voir, ce garçon double, fait de rage et de larmes ; elle le verra au parc d'attractions, là où les jeunes se rendent pour rire et sentir la douce acidité des premières fois, celles-là mêmes qui donnent du coffre à ces âmes débutantes. D'où qu'elles viennent.

21 mars 1988

« Et leurs cheveux qui sentaient la vanille »

Le jeune Sangar s'est réfugié dans un petit village de montagne, au nord du Kurdistan irakien. Un village écrasé par la campagne Anfal, lui aussi, trois semaines avant Halabja. Environ cent trente kilomètres le séparent de sa mère et d'Adila. Distance qu'il a parcourue dans le coffre d'un camion et à pied, les yeux trempés, la gorge en feu.

Des hommes croisés çà et là lui ont dit de poursuivre sa route. Après des heures passées dans le froid kurde de mars, lui aussi s'est retrouvé à répéter ces phrases à d'autres. Et dans un mouvement automatique, femmes, hommes, enfants même se sont relayés pour crier à la figure de celui qui flanchait : *Ne t'arrête plus jamais. Peu importe le but, ont-ils avoué. L'important, c'est de le faire.*

Pour ceux restés derrière, la bouche dans le sable.

Le faire malgré l'in vraisemblance. *Pour l'honneur*, ont dit d'autres. Sans comprendre le vrai sens de ce mot dans leur situation. Continuer au cas où. Peut-être

cette obstination servira-t-elle à quelque chose un jour, fût-ce à la fin d'une vie. Peut-être cette invraisemblance incarne-t-elle la geste humaine par excellence.

Continuer. Au cas où.

Bien des années plus tard, Sangar n'aura plus de souvenirs du passage des avions et du voyage sans but.

Le petit village, c'est Sergalou. Situé dans le gouvernorat de Souleimaniye, il gît dans les montagnes. Des maisons en pierres, des murets, une flore plus sèche, marron et jaune. Il fait très froid. Non loin se trouve un poste de commandement de l'Union patriotique du Kurdistan, l'UPK de Talabani. Saddam appelle ses membres la *Zumrat Umala' Iran*, la bande des agents iraniens. Le poste de Sergalou a été une cible majeure du premier Anfal. Tout comme celui de Bergalou, plus bas, où un centre de radio de l'UPK et un hôpital avaient été détruits. On y trouve maintenant des trous causés par les bombes. Là-bas, dans la vallée, on entend le ronron des chars irakiens qui poursuivent leur route. Les habitants de ces montagnes vivaient correctement avant l'attaque. Désormais, ils puisent une eau sans savoir si elle est encore bonne. Les vivants crachent de la terre. Les morts sont vite enterrés de peur que leurs pores exhalent un poison. Il n'y a pas eu d'odeur de pomme, cette fois-ci, mais ça avait été le cas huit mois plus tôt. Avant Anfal, en juin 1987, des camions appelés *rajima* avaient tiré sur Bergalou des obus de gaz. Alors on

craint le pire. On inhume en bâclant les prières. Ce qui reste d'habitants pleure, rationne, et se planque. Les terres de la vallée sont désormais impropres à l'élevage, à cause des mines et des trous. Sangar sait qu'il n'est pas le bienvenu. Il sent les regards. Entend les susurrements. Mais il s'est autorisé à reprendre son souffle un jour ou deux et à se cacher dans une cave. Il ne croyait plus possible une telle dignité.

Après son départ du village, Sangar a traversé la montagne, à l'est, et remonté la vallée Jafati. D'autres ont fait comme lui, à pied. Ces montagnes sont pleines de courants d'air et la neige parfois s'interpose. La campagne Anfal a continué de s'abattre. Les décrets se sont poursuivis : *purifier* est le mot d'ordre, maintes fois répété dans les textes. Un de ces documents datant du 23 février encourage les combattants baasistes à tuer, quitte à mourir – *et si, dans l'entreprise de purification, les combattants viennent à tomber contre les saboteurs, ils seront vénérés en martyrs de la glorieuse bataille de Saddam*. Anfal a terrassé le Kurdistan.

Sangar et ses compagnons de route ont lutté pour se cacher. Il a fallu apprendre à taire son histoire. Laisser Adila et sa mère derrière. Ignorer leurs rires. La voix chantée d'Adila. Les bras ronds de sa mère, si tendres. Et leurs cheveux qui sentaient la vanille.

Il a fallu se supprimer aussi, en effaçant le Kurde en soi, en devenant un autre, prêt pour l'exil. Tout bannir,

et se méfier. Des *jahsh*, en particulier, ces miliciens kurdes qui soutiennent le régime de Saddam.

Au fil des jours, les villages se sont effondrés. Ils étaient ridiculement fragiles. Beaucoup de peshmergas ont été tués. Le bilan des civils, lui, est bien plus important. Les survivants seront un jour appelés *the Anfals* en anglais, les *anfalkan* en kurde. Sangar sera de ceux-là, car il atteindra l'Iran.

Peu réussiront, mais lui, oui, et quelques autres au fil des semaines. Ces survivants se sont bien rendu compte de la force dont ils étaient capables ensemble. Le froid, le sable, leur condition, les heures passées sous des couvertures dont on ne remarque plus ni l'odeur de rance, ni la terre ou la crasse coagulées qui griffent le front, le ventre, ce ventre qui reste vide, mais ne réclame rien, il fait trop sec, trop sombre, la peur comprime tout, le silence domine à quelques exceptions près, *passé-moi l'eau, je vais remettre du bois, qui prend la prochaine garde, guette bien les bruits de moteurs, les raclements de bottes, les odeurs surtout*. Ils n'ont pas eu d'autre choix que d'avancer sans tisser de liens. À cause de la peur. À cause de l'oubli qu'ils se sont infligé. Ils ont refoulé leurs émotions jusqu'à renier leurs morts restés derrière.

Il a fallu continuer malgré l'in vraisemblance. Après quelques semaines passées dans le nord de l'Iran en

guerre contre l'Irak, Sangar est parvenu à entrer en Turquie. Les réseaux kurdes l'y ont aidé. Mais la Turquie n'est pas son asile. Tout le monde le lui a dit. La frontière irakienne est à deux pas. Istanbul et le PKK se livrent une guerre permanente. Non, c'est le plus loin possible qu'il faudra se rendre. Vers la culture la plus contraire, la plus lointaine géographie, la langue qu'on n'aurait jamais imaginé parler. Ce sera la France. Cette nation que l'on croit idéale ; cette impression de lumière vue du Sud.

Car survivre aux traumatismes les plus noirs requiert un opposé diamétral.

Tous les proscrits le savent.



2010

« Ce garçon est un secret noir »

1

À l'intérieur se mêlent des odeurs de laque pour graffitis, de sucre caramélisé, de ferraille. Les tôles bariolées rendent des couleurs vives qui fendent le ciel grisâtre et sec de janvier. Le train fantôme grince, en hors saison, à cause du vide et du vent. Il attend le retour de ses opérateurs en juin, de sa jeunesse braillarde ensuite.

Assis dans un wagon vert anthracite, talons sur la rambarde et doudoune fermée jusqu'au menton, Marwan renifle par à-coups. Ses cheveux ont conservé leur noire longueur, sa mâchoire est devenue celle d'un homme, comme sa voix, comme sa taille. À bientôt dix-neuf ans, il est maigre mais grand. C'est le 26 janvier 2010, et quelqu'un vient de mourir.

Quatre années à l'âge adolescent font une vie puisque les passions changent, les préjugés fanent. Mais pas les

vocations qui, elles, persistent quelques années. Zelda travaille les samedis chez un photographe scolaire, suit des cours du soir pour apprendre le métier. *Je me prépare aux terrains de guerre*, répète-t-elle en permanence. Zelda passe ses deux dernières années de lycée chez ses grands-parents pour suivre des cours de photographie. Ils ont réagencé la chambre de Nathalie pour que Zelda puisse fabriquer son atelier photo. Ses parents ont divorcé et accepté le plan. Car il faut à Zelda la lumière chaude, l'horizon bleu, un lieu où la beauté est gratuite, où le sensuel et le frivole s'embrassent pour accentuer les battements de cœur ; il faut qu'elle se rapproche du sud du monde, de ce soleil qui fonce les peaux et cause des migraines ; il lui faut surtout sa Fée pour éprouver tout ça et siffler tous les jours. Et Marwan.

Désormais, Zelda vient bousculer le quotidien réglé de ses grands-parents. Elle prend de plus en plus de place, étale ses photos d'amatrice sur la table du salon, donne son avis sur la cuisson des légumes, les films, la vie. Elle assiste malgré elle aux regards rancuniers qu'ils se jettent parfois, à ces petites remarques cassantes qui lui font grincer des dents. Elle constate que son grand-père est plus spontanément dur que Fée. Comme par dépit. Elle constate que Fée accepte toujours la première remarque, comme si elle reconnaissait un tort, mais pas la seconde. Comme par fierté. Ces frictions engendrent chez l'adolescente une colère grandissante, un hic lentement dirigé vers Fée. Un

soir, elle questionne son grand-père sur sa rencontre avec sa grand-mère. Il rougit d'abord, ronchonne, puis cède face à l'aplomb de sa petite-fille. C'était dans les années 1960, ils étaient très jeunes. Il est tombé amoureux d'elle à la plage, en un claquement de doigts, il a quitté sa serviette pour le lui dire, elle s'est moquée avant de partir. Le grand-père explique que son obstination et sa maladresse ont finalement eu raison de sa grand-mère l'année suivante. *Elle était belle, tu sais.* Ils ont vécu quinze ans de bonheur ensuite, qu'il évoque laconiquement. *Puis ça s'est compliqué. Elle aime beaucoup de choses, ta grand-mère. Beaucoup trop. Mais dans la vie faut savoir renoncer, faut refuser des bonheurs pour en conserver d'autres.* Il force un sourire. Zelda se tait. Elle sent qu'il faut s'arrêter là.

En ce 26 janvier, l'ambiance est pesante et Zelda se tait aussi. Ses cheveux sont courts, maintenant, et l'on distingue mal les boucles de son cuir chevelu toujours blond. Elle est assise, le dos contre la barrière de fer blanc, ses pieds calés sur les jambes de Marwan ; elle lui fait face. Soudain, elle se redresse en tirant sur la rambarde du manège, enlève ses gants de laine et s'accroupit à la hauteur de ce visage endurci. Elle a de longs ongles peints en noir. Au poignet, un soleil tatoué. Elle caresse de ses pouces froids les joues humides du jeune homme. Il est inconsolable.

Elle l'avait interpellé en ces termes, à l'été 2006 : *t'es fou, toi*. Marwan, penaud comme un chiot attaché court, avait tourné la tête et vu deux filles, sac marron au coude, plus jeunes, mais trop grandes pour pêcher des canards en plastique. L'une était rousse, mince, élégante et elle avait les yeux verts. L'autre, avec ses longues bouclettes blondes, l'avait traité de fou. Il avait eu honte derrière son stand, mais ses cheveux noirs masquaient son trouble. Puis les bouclettes avaient renchéri : *Pourquoi t'es si fou ?* Les deux adolescentes avaient ricané. Zelda moins que Julie. Car la question franche, provocante, était sérieuse pour Zelda. Elle n'avait cessé d'y songer depuis l'audacieuse épopée, qui s'était déroulée la veille, pour en découdre avec Sergio.

Zelda était revenue presque tous les jours de juillet lorsque Sergio était ailleurs, à s'occuper de sa cheville ou d'un autre manège. Elle était revenue pour se moquer un peu de ce garçon qu'elle dominait d'une tête. Lui répondait froidement aux questions de cette curieuse amazone qui s'asseyait de travers pour le fixer. Il la regardait avec ses yeux obscurs, intermittents, comme un timide qui se méfiait. Ces questions, qui lui tombaient dessus comme la pluie, avaient eu raison de Julie, que le mystérieux garçon n'intéressait pas. Lui, en revanche, avait été piqué par son regard et sa rousueur.

Zelda avait l'aplomb d'une tenancière de bordel et les mots d'une adolescente de treize ans. Le garçon de quinze ans ne faisait pas le poids. Il avait dû admettre qu'il ne venait pas d'Égypte, comme il le faisait croire, mais d'Irak. Oui, d'Irak. Ce mot rude qui raclait jusqu'au sang et qu'on prononçait en pensant à la mort – là où l'Égypte appelait la gourmandise. *Né où ?* Là aussi, Marwan avait craqué après des jours d'interrogatoire, mal aidé par l'ivresse de ce parc d'attractions, ses cris et ses lumières nerveuses. *Bagdad*, avait-il répondu. *Bag-dad*. Un mot qui sonnait, lui, comme deux balles tirées pour mettre fin. Mais la jeune fille était déchaînée et chacune des réponses appelait une autre question. Marwan ne savait pas se dérober face au pur-sang. *Starfoullah*, *starfoullah*, murmurait-il pour se faire pardonner. Par Allah comme par Ali. Zelda savait pressurer. Commander. Obtenir la bonne photo, le bon angle, le bon regard, le tout calé au millimètre, Éric et Nathalie en avaient déjà fait les frais.

En presque quatre ans, un lien s'était noué. Le Park était devenu leur lieu. Marwan y retrouvait des vibrations d'autrefois, à Al-Zawraa ; Zelda, un premier matériau d'artiste. Cet espace de libre cours était devenu pour eux un arrachement au monde. Odeurs de caramel ou de fumée sucrée, fuselages électriques aux couleurs de jeux vidéo, beaux bruits primaires en saison chaude ; un captivant néant le reste de l'année.

Ils y avaient passé leurs étés. Premières gaufres à deux, premiers moments de gêne adolescente. Puis la relation avait évolué. Musique interdite par les Majid, américaine, Guns N'Roses, Nirvana, Creedence. Longues promenades rue Sade avec ses vieux artisans, ses vieux restaurants, avec le souvenir de ses étoiles fanées dans les vitrines, Chevalier, Hemingway, Picasso, ignorées de Marwan, admirées de Zelda. Baignades tièdes à la Gallice. Des heures passées, des jours, avachis contre les remparts à dominer la mer, à se regarder du coin de l'œil. Longues discussions sur le muret du grand Carrefour. Séances photo tyranniques avec, en fond, le Fort Carré posé sur une forêt. Enfin les premières boums du lycée de Zelda, les premiers Spritz au soleil de cinq heures, les refoulements du Siesta Beach Club, et les confidences, les aveux, les zones d'ombre quand même – surtout. Finalement, quelque chose comme une amitié à la fois exclusive et inaccomplie. Quelque chose que la jeune fille avait aussi vécu comme une passion à *la Fée*. Un sentiment que le jeune homme n'avait pu trouver au contact de Max, Stan, Maria. L'étrange douceur d'être un objet fascinant – la certitude d'avoir une place.

On lui avait dit que tout ça viendrait. *Ça ira. Tu trouveras ton réconfort. Tu trouveras des yeux qui te regarderont en grand.* La dame de l'église avait prononcé ces phrases. *Qui te regarderont en grand.* Elles

lui avaient paru niaises à l'époque, mais il les avait prises faute de mieux. Voilà qu'elles s'étaient trouvées vraies.

Durant ces quatre années, Zelda avait observé les épaules du jeune homme se gonfler, ses mains se garnir de poils, sa voix devenir celle d'un *mâle*, comme Fée disait, un *mâle*. Elle touchait ces cheveux noirs venus d'ailleurs, entendait cette langue dont les mots raclaient le vent – *comment dire jaune, photo, mains en l'air, mort*, demandait-elle, *asfar, sura, irfaa eydak, maout*, répondait-il, le sourcil fier.

En lui, elle voyait l'Irak et son mythe en entier. *Peut-être qu'il a déjà entendu des bombes ? Peut-être qu'il a déjà vu des armes ? De vrais cadavres ? De vrais seigneurs ?* Elle n'obtenait pas toujours les réponses qu'elle souhaitait. *Pourquoi la Côte d'Azur ? Pourquoi le silence sur ses parents ? Sa maison ? Ses angoisses ?* Elle notait ses questions sur un cahier. *Tu verras pas ma famille tant que je verrai pas la tienne*, lui avait-elle lancé un jour pour le narguer. Ça lui allait bien, à Marwan, qui en restait à de banals récits d'immigrés ayant fui la guerre, de jeune homme dont la famille *simple*, insistait-il, désirait seulement finir ses jours sous un soleil calme. Pendant quatre ans, personne n'avait entendu de sa bouche l'histoire du roi de pique ou le nom d'Adnan, pas même la dame de l'église. Grinçant, il répondait à Zelda qu'il était important de conserver

des secrets pour ne pas cesser d'avoir envie de rire ensemble.

Paraître le moins extraordinaire possible, mais avec un brin de mystère, quand même. Pour le ventre qui frétille, pour cette fille de France inaccessible. Pour la puissance de ce regard le dévorant, et pour qu'il dure.

Alors les fantasmes de Zelda avaient enflé, enflé encore ; elle imaginait le jeune homme descendre de l'un de ces rois du désert.

*En fait, c'est ce que t'es, toi, se moqua-t-elle un jour, un fou du roi.*

### 3

Ce 26 janvier 2010, Marwan pleure le retour d'une solitude. Il se cache derrière sa doudoune et ses cheveux. Dehors, un silence d'hiver du Sud, gris et sec, orphelin des odeurs de lavande ou de pin. La veille, Ali a été pendu.

Marwan a appris la nouvelle à la télévision, assis à côté de son père sur le canapé de couleur blanc cassé. Il a vu une première photo d'Ali. Son grand-père portait une combinaison orange, avait les yeux cernés et le poil gris. Une deuxième est apparue. Sac marron sur la tête, corde lâche posée autour du cou comme un collier de fleurs. Abasourdi, Marwan n'a pas entendu les commentaires du journaliste.

Le père au corps frêle a sursauté comme son fils. Il n'a pas anticipé qu'une chaîne française en parlerait. Il a manqué de s'étouffer, s'est raclé la gorge et gratté la barbe du menton avec excès. Bien sûr qu'ils avaient eu l'intention de le lui dire, sa mère et lui. Mais quand ils l'auraient senti, avec les bons mots, pas le jour même. D'ailleurs, la mère n'était pas sur le canapé mais dans sa chambre, affalée sur une chaise berçante. Elle sanglotait devant la glace. De sa paume, elle retenait ses joues qui tremblaient en spasmes réguliers. Elle fixait les rides intensifiées de son front. Elle fixait aussi son cou, palpait nerveusement sa thyroïde comme si elle tentait de se figurer celle de son père. Elle s'imaginait la corde, qu'elle décomposait mentalement. Puis les cervicales, brisées dans l'instant de la chute. Les yeux détrempés, elle a enfoncé ses majeurs dans le creux de son cou.

Marwan s'est levé du canapé, furieux, et son père, pourtant dominé de la tête comme des épaules, l'a rassis brusquement en lui tirant le bras.

– *Khalas*, tais-toi, ordonne-t-il sans regarder son fils.

– Maman est où ? demande Marwan en se pinçant les lèvres.

– *Khalas*. Laisse-la. Ton grand-père a fait de grandes choses, mais certains restent aveugles, dit-il, la gorge encombrée. Ils préfèrent ne pas voir. Défendre un pays, c'est...

– Il est mort ! s'écrie-t-il, au bord des larmes.

– *Khalas*, reprend le père d'un ton calme, sa main serrant toujours le bras du fils. Défendre un pays, c'est savoir tuer et c'est savoir mourir. Je mourrais aussi pour toi et ta mère, comme je tuerais pour toi et ta mère. Ali a tué pour protéger son peuple *al-hamdoulillah*. L'Irak avait des ennemis à l'intérieur comme à l'extérieur. Maintenant, ces ennemis sont encore plus forts, l'Irak est à genoux, et Ali a rejoint Saddam. Alors du respect. Et du silence.

Marwan a baissé la tête. Il a senti dans ses nerfs comme un claquement.

À la même heure, le lendemain, son père l'attendra sur le canapé pour regarder la télévision. Sa mère aussi, les yeux rouges. Mais lui sera sorti pour nourrir un peu plus, et malgré soi, les fantasmes d'une jeune Française sans histoires.

Marwan, comme sa mère et son père, ignorera que la tête d'Ali s'en est allée. La corde a été mal mesurée, elle a donc lâché. La chute, trop longue, a tout arraché.

#### 4

Elle attend qu'il dise quelque chose. Zelda sent pour la première fois que c'est à lui de parler d'abord, non à elle d'interroger. Alors, elle répète quelques petits gestes doux, d'une intimité nouvelle et maladroite, la paume

dans la paume, une main sur la joue. Elle se mord la langue pour se concentrer et ne rien dire. Elle scrute son regard fuyant. Il larmoie en silence.

Soudain :

– Imagine une corde.

Zelda ne comprend pas. Elle s'assoit délicatement sur le rebord du wagon où Marwan est installé. Pour ne pas gâcher le moment, pour qu'il poursuive.

– Ali... Il a été pendu.

Elle recule. Le nom lui dit vaguement quelque chose. Son visage la trahit puisque Marwan reprend :

– Je t'ai dit un jour que j'avais connu un grand monsieur. C'est mon grand-père, Ali, et hier...

Zelda se souvient tout à coup. Pour justifier un geste fort ou un *droit chemin*, Marwan a l'habitude de l'invoquer sans le nommer. Elle force une quinte de toux et se frotte les tempes. Elle se pince discrètement l'arrière-cuisse. Que dire ? Son excès de vie lui est inutile dans cette situation. Elle cherche en elle une parole simple, mais son cœur s'accélère, emballé par ce qui l'attend. N'en pouvant plus, Marwan décide de l'aider. Il ferme les yeux comme il le fait certains soirs avec la dame de l'église. Il se met à se gratter les ongles.

Cette nuit, il n'utilise pas d'image. Il est franc. Il sent qu'il livre une bombe.

À chacun de ses mots, la mâchoire de Zelda s'ouvre un peu plus jusqu'à rendre ridicule ce visage de garçonne. Il sait que son histoire ne peut laisser indifférent. Il ignore

cependant son étendue et ce qu'elle implique. Il confie être le petit-fils d'un des cadors du régime. Il répète : *petit-fils... d'un des cadors... du régime... de Saddam.* À la dame de l'église, il a seulement dit descendre d'un seigneur d'Irak. Il franchit une étape, poussé par son père qui lui cache tant de choses, par sa mère qui souffre en silence, par Ali qui ne lui a pas écrit avant de mourir et qui, quelque part, le surveille encore. En trahissant à son tour, il a le sentiment de rétablir un équilibre. Peut-être s'autorise-t-il aussi à comprendre un peu mieux.

Jusque-là, Marwan a refusé de voir ce que sa famille représente. On ne regarde pas sous les pierres chez les Majid. Le père frêle gronderait, crierait. La mère ferait les gros yeux, lèverait le doigt et prononcerait des choses dures à entendre pour un enfant. Pour un adulte aussi. Les pierres sont lourdes et ses parents ont tâché de les maintenir bien à leur place.

Elle, jeune fille dont les grands yeux noirs hurlent l'envie de savoir, creusera ; Marwan le sait. L'insoumise ne se gêne pas. Elle a ce qu'ont certains êtres rares : une personnalité tout à la fois multiple et qui jamais ne se corrompt. Un feu. Elle lui lance souvent : *Tu es un imbécile, un fou, un cancre, mais c'est bien, continue. Et regarde dans les yeux quand tu parles. Les yeux.*

Zelda est une furie dans un monde de tortues retournées.

Elle a reçu ce soir la confirmation que son rôle, depuis l'été 2006, se trouve là, quelque part dans ce

soulèvement de pierres. Ce pays est aussi devenu un peu le sien.

Les larmes du jeune homme ont presque séché. Les yeux clos, la tête en arrière contre le dossier, sa voix est maintenant basse et ralentie, elle a fini sa mue. Un fin nuage de buée sort de la gorge de Marwan qui balbutie. Zelda goûte toujours, la bouche béante, à ces vibrations sourdes qu'on croirait venues d'un ogre ensommeillé. Elle lui caresse la paume froide. Elle ose :

- Pourquoi la corde ?
- C'est comme ça chez nous, répond-il vaguement.
- Mais la raison ?
- Les Américains trouvent toujours des raisons.
- C'est les Américains qui l'ont... ?
- Les Irakiens. Mais les Américains sont toujours un peu les chefs, d'une façon ou d'une autre.
- Mais c'est quoi la vraie raison ?

Un silence. Puis elle ose encore, malgré la détresse qui lui fait face :

- T'as déjà vu le dictateur, toi ?

Un silence. Qu'aurait changé une réponse positive ? Tout. Elle se mord les lèvres avant de tenter une dernière chose :

- J'aimerais te prendre en photo... C'est beau, là, le sombre, le vert du wagon, le fer blanc qui brille, ton histoire, tes joues liquides et tes cheveux collés dessus.

Il ne répond rien. L'habitude. Le reflex du Nikon planté devant lui.

À partir de ce jour, Zelda ne cessera plus de prendre en photo ce descendant. Elle se parfumerá chaque fois qu'elle ira le voir. Elle touchera sa main, sa joue, chaque fois qu'elle le pourra. Elle s'adressera à lui comme on s'adresse à un enfant blessé.

5

Après six semaines d'assistance forcée, Sergio a mis fin au supplice de Marwan le 22 août 2006. Il le lui a annoncé d'une voix étrangement douce, un soir. D'une voix qui semblait réclamer quelque chose, une déclaration de paix froide, un pardon. Marwan était alors en train de fermer le stand à volutes bleues et a été surpris par cette remise de peine inattendue. Il a levé la tête, écarté ses cheveux trempés de son visage, et répondu avec un faible merci. Un orage violent s'était abattu sur le Park presque vide et laissait flotter un air lourd, d'apaisement.

Marwan observait Sergio près de la cabine à tickets. L'homme était courbé et rangeait des caisses de câbles sous l'établi. À chaque redressement il se tenait le dos. À chaque pas en avant il penchait sur sa gauche. Les flaques d'eau redoublaient sa crainte de la chute, alors

les murs l'accompagnaient dans sa démarche. Marwan a eu un frisson de regret, une pointe d'acide qui a traversé son corps un instant.

Avant de partir, il restait une chose à demander. Une commande faite par Zelda deux ou trois semaines plus tôt, à l'occasion d'un interrogatoire. Marwan s'est avancé près de la bâche humide sous laquelle les canards en plastique dormaient la nuit. Il a levé ses mains derrière sa tête comme pour s'étirer. Puis, en regardant par terre, d'un ton qu'il s'est efforcé de rendre quelconque, il a souhaité *récupérer la photo*. Sergio a demandé *quelle photo* en se grattant le ventre. Marwan s'est raclé la gorge pour aggraver sa voix d'adolescent et a précisé : *Celle de toi et moi*. Maladroitement, il a ajouté qu'il était désolé, *encore désolé*.

Sergio s'est redressé en tirant sur le morceau de toit incliné de la cabine à tickets. Marwan était grand, mais Sergio avait les épaules d'un boxeur et il le dominerait toujours. Jamais l'homme n'avait autant ressemblé à son souvenir d'Ali qu'en cet instant. Marwan a fait un pas en arrière. L'homme avait les cheveux ras, sales, grisonnants, une peau mate et rugueuse, des paupières effondrées, une moustache avec de minuscules croûtes comme des peaux mortes. C'était, tout craché, le grand-père en blouse orange. Sergio l'a toisé. Soudain, il a tiré la photo de sa poche arrière. Marwan était stupéfait. L'homme avait prévu le coup. Au milieu de ce monde de fête et de parade, le solitaire qu'il était, silencieux,

abîmé, a éteint son orgueil et pardonné. Pire, il avait eu pour son agresseur une attention préméditée. Marwan s'est frotté le visage, de gêne, et l'a remercié simplement. Rarement il ne s'était senti petit à ce point.

La photo était floue et des éclats de lumière, causés par les spots des manèges, trouaient le ciel de cette nuit de finale mondiale. En haut, Max et son bob accroupi. Debout, une jambe sur la barrière, Marwan, la bouche ouverte et folle, le pistolet pointé sur Sergio. Au premier plan, Sergio était déjà tombé. Son visage grimaçant était tourné vers l'objectif, flouté par le mouvement. Il se tenait sans doute la jambe, mais le bas de son corps était caché par les mèches rousses et le dos de Julie.

Pour la première fois, Marwan fut traversé par le désir d'en savoir plus à propos de cet homme des manèges. Il y avait une vie derrière ce corps cassé, un voyage derrière cet accent combattu. Les six semaines de collaboration forcée avaient été marquées par le silence. D'une voix laconique, Sergio donnait ponctuellement des consignes sur la manière de nettoyer le stand, de ranger les canards le soir, de féliciter les enfants quand ils gagnaient, de sourire aussi, mais c'était tout. Marwan recevait chaque fois ces paroles avec un étonnement non feint. *Il parle pas, félicite pas, sourit pas et il me demande de faire tout ça.* Malgré son agacement, le jeune homme s'était appliqué à suivre ses consignes. Il avait perçu dans ses paroles une sincérité qui avait fini par le toucher. Un soir, il avait même remarqué l'œil

de Sergio qui l'observait en coin, maladroitement, et qui avait brillé quelques secondes lorsque Marwan avait applaudi un gosse. Une autre fois, Sergio avait défendu le jeune homme face au gérant après que Marwan eut oublié, au stand, la caisse pleine de ses recettes du soir. Malgré les non-dits, Marwan avait senti tout de suite cet air spontanément paternel que Sergio tentait d'occulter. Un air qui lui avait paru comme un aveu, un murmure lui confiant : *Je sais mieux que personne ce que tu ressens.*

Marwan s'est rongé les ongles nerveusement mais n'a pas osé lui poser de questions. Sergio s'est assis, a ouvert une glacière et pris sa bière du soir. Il s'est adressé à Marwan comme si le désir soudain du jeune homme venait de lui taper sur l'épaule. Il avait attendu le dernier soir pour lui parler. Il savait par cœur l'importance de bien conclure un au revoir.

– Puisque ta dette est payée, a-t-il dit d'une voix accrochée par les glaires, je vais te raconter ce qu'on m'a raconté.

Sergio parlait peu et encore moins de lui. Le pronom *je* sonnait étrangement à l'oreille de Marwan. Mais Sergio avait senti bien des choses dans ce jeune homme. Une solitude, un exotisme, toutes ces petites détresses qui clignotaient fort quand on était disposé à voir. L'œil de Sergio recevait tout. Il entendait gronder la violence du jeune homme – elle criait qu'on l'exauce. L'œil de Sergio avait depuis longtemps deviné l'arrachement.

Tout ça était facile à voir pour quelqu'un comme lui.  
Un *arraché* lui aussi.

– Imagine-toi une campagne froide, et une nuit noire comme on n'en connaît plus à cause de nos lampions qui veillent. Au loin, des chevaux attachés qu'on pouvait prendre pour des hommes, et des hommes dansants qu'on pouvait prendre pour des chevaux. Derrière eux, une lisière de forêt. Dans l'air, une musique de jazz. Les hommes étaient américains et il y avait trois femmes aussi. Tous buvaient sans doute à grosses goulées tant leurs mouvements de danse paraissaient bêtes. Ils faisaient escale pour la nuit. Leurs Renault 6 CV dormaient dans le champ d'à côté. Quelques habitants alentour les avaient rejoints près du feu pour se soûler et danser et fêter sans doute la Grande Guerre, une énième fois. Oui, voilà, je te confirme que c'est une histoire des années 1920 puisque les années 1930 ont été consacrées à autre chose. Bref, il y a le cimetière en haut d'un talus. Il commence à faire tard et une lumière apparaît dans le cimetière et rompt la nuit. Les danseurs la remarquent mais dansent encore. Les heures passent. Ils jettent des coups d'œil de plus en plus fréquents. Un villageois dit qu'il trouve ça étrange. Un des Américains, très élégant malgré l'alcool, annonce qu'il s'en va voir. Le villageois et une Américaine l'accompagnent. L'Américaine continue de boire et chantonne en remontant le talus. Le trio entre dans le cimetière. Et une très jeune femme est là, seule avec sa torche Eveready. Elle doit avoir

dix-huit ans. Son visage est marqué par la fatigue. Elle a dans la main une couronne de fleurs. Le trio, surpris, l'interroge avec précaution. Ils sentent mauvais l'alcool. La jeune fille est elle aussi américaine. Elle cherche la tombe de son grand frère depuis des heures. On lui a donné le mauvais numéro, là-bas, au War Department. L'Américain la console et sourit comme un père aimant. Des larmes lui coulent, à la fille. L'Américain la prend par les épaules et s'approche de son oreille. *Votre frère*, murmure-t-il, *votre frère vous aurait dit sans doute de déposer votre gerbe au hasard.* Elle écarquille les yeux comme un bébé. Il lui sourit à nouveau. *Votre frère aurait été heureux de vous voir là.* Elle s'écroule dans l'herbe humide et pleure de soulagement. Tu sais, on m'a raconté cette histoire un jour que j'étais moi-même écroulé sur un banc. Mon sac avait plus qu'une seule bretelle. Et quelle chaleur... Je transpirais beaucoup. Une femme est arrivée et s'est assise près de moi. Elle a vu mon état. Elle m'a fait parler. Puis elle m'a raconté cette histoire. Elle m'a recommandé d'aller dans le cimetière le plus proche et d'y poser un bouquet contre une stèle. J'ai choisi la tombe où y avait aucune fleur. Cette femme a été comme un ange. Comme l'Américain avec la fille.

Sergio a bu une gorgée et grimacé en avalant.

– T'es encore jeune, toi, mais faut que tu saches que la vie n'est pas seulement faite de violence. Y a des moments de grâce qui coûtent rien et qui sauvent.

Un silence, il a toussé.

– Halabja, c'est là que je suis né.

Marwan est resté debout, une main dans les cheveux, plongé dans les mots de Sergio. On aurait dit un arbre aux branches tordues que le vent soufflait sans déranger. Autour, des manèges qui s'apaisaient, quelques fragments de fumée, quelques forains qui rangeaient en silence pour préparer un égal lendemain ; une odeur de caramel, rôdeuse, se mêlait aux relents de goudron chaud que la pluie d'août avait exhalés. Marwan, pétrifié, s'est étonné de trouver Sergio beau.

Alors, il a décidé qu'il n'aurait plus peur de ce colosse. De sa paupière coincée en l'air, de son nez démonté, de ce front tailladé de brûlures. Halabja lui était apparu comme une idée lointaine ressuscitée. Un détail vaguement su qui soudain devenait autre chose. Il a déchiré la photo.

Jusqu'à la fin de l'été 2006, Zelda lui martèlerait qu'il était fou.

## 6

Marwan et Zelda descendent les marches lentement. Zelda gratte la paroi chromée du train fantôme avec ses ongles. Elle regarde le corps long de Marwan devant elle. Elle l'imagine contre celui d'Ali, il y a longtemps.

Il est tard et les doudounes ne suffisent plus à contrer le froid de janvier. Même à Antibes. Elle vient d'apprendre le lien que cet homme en puissance entretient avec les grands méchants d'Irak. Elle vient d'obtenir sa photo dans le wagon vert. Elle est ébahie et heureuse. Pour ce soir, elle décide donc de se taire.

Marwan regarde ses pieds, il est sombre. Ils passent devant le New York New York, les auto-tamponneuses, la tour Rainbow. Tous sont couverts de grandes bâches blanches. Difficile de se figurer le vacarme de la saison chaude et ses couleurs abondantes. Puis vient le stand de Sergio. Marwan soupire discrètement. Il n'a pas revu le colosse depuis 2006. À cause de sa jambe, peut-être, certainement de son œil, de son dos, de ses poumons pourris. Il se mange les ongles tout en continuant sa marche silencieuse, l'esprit en bousculade. *Ali*, songe-t-il enfin, *ne me prendra plus dans ses bras*.

En passant sous l'arche de palmiers, Zelda se remet à le photographier. De dos, le jeune homme entend le clic et voit un flash. La tornade, même lente, même douce, n'a pas su le consoler. Avec les mots, une seule personne sait s'y prendre.

7

Le port de la Gallice fait une grande virgule et avance sur la mer. Au bout de la virgule, au dernier ponton,

sur les rochers qui plongent dans l'eau, Marwan est assis. Sur sa gauche, un soleil horizontal, bleu, d'hiver, en train de disparaître derrière la baie de Cannes. Sur sa droite, le verdoyant Cap d'Antibes, avec des tons marron en cette saison. Navré, Marwan regarde vers la terre. L'hôtel des Belles Rives lui fait face. Sa couleur est semblable à l'écru des palaces du régime, à cette teinte proche du sable. Autrefois, lorsqu'il se faisait encore appeler la Villa Saint-Louis, le lieu avait accueilli un déchaînement de grands esprits cherchant à s'enfiévrer. Marwan entend presque les cris du saxophone et les voix ivres, venus d'un passé lointain, qui résonnent encore sur la façade. Il voit les robes voler et les fume-cigarette, aussi, que les femmes gardent à la main en dansant. En scrutant l'hôtel, en reniflant les froids embruns d'hiver, en se prenant pour l'un d'eux, le jeune homme se sent une commune destinée avec ces exilés d'après-guerre. Car lui aussi appartient à une génération perdue, sans repère. Comme Adnan, quelque part. Adnan. Adnan le quasi-frère. L'ami perdu. Il aurait tant voulu, sur la pointe des pieds, le reprendre dans ses bras. Revoir ce clin d'œil de promesse non tenue.

Il sait qu'il ne le reverra pas.

Son grand-père est mort. Sept ans après les adieux dans la pièce aux lustres d'or, au petit matin d'un jour hurlant. Marwan se souvient de cette moustache rêche qui lui avait griffé la joue alors qu'il était assis sur les

genoux de son *morceau d'Irak*. Sa nuque à l'odeur de poivre. Ses mains toutes-puissantes. Sa voix plus puissante encore.

Dans ce manoir qui ressemblait aux Belles Rives, Ali, mal rasé, l'avait pris dans ses bras un instant sans quitter son fauteuil, sans cesser d'écouter les tirades des *mukhabarat* l'informant des bombardements qui avaient cours à Bagdad, Bassora, Falloujah, Mossoul, Kirkouk, partout. Des missiles Tomahawk venaient d'enflammer le palais présidentiel. Le siège du parti Baas était transpercé par le toit. Des bombes tombaient sur toutes les infrastructures critiques du pays. Ses généraux l'informaient que cent mille hommes venaient de franchir la frontière sud depuis le Koweït. Cent mille ? *Oui, mon général*, acquiesçaient-ils en regardant leurs pieds. Alors Ali ordonnait à ses divisions régulières, à ses vieux chars T-54, à quelques commandos de défendre ce Sud en feu, Nassiriya, Umm Qasr, Bassora. Il parlait en tirant compulsivement sur son cigare alors que le soleil, déjà, traversait les persiennes et blanchissait ces visages creux d'une lumière vive. Marwan touchait avec son pouce le cou de son grand-père, sa jugulaire qui gonflait au rythme lourd des poussées de sang. Tout dans cette pièce n'était que nerfs et bruits.

Marwan se remémore aussi la télé coincée dans le fond. Elle montrait alors les images de la nuit. Le noir du ciel tentait de résister aux faisceaux stridents, verts, du pilonnage illuminant le pays. Ce fameux matin, le

raffut des explosions avait même atteint la grande pièce, comme pour justifier l'au revoir expéditif d'un grand-père à son petit-fils, *va, prie et deviens vite un homme*.

À dix-neuf ans, jamais il ne s'est senti *un homme*. Il écarte ses cheveux pour mieux voir la pinède, ce cap, ces plages endormies, l'hôtel, pratiquement désert puisqu'en janvier la Côte d'Azur se calfeutre. Lui se sent un enfant de Bagdad, où sa tête est restée. Ville kidnappée qu'il ne reconnaîtrait plus. Ville à la carrière d'ogre abattu. Lorsqu'il ferme les yeux, ses jambes courent encore dans les rues d'al-Mansour, son rire se mêle à celui du grand cousin bouffi, sa bouche a conservé le souvenir des repas de famille, magistraux, bruyants, hiérarchiques.

Il a pourtant travaillé à devenir un homme d'Irak – la lettre de décembre 2004 l'accompagne partout. Dans la bouche de son grand-père, défendre le pays revenait à défendre le régime, donc le Baas. Et défendre le Baas, c'était défendre le régime, donc le pays. Marwan s'est employé chaque jour à devenir cet homme du Baas. Celui qu'on ne réfute pas. Celui dont le regard est aussi noir que les cheveux, dont la langue est calme mais capable de cris, dont le ventre s'étoffe en prenant de l'âge, comme l'aura. Un homme capable de folie si besoin. Un homme dont les yeux savent ne pas voir dans certains cas. Un homme qui acquiesce à tout ce qui vient du dessus sans questionner. Un homme qui

questionne tout ce qui vient d'en dessous. Un homme fortifié en même temps que docile. Marwan a montré qu'il avait ça en lui. Devant ses parents, il aggrave sa voix, baisse son menton et tire ses épaules en arrière. À Max, Stan, Maria, il a prouvé l'étendue de sa folie. Face à Sergio, il a montré qu'il savait être intraitable. Avec Adnan, il a craché loin, tapé sur l'épaule, serré fort la main. Bien sûr, il s'est retenu de questionner la lettre du grand-père. De questionner le régime même. De tout ça, Ali aurait été fier. Marwan a le caractère du parti. Il va le chercher loin. Il est capable d'en prendre l'apparence et d'en devenir jusqu'à la caricature. Il raisonne pour s'en convaincre : *le régime est dans mon sang*. Pourtant, jamais Marwan n'a senti au fond de son ventre cette masculinité triomphante du Baas. Indéchiffrable, son identité est comme noyée dans la boue.

Il lève les yeux vers le ciel et soupire. Zelda, justement, est la seule devant qui la voix du jeune homme ne s'aggrave pas. Auprès d'elle, ni le descendant du régime ni la bête virile et tant attendue n'émergent. Extasiée de voir l'Irak et la guerre debout en face d'elle, Zelda fouille derrière les masques. Elle veut savoir s'il a vu le dictateur de ses propres yeux. Ce que Max, les parents, les professeurs de terminale, le monde ne font pas, elle en a fait sa prédilection. Elle gratte avec ses ongles comme sur la tôle chromée du Park. Elle renifle sous la peau et fige ses découvertes sur des clichés bien pris. Elle désire comprendre ce que ces cheveux noirs cachent.

Avec la naïveté de ceux qui n'ont jamais vécu le décentrement, ses grands yeux noirs déclament : *tu connais la guerre, montre-moi ce qu'on y voit ; tu connais les grands violents, dis-moi ce qu'ils sont.* La guerre. Cette adrénaline. *Peut-être qu'ils te font devenir un espion ?* Zelda creuse comme une archéologue affamée. *Tu me le dirais ?* Désenseveli, le jeune homme ne sait alors plus grand-chose de la vie et de lui-même. Là est le paradoxe. À ses côtés, il perd le fil qui le relie à son grand-père Ali alors même qu'elle cherche, fureteuse, à s'en approcher. Plus elle creuse, moins il y voit clair.

Mais elle l'impressionne.

Et sans se l'avouer, il tient petit à petit à se faire beau pour elle.

Une vague étrangement haute atteint le sommet de son rocher et mouille ses baskets. De son haleine tiède, il souffle vainement dessus, les lèvres en O. Puis il fourre un instant ses doigts transis dans les poches de son pantalon. L'arc du soleil vient de disparaître vers la lointaine Espagne. Il tâte son cou comme sa mère le fait chaque soir depuis quatre jours. Le glacé de ses doigts déclenche un frisson. Il fait rejoindre ses pouces en dessous de sa glotte et ses index au niveau de sa nuque. Il serre comme un garrot et devient rouge. Une chaleur lui enveloppe le corps. Il tousse puis relâche aussitôt l'étreinte en lançant un cri rauque jusqu'à vider tout son air. Venu de l'extrémité d'un ponton rocheux,

dans l'horizon devenu noir, au plus profond de l'hiver azuréen, personne n'entend ce hurlement.

Il se met à quatre pattes au bout du ponton et plonge sa main dans la mer gelée. Il mouille son visage, serre les dents, se relève, serre les poings. De l'eau goutte de son menton et glisse sur sa doudoune. Quelques mèches mouillées de ses longs cheveux lui lèchent le cou et lui glacent le sang. Il parle seul. Il fouille, lui aussi. Il a besoin d'aide. Avec les mots, une seule personne sait s'y prendre.

8

Cathédrale Notre-Dame de l'Immaculée Conception. Deux semaines qu'Ali n'est plus. Marwan ferme les yeux un instant, demande pardon au Très Grand, puis il entre. Quand la dame vient prier, elle s'installe toujours à la même place. Troisième rang, à l'extrême gauche. Elle porte ce soir un long caban molletonné, rouge, qui tranche avec le dallage froid, la poussière, les murs gris. Il s'assoit derrière elle comme à son habitude. Il fait sombre. Il remarque qu'elle ne prie pas. Qu'elle ne prie jamais, en fait. Ses bras sont croisés et son regard posé sur l'autel. Elle se retourne et lui sourit doucement. Un silence. Elle se redresse.

*Quatre ans que l'on se croise ici, et tu ne m'as jamais dit ton prénom.*

Marwan ne voit que son dos quand elle prononce ces mots. Leurs échanges s'opèrent ainsi, leurs regards ne se croisent qu'en silence. Marwan ne pourrait pas parler s'il se savait observé.

Il lui demande d'une voix blanche comment elle va. Mais c'est elle qui mène l'échange.

*Tu grandis vite. Tu m'as l'air triste.*

Elle sort un bonbon de son sac et le lui tend. Ses doigts sont couverts de grosses bagues.

Depuis leur première rencontre, une manière d'être s'est installée entre les deux et n'a jamais varié. Il est le jeune homme à l'adolescence tardive et turbulente, plutôt solitaire ; elle est la femme mûre, l'accoucheuse étonnante, naturellement maternelle, qui ne s'offusque pas, lui tend des bonbons et sèche les larmes, donne sans rien prendre ou presque. Lui reçoit cette attention gratuite sans révéler même son nom. Finalement, leur lien tient précisément à cette ingratitude. Acceptée par elle, indispensable pour lui. Indispensable peut-être pour elle aussi.

*Raconte-moi.*

Il répond, en regardant les dalles, que son grand-père est parti. Il entend les suçotements gênés de la dame qui a pris un bonbon à son tour.

Puis il explique la scène comme à Zelda, enrichie de quelques suppléments. La dame écoute sans un mot. Une femme d'un grand âge, qu'un fils soutient des deux bras, fait irruption dans l'église. Ils sont les seuls à troubler l'étrange confesse qui a lieu dans les rangées

trois et quatre. Marwan poursuit néanmoins. Certes, il se ronge les ongles. Mais sa jambe a cessé de rebondir, ses fesses aussi.

La dame prend le relais, elle fixe toujours l'autel. Elle s'agite un peu en parlant. On sent chez elle une énergie contenue. *N'attends pas de vivre*, lui lance-t-elle d'abord. Lui ne parle que du passé. *Pense à ce qui est là, à ce qui est devant*. Marwan écoute dans le calme, ses mains sous les cuisses pour les tiédir. *Rends-toi sur place*. Marwan se redresse. Il n'a jamais parlé de l'Irak. Elle insiste et il a un nouveau mouvement de recul. Sait-elle ? A-t-elle deviné ? Sa lèvre inférieure tremble légèrement comme s'il s'apprêtait à confier quelque chose de fort. Il se retient. Il ajoute simplement que *c'est compliqué*. Que ce n'est *pas possible, en fait*, en haussant la voix. Elle aussi hausse un peu le ton.

*Peu importe les moyens, ou ce que ça coûte à ton âme, mais il faut comprendre. Au moins comprendre. Tu me dis ne pas savoir les causes de sa mort. Je crois qu'en fait, si, tu sais.*

Alors la dame se retourne, les mains sur son dossier. Ses yeux se plantent dans ceux de Marwan, qu'il écarquille de peur. Elle murmure :

*Pour ta tête, il faudra tout savoir de cette mort. Pour ton cœur, il faudra l'honorer. Achète une gerbe blanche. Va au cimetière des Semboules, route de Grasse, et pose-la au hasard en pensant à lui. Dis quelques mots simples les yeux fermés.*

Soudain le goût de miel devient fade dans la bouche de Marwan. Il revoit l'Américaine désesparée dans un cimetière de campagne. Les mots que la dame emploie sont ceux de Sergio.

Ou l'inverse.

Évidemment l'inverse.

Il y a longtemps, cette dame a trouvé Sergio sur un banc. Le jeune Sergio achevait alors un voyage épouvantable. Cette dame, vivante comme un soleil, lui conterait les grandeurs du Sud et les bienfaits du deuil. Cette dame a donc ses secrets.

Marwan se prend la tête dans les mains et pense au Sergio d'il y a quatre ans, qui travaillait encore au Park, qui lui confiait venir de Halabja. Il se remémore son visage défoncé lui racontant comment une femme l'avait cueilli sur un banc. Les yeux du colosse de l'époque brillaient si fort que cette femme n'avait pu être qu'un ange. Marwan comprend que cette femme a sauvé Sergio. Grâce à ce regard qu'elle porte sur les boiteux venus de loin. Grâce à la vie qui paraît l'habiter. Grâce à l'amour.

Au même moment, Zelda rentre chez elle après son cours de photographie. Son grand-père est devant la

télé, les pieds sur la table basse, le visage affalé par trop de temps passé seul. Il a son air bougon habituel. Zelda trouve sur son lit une peinture à la gouache. Elle la reconnaît. Ses jambes y sont comme des anges volants. Promis quatre ans plus tôt, un grand soleil liquide vient désormais les surplomber. Il représente les grandes boucles dont Zelda s'est pourtant séparée. *Elle se fout de moi*, lance-t-elle tout haut. Car la jungle blonde est rase, maintenant. À la garçonne. Deux petits anneaux trônent au sommet de son oreille gauche. Zelda perçoit cette peinture comme une provocation. Elle traverse la pièce en tapant des pieds et marmonne : *Tes cheveux rouges sont pires qu'une grosse touffe de cagole.*

Depuis quelques semaines, Fée sent Zelda s'éloigner mais sans en comprendre les causes. Et sans oser rien dire. Alors elle marmonne d'angoisse dans les toilettes : assise devant *La Baie de Cannes*, un poster du grand maître étalé sur la porte, elle répète en boucle : *Est-ce qu'elle change, ma puce ?* Zelda passe du temps dehors, s'est mise à fumer, met sa chaîne hi-fi trop forte, s'habille avec des salopettes trouées, des pulls de garçon, des jeans garnis de patches de rock. Les photos prises par sa petite-fille et affichées dans des albums lui paraissent frôler la transgression. La trempe de Zelda ne provoque plus l'attendrissement d'autrefois, mais devient une source d'inquiétude. Elle est un muscle continûment tendu de bientôt dix-sept ans. Un muscle impossible à confronter. *Puce, ta chambre, c'est*

*le foutoir, non ?* Zelda, appliquée à essorer ses tirages avant le marouflage, jette un regard noir et répond : *Ici, c'est Bagdad*. Alors, Fée cache son étonnement et désamorce : *Tu me montres ?* Elle souffle, l'adolescente, elle râle. Mais elle sort d'un album quelques photographies sur papier baryté, en noir et blanc. Fée ne peut retenir un compliment, *tu as du talent, puce*, en le pensant sincèrement mais en songeant aussi aux audaces de sa petite-fille, chaque jour plus permissives que la veille. On peut y voir un jeune homme photographié de biais, de dos, à son insu, et seulement lui, comme une obsession. Chaque cliché laisse entrevoir un bout de regard, une moitié de commissure, de sorte qu'un sentiment permanent de mélancolie, attaché au jeune homme, est systématiquement perceptible. *Une fascination malsaine*, pense la grand-mère. Mais elle camoufle aussi un agacement, une jalousie, tant elle sait de choses sur ce garçon.

Exaspérée après la découverte de la peinture de sa grand-mère, Zelda profite de son absence pour se mettre à l'ordinateur familial, dans l'entrée. Les confidences de Marwan la démangent. Elle a hâte de poursuivre ses fouilles car elle sait qu'on ne pend pas quelqu'un pour rien. Elle frissonne d'excitation, de peur, elle est nerveuse. Son index clique vite et fait de grossières fautes en frappant le clavier. Sa précipitation trouve son but rapidement. Ali est trop connu pour se cacher dans les

tréfonds d'Internet. Il est le roi de pique. Le numéro cinq après le grand méchant, après les enfants Oudaï et Qoussaï, après Abed Hmoud, as de cœur et secrétaire particulier du raïs. L'ordinateur est lent mais, armée de patience, Zelda décrypte l'entière flopée d'articles qui vient de paraître sur Ali, ses crimes, ses cinq condamnations à mort, les quelques photos floues. Elle pense : *c'est immense et rare*. Prise dans une ivresse, elle va de la cuisine à l'ordinateur, de l'ordinateur à sa chambre, de sa chambre à la cuisine, trottine sur le parquet, dérape en chaussettes, fume une cigarette en trois lattes, relit des articles. *C'est immense et rare de rencontrer une telle histoire, de la toucher du doigt grâce à un descendant.*

Elle éteint l'ordinateur, le regard sonné. Elle ne peut s'empêcher d'imaginer Ali, avachi dans un fauteuil, donner calmement l'ordre de tuer. Elle grimace. Elle se frotte les yeux comme pour y voir plus clair. Mais c'est trop d'informations. Elle réfléchit. Elle s'embrouille. Se mord les lèvres. Elle se surprend soudain à penser à celles de Marwan, un peu bronzées, sans doute encore vierges. Elle sent son ventre se tordre aussitôt. Pour la première fois, elle a envie de dévorer cette bouche.

À un âge où bien souvent seules les fesses des autres comptent, à un âge où le *je* prend une place débordante,

Zelda semble se refermer sur un monde bien précis, s’y consacrant comme un peintre à sa toile. Elle accélère ses fouilles, y ajoute une esthétique. Ses albums deviennent si travaillés qu’elle envisage presque de les proposer. Elle imagine parfois ses clichés exposés à la galerie du Faune d’Antibes, ou à Saint Paul de Vence, puisqu’il faut rêver. Elle passe les mois de février et mars à collecter des informations sur les basses œuvres d’Ali. Elle devient fine connaisseuse des dates et des noms. Elle digère l’histoire du Baas en trois semaines alors que le PS et l’UMP n’ont qu’une audience limitée dans sa tête d’adolescente. Le soir, elle sous-titre ses photographies de la semaine pour décrire l’humeur de son modèle exclusif, ou pour ajouter de l’intertexte sur Ali, l’aïeul, la grande figure directrice. À part Marwan, elle ne voit guère d’autres personnes. Et lui n’a d’autre choix que de se laisser faire, devant l’objectif après les cours. De plus en plus taiseux, il regarde beaucoup le vide, la mer, le Fort, les Belles Rives, la Promenade du Soleil dépeuplée, et le Park clos, et cette tornade, du coin de l’œil, qui sent bon. La jeune fille profite de ces moments pour consigner la moindre expression dans son Nikon. Des lèvres en grimace, la fréquence d’un ongle rongé, un râle ou une parole, tout, le soir venu, est légendé. *Marwan songeant aux bras d’Ali. Marwan embrassant la colère. Marwan en deuil. Marwan se serrant le cou. Marwan préparant l’avenir. Marwan mal-aimé. Marwan préparant une fugue. Marwan songeant*

*à sa mère. Marwan jetant de l'huile sur le feu. Marwan avec Allah. Marwan et ses larmes. Marwan ensablé. Marwan en baasiste. Ali en Marwan.* Une fois seule, imprégnée de sa muse jusqu'à l'os, Zelda se met à fumer à la fenêtre de sa chambre, à cheval sur le rebord, siffle parfois, et s'en va en Irak retrouver la chaleur d'un sol poussiéreux, le boucan dans les rues, la vie transpirée, les balles sifflantes, l'enfièvrement des hommes ; ainsi pénètre-t-elle Marwan dans sa peau mate et le prend-elle comme un frère. Alors elle murmure trois mots d'arabe simples, qu'elle a appris de lui, et songe à la destinée funeste d'Ali, cet homme ovni qui n'a rien en commun avec la masse inerte, son grand-père à elle, qui ronfle dans la chambre rose pêche, de l'autre côté du mur.

Quant à Féfée, elle vieillit. Elle s'éloigne définitivement de la dame flamboyante, de la gamine folâtre qu'elle était autrefois sur les hauteurs de Nice, celle qui savait faire pansement auprès de ses sœurs, de sa mère, de tout ce petit monde fragile en manque d'un père. La racine de ses cheveux rouges est désormais grise. Ses tenues bariolées varient moins. La recherche du bon mot, de la fantaisie qui fait rire, d'un nouveau mur à repeindre, d'une nouvelle danse improvisée, d'un poème américain, là aussi, se fait rare. Toute cette fatigue qu'elle a chassée de sa vie semble s'être accumulée au seuil de son esprit et, débordante, revient taper à la porte. Elle a mal au dos le soir, et Nathalie s'en inquiète à distance. Elle se couche plus tôt. Sa fougue la quitte.

Mais une chose ne vieillit pas malgré ses doigts qui tremblent : sa rigueur étonnante dans la découpe de *Nice-Matin*. Depuis 2003, elle n'a plus cessé. Elle a même accéléré le rythme en ce début d'année 2010. Des piles de journaux parsèment les plinthes du hall d'entrée. Les plus vieilles coupures ont sept ans et jaunissent. Bien sûr, il y a cette invariable petite boîte bleue à l'odeur de lavande. Gisant sur une chaise dédiée, elle s'en va régulièrement avec Fée et revient vide, deux heures plus tard, une fois Sergio livré, une fois le café pris, sans doute. Le grand-père a cessé de grogner. Il a perdu la bataille il y a bien longtemps. Halabja, face à lui, c'est trop gros, trop puissant. Il est impossible de faire le poids face à l'aura du survivant. L'extrême violence est irrésistible pour l'âme qui ne la connaît pas. Et un jour, une pointe de culpabilité jaillit. Le grand-père, amoureux, se contente désormais de détourner le regard. Sa femme est reconnaissante de ce geste ; jamais elle ne lui fait l'affront d'emporter la boîte sous ses yeux.

Lorsqu'un enfant grandit, il arrive qu'un jour la personnalité d'un parent lui soit révélée comme par effraction. Cette prise de conscience arrive sans prévenir. L'enfant ne voit plus seulement sa grand-mère comme sa grand-mère, mais comme une femme qui a vécu avant lui, qui a côtoyé d'autres personnes, dont le monde est plus vaste qu'il n'y paraît, un être qui désire et qui doute, qui n'a rien d'infailible. Alors le parent

est subitement redécouvert. En ce début 2010, Zelda comprend enfin ce que représente cette boîte insignifiante. Et tout prend sens. Cette boîte est à la fois une excuse et le témoin d'un passé. Elle est aussi un moment de tendresse.

Féfée n'est pas qu'une grand-mère. La masse inerte et enserrée dans son jogging trop vieux n'est pas qu'un grand-père. À partir de ce moment, Zelda associera le vieux papier journal au deuil d'une enfance sucrée, sublimée par une dame exemplaire mais désormais perdue.

Et menteuse était la vie.

Elle pleure en en prenant conscience. Fume clope sur clope. Elle veut serrer fort dans ses bras ce grand-père esseulé, comme lorsqu'elle le retrouve en descendant du train, qu'elle l'aperçoit debout sur le quai, coincé timidement sous le panneau bleu délavé « Antibes », un chapeau sur la tête, les bras croisés, un brin souriant, bedonnant et las, un petit sachet de brownies frais à la main. Mais elle ne le prend pas dans ses bras car il faudrait savoir faire.

Jusqu'à présent, Zelda avait peur de Sergio. Elle le détestera désormais.

Finalement, les deux femmes progressent chacune de leur côté dans leur fétichisation d'un monde, d'un exilé

aux cheveux longs et noirs. Zelda sent grandir l'inquisition de sa Fée. Elle essaie de la croiser le moins possible et se rapproche du grand-père, en lui tenant compagnie dans le salon télé, en lui lançant quelques paroles insignifiantes sur le temps, les gens, le foot, mais des paroles qui disent tout l'amour.

La jeune femme prépare son bac de français en fumant des Camel. Elle poursuit ses cours de photographie et son travail du samedi. Elle voit Marwan chaque semaine. Ils passent du temps près des remparts qui sentent le salpêtre. Ils écoutent Eminem et Kyo. Il lui fait promettre de ne montrer ses photos à personne. Elle promet. Bonnes ou mauvaises raisons, elle tient à ce garçon. Elle lui apprend sans le brusquer le crépuscule d'Al-Qaïda en Irak, la chasse au parti Baas, les procès d'Ali concernant Halabja. Elle fait plus que son âge. Elle souhaite rencontrer ses parents. Il refuse. Elle regrette qu'il ne soit plus *très fou*. Il se montre indifférent, l'esprit accaparé par Halabja, ces procès, la mort d'Ali. Son grand-père a commis des horreurs. Marwan le savait déjà un peu. C'est désormais plus évident encore. Il a honte et se tait. Elle lui confie que sa grand-mère a été longtemps proche de Sergio, *à cause de son histoire, c'est sûr. Il a souffert et ma grand-mère, c'est plus fort qu'elle, elle est attirée par ces gens-là*. Il ne répond rien mais voudrait lancer : *Comme toi avec moi ?* Soudain il écarquille les yeux, repense au comportement de la dame de l'église. Il comprend. Il serre les dents, regarde

dans le vide. Il s'accroupit et se met à prier devant elle. Il n'a rien trouvé d'autre à faire. Zelda s'étonne mais ne dit rien. Il fait tout pour ne pas croiser son regard. Elle lui confie son intention de visiter le pays dès qu'elle pourra. Il se vexe, lui qui ne peut plus s'y rendre, lui que les geôles de Maliki attendent. Il abrège sa prière.

Alors il arrache un bout d'ongle de son index avec ses dents. Puis il demande à Zelda la couleur des cheveux de sa grand-mère. Elle est surprise mais répond.

Il lui raconte ses quatre ans d'église.

Elle s'étouffe.

Dans l'esprit de Marwan, la figure de Sergio renaît lentement comme un lever de soleil, une lumière s'extirpant d'une nuit méchante.

Dans l'esprit de Zelda, Fée devient comme un cerbère, gardienne des secrets noirs.

Dans l'esprit de Marwan, le survoltage de cette fille est un feu fascinant, qui pique et qui lasse et qui bouffe.

Dans l'esprit de Zelda, ce garçon est un secret noir.

Dans l'esprit de Marwan, son grand-père prend l'allure d'une tête de mort au sourire terrifiant.

Dans l'esprit de Zelda, Ali devient un oncle imaginaire dont le bras vous pousse le dos et dont le visage est fier, presque beau.

Ils ne sont encore que des adolescents.



22 juillet 1988

« Si tu veux poursuivre, change de peau »

Sangar se réveille vaseux, la nuque cisailée par la boîte à outils qui lui a servi de coussin. La Renault Express s'est garée près d'un square, à deux pas de la pinède Gould. *Enfin*, souffle-t-il. Il se redresse pour s'adosser contre la tôle de l'habitacle inconfortable. Il a les traits tirés. Il demande une bouteille d'eau aux gars assis devant et l'engloutit. La voiture empeste la chèvre. Les trois hommes suent. Le passager sort et ouvre à Sangar par la porte arrière, celle des bestiaux. Elle grince. Aussitôt les cris stridents d'une guitare électrique lui parviennent. C'est Carlos Santana. Bientôt, le saxophone de Wayne Shorter résonne à son tour. Ces deux-là sont les stars du festival de cette année 1988. Sangar ne les connaît pas. Sa tête lui cogne. Il entend la petite foule en liesse dans la pinède. Juan est magnifique, et ce jazz-là une mélopée. Le jeune homme grimace pour contenir mille émotions qui ne demandent qu'à sortir.

Sangar a appris quelques mots de français ces derniers mois. Il s'en sert pour baragouiner de brèves banalités avant de remercier ses chauffeurs, *du fond des cœurs*. Ils partent. Lui va s'asseoir sur un banc. Là, il doit attendre la fin du jour. Le festival de jazz se poursuit comme chaque année. La brise sent le pin et le sel, la résine et le laurier. Il n'a jamais connu ça. Il meurt de chaud. Il a envie de pleurer. Deux heures passent. Le soleil a bien baissé mais la ville est une fournaise, le goudron lâche des vapeurs qui brûlent le nez. Plus loin, deux grands bonshommes discutent ; l'un d'eux correspond à la description qu'on lui a faite – *un grand chauve à bijoux viendra te récupérer le soir*. Ils n'ont pas l'air de faire attention à lui. Le chauve porte une gourmette, une chaîne en argent, des bagues. Finalement une femme s'approche de Sangar par derrière. Elle est jolie avec ses longs cheveux rouges, bien lisses, qui sentent la coco. Sa robe est plutôt courte et fleurie. Elle fait dans les quarante-cinq ans mais doit être plus âgée. Sangar est frappé par ce charme entré par effraction. Il ne croyait plus ça possible. Il y a dans le regard de la femme un mélange de malice et de tendresse. *Vous êtes Sergio ?* Il ouvre en grand des paupières de nigaud et acquiesce. C'est le prénom qu'on lui a dit de prendre à Yüksekova, à son entrée en Turquie. Sa traversée européenne l'avait nécessité. On lui a dit : *Si tu veux poursuivre, change de peau*. Renier le passé n'aurait pas suffi.

Elle s'assoit ; lui est gêné. Il ne sait plus quoi ressentir et s'efforce de ne penser à rien d'autre qu'à cet arbre qui lui confère son ombre depuis deux heures ; à cette pierre qui l'épie et ignore le chagrin humain ; à cette musique étonnante ; à ses âmes, furieuses, que la vie semble épargner grossièrement ; à cette odeur de chèvre qui hante ses narines depuis la Slovénie ; à tous ces morceaux de route qu'il a scrutés depuis qu'il est parti. D'où, déjà ? Ah oui, vaguement... Hala... Halabj... Mais vite l'arbre, vite la pierre, le vent, les chèvres. Vite autre chose. Qui ne vit pas ou vit trop loin de lui.

La femme voit le deuil. Devine l'histoire. Elle enlève le sac monobretelle de ce grand dos fatigué – le grand dos a du mal à céder. Elle en a vu quelques autres, des proscrits, avec l'association de la paroisse. Elle lui sourit doucement puis tourne la tête vers le grand chauve là-bas. Il va bientôt venir. Elle est convaincue que le Luna Park est un refuge pour l'exilé. Un lieu plein de couleurs éclatantes qui augmentent le sentiment de vivre. Un réenchantement mineur mais authentique. Il va venir, *le gars du Park*. En attendant, la femme décide de faire du deuil de Sergio son affaire. Cette terre du Sud sait accueillir les âmes perdues. Elle ouvre la bouche, elle sait s'y prendre avec les mots : *Il faut que vous déposiez une gerbe au hasard, il faut faire le geste et y croire.*



25 juillet 1988

« Son front brûlé l'impressionne »

Sergio dispose enfin d'une chambre. Elle est au fond d'une caravane, au nord du Park, près du ronron des compteurs électriques. Des bibelots pendent et des cannettes attendent d'être vidées. Ça sent le linge mal séché et le gazole. Il fait moite. Les parois ont jauni depuis longtemps. Sergio partage cet espace avec un autre gars un peu plus jeune, la vingtaine, un boute-en-train fluet qui parle comme une racaille. Sergio respire enfin. Il renifle l'air enflammé de la France du Sud. Il entend dehors une jeunesse enragée, vivante – il a mal au cœur.

Julianne est sortie du bureau. C'est lundi et le musée Picasso vit un bel été. Elle longe les remparts en direction du Cap d'Antibes puis s'enfonce sur la droite pour atteindre la rue de la Tourraque. Là, une place minuscule. Elle s'installe à la terrasse de l'Italien. Il est dix-huit heures. Sergio arrive un peu plus tard, accompagné du grand chauve à bijoux qui dit simplement bonjour.

Sergio s'est rasé mais il a conservé sa moustache. On voit à ses yeux qu'il a principalement dormi pendant trois jours. Julianne le dévore des siens. Il pourrait prendre peur de ce regard déplacé mais non, c'est trop maternel, il se laisse faire.

C'est la troisième fois qu'il voit Julianne, et une complicité s'est installée sur la pointe des pieds. La veille, il est allé dans un cimetière poser une gerbe au hasard. Elle est heureuse qu'il l'ait comprise. Chez l'Italien, elle lui apprend le français. Il progresse, place mieux sa langue, lâche un rire bref lorsqu'elle-même rit de ses fautes, de ses mots raclés à grands coups de gorge. Parfois il s'étouffe. Elle rit encore en se balançant sur sa chaise comme une enfant – Sergio reçoit des effluves de coco dans les narines. Elle lui prend la main pour écrire des phrases entières sur la feuille blanche et le cœur de Sergio bat comme un fou. Il est beau, Sergio. Ce soir-là, elle lui touche même la joue pour lui dire que c'est bien. C'est trop pour lui mais tant pis. Elle est sa sauveuse, elle sent bon, il va renaître.

Ainsi Julianne s'est-elle sentie un peu spéciale. Elle joue le premier rôle auprès de ce jeune homme échoué. Son front brûlé l'impressionne, elle aimerait y poser ses lèvres. Elle n'a pas osé demander les causes de ses blessures. Il a le corps bronzé des gens d'ailleurs, de longs bras parsemés de taillades, des mains qui pourraient la briser. Elle aime lui mettre du collyre dans l'œil pour

atténuer la douleur. D'ailleurs, une paupière ne cligne  
quasiment plus. Les autres tablées voient Julianne faire.  
Ils doivent penser des choses.  
Ils ont raison.



31 août 1988

« Elle lui caresse les cheveux  
comme à un enfant »

C'est désormais tous les soirs, après le travail. Dans la chaleur d'un été qui s'éteint lentement. C'est doux et rose. Mais effrayant.

Julianne prend soin de ne pas être vue à la sortie du musée Picasso. Des lèvres doucement rieuses apparaissent sur son visage alors qu'elle s'engouffre dans les ruelles, zigzague pour semer les collègues, rallonge le chemin, sautille, par moments, comme une adolescente qui se hâte sans se l'avouer. Julianne a cinquante et un ans. L'homme qu'elle retrouve près des remparts vingt-cinq de moins.

Ils se promènent chaque soir entre dix-sept et dix-neuf heures, mangent des glaces, parlent et parlent encore dans la tiédeur du Sud, surtout Julianne. Ils transpirent un peu quand ils restent au soleil. Elle en rit. Julianne tient à lui apprendre le français avec légèreté, en se moquant tendrement à la moindre occasion. Sa méthode fonctionne tant il se laisse faire par

cette femme imposante. Les jours ont passé et Sergio a retrouvé un sourire discret – sa moustache bouge à peine. Un soir d'orage, elle l'a embrassé. À la volée, à l'abri des regards et de la pluie d'été. Leurs estomacs ont pétillé si fort qu'ils ont recommencé les soirs suivants, à la volée toujours, pour ne pas rendre ce geste trop signifiant. Il arrive alors que Julianne ait un geste de recul à l'approche des lèvres du jeune homme. Comme un accès de conscience. Un geste qui ne l'empêche pas, finalement, de dire oui de ses lèvres.

Ce qu'elle aime, chez Sergio, c'est ce regard absent, cette odeur d'homme qui ne se lave que par nécessité, ces mains déjà grosses comme ce corps tout en muscles. Elle aime cet air préoccupé qu'il arbore en permanence. Sergio est difficilement *là*. C'est flagrant quand tout à coup, après un rire trop bref, il n'écoute plus Julianne mais paraît déjà loin – son œil fixe le sol. Alors elle se tait un instant et meurt d'envie de le choyer. Elle attend un peu. Puis lui caresse la joue avec hésitation. Il ne bronche pas. Une question. Une autre. Avec une immense délicatesse, qui lui coûte une énergie folle, elle s'enquiert de son passé. C'est ce qu'elle aime aussi chez lui, sa vie d'avant. Elle brûle de savoir comment c'était *là-bas*, ce qu'y faisaient les gens. Il répond une fois sur deux et dans un flou nonchalant. Parfois il évoque un souvenir doux, un après-midi d'accordéon ou une soirée dansante. Mais vite il s'arrête et son visage se fige. Il ne fait pas l'effort de se souvenir vraiment. Julianne

revient alors aux notions de français et retentera plus tard. Avec une immense délicatesse.

Au fil des jours, elle apprend qu'il a laissé une sœur et une mère. Qu'il s'est enfui comme tant d'autres en suivant le flux des survivants. Qu'il a travaillé un mois à pousser des charrettes pour se payer le passage en Turquie, et jusqu'en France. Beaucoup ne tiennent pas jusque-là, mais ce n'est pas le problème des passeurs. Ceux qui réussissent considèrent ces passeurs comme des sauveurs. Sergio grimace beaucoup en répondant. À force de questions, Julianne a même appris le nom de quelques-uns de ses frères de voyage. Mais ces frères ne l'ont été qu'un instant puisqu'on ne se lie pas, dans ces épopées-là. On pense seulement à soi ou on ne pense à rien. Ces noms lui sont revenus avec difficulté. Puis la France, enfin. Les réseaux de forains sont puissants, transnationaux, ils côtoient ceux des passeurs. On s'engage, chez les forains, on se prend pour des riches, des caïds, mais on sait rattraper les gars qui tombent. Il s'agit là d'espaces souterrains mais bruyants, modestes mais fraternels, ouverts aux laissés-pour-compte qui acceptent d'y travailler. Julianne connaît bien ça. Le Secours catholique, auquel elle contribue régulièrement, sait faire des liens entre tous ces réseaux. Elle, qui ne croit qu'au soleil, à l'art, à la vie, s'est retrouvée là par habitude et y a pris goût. Elle le dit à Sergio. *Dans les églises, où je suivais ma mère après la mort de mon père, j'ai vu des gens cassés retrouver un sourire.* Elle aime

ces endroits froids mais accueillants. Ils sont pour elle des lieux d'abandon. On s'y regarde tendrement et on lâche prise. On se confie à un inconnu.

Dans une église, on est facilement quelqu'un d'autre.

Au bout de quatre semaines, la culpabilité finit par prendre le dessus sur cet amour interdit. Ces grosses mains, ce dos de bagarreur et ce corps, surtout, qui commence à pourrir malgré son âge, tout ça effraie Julianne. Il arrive à cette femme, les derniers jours, qu'un regard trop noir de Sergio lui fasse détourner la tête. Elle s'excuse tout de suite. Elle lui prend les mains. Elle l'embrasse en serrant les dents. Il n'est pas dupe. Quand leurs lèvres se touchent, Sergio comprend. Julianne tremblote. Elle n'est pas assez forte pour guérir Halabja. Elle n'est pas assez forte pour être fidèle à son mari. Elle s'en veut doublement.

Julianne s'est autorisé cette passion foudroyante en conscience. Elle a laissé son exubérance prendre les rênes, parce que l'appel était trop beau. Elle a touché cet Orient dans sa chair, elle a vécu fort autant qu'elle a aidé Sergio, marqué par la détresse. Elle n'a pas regretté mais a pleuré, souvent, d'avoir été pour ces deux hommes celle qui s'en va.

Sergio a su tout ça dès le premier baiser. *Mon mari est un homme bon, tu sais*, a-t-elle confié cette fois-là, les yeux sévères. Il a su que ça n'irait pas plus loin, mais n'a pu s'empêcher de regarder autour de lui pendant des

mois, au Park, si par hasard la belle dame le scrutait. Bien sûr, Julianne coupera d'abord les ponts pour que seul reste le doux souvenir d'une amourette d'été. Lui se contentera d'apprendre ce métier de forain qu'il n'a pas choisi, mais qui l'a sauvé.

En le quittant le dernier soir, adossée contre les pierres des remparts encore chaudes, elle lui fait la promesse qu'elle sera là pour lui *comme elle le pourrait*. Elle lui met une dernière fois du collyre dans l'œil et ils se sourient brièvement. Sergio, dont le regard est en cet instant bien présent, lui tend une boîte bleue. À l'intérieur, un bouquet de lavande et un fin collier d'or, où pend la lettre J. Julianne est surprise, mais elle l'accepte. Puis elle lui caresse les cheveux comme à un enfant.

Lui a l'œil triste, mais quelque chose y brille.



De novembre 2013 à mai 2014

« Le verre du cadre fendu  
au niveau de la joue »

Marwan, vingt-quatre ans, a élu domicile dans l'immeuble le plus laid d'Antibes. Il est à moins de trois kilomètres de la belle villa familiale, de son belvédère blanc qui tombe sur la mer et que le jeune homme vomit désormais. Dans l'appartement sombre, un autre homme végète. Marwan s'est donc niché dans l'étroite mezzanine en surplomb du salon. Le lieu est modeste. Trente mètres carrés à peine, une cafetière assourdissante, des chaises aux pieds qui flanchent. Et Sergio, le locataire taiseux. *Le boxeur*, comme il l'appelle à cause de son nez patate. Sergio lui a dit son vrai prénom. *Sangar*. Il a même répondu à quelques questions de Marwan sur Halabja. Mais il fatigue vite. Son corps s'incruste dans un fauteuil roulant tout neuf ; une bonbonne d'oxygène s'étale sur ses genoux.

Après des mois de lutte avec leur fils, les parents n'ont eu d'autre choix que d'abdiquer. Qu'auraient-ils

pu faire d'autre ? Ils ont menacé, appuyé là où ça faisait mal, qu'auraient-ils pu faire de mieux ? Eux, les Arabes mystérieux, discrètement riches, eux, dont l'identité a été travestie voilà déjà dix ans, eux, dont l'effort se concentre désormais sur une mémoire précise, sur la défense d'un idéal, Ali et son incarnation du Baas.

Depuis 2003, ils n'ont cessé de louer les hommes forts puisqu'*eux seuls sont capables de tenir un pays d'âmes fières*. Ils ont élevé leur unique enfant dans l'esprit de 1968. Le coup d'État qui avait installé le parti à la tête de l'Irak avait sonné le coup d'envoi d'une ère faste pour le clan de Tikrit. Cette année-là, Saddam avait été nommé vice-président et était devenu l'officieux dauphin du président al-Bakr – mais la chose serait vite entendue, Saddam était trop fort pour demeurer numéro deux. Au même moment, le cousin Ali était passé de simple estafette à officier promis aux plus grands postes de la République. Un demi-siècle plus tard, les parents de Marwan évoquent 1968 comme l'érection d'une nouvelle Rome. *L'homme fort est la clef*, insistent-ils, *la clef*. Lui seul est capable de repousser le tyran, qu'il provienne d'Amérique, d'Iran ou de Mars. Lui seul a le cran de dire combien les *mauviettes* paieraient le prix fort en cas de coup dans le dos. Lui seul donne de l'élan au peuple. Le Baas irakien l'a démontré, le Baas syrien le démontrera encore longtemps. *Supprimer les hommes forts*, dans ces pays créés en Europe en traçant quelques traits capricieux, *est le meilleur moyen d'anarchiser la*

*nation. Le père frêle insiste en prenant son fils par les épaules et en le regardant d'en dessous : regarde l'état de la nôtre, regarde ces chiens d'Américains nous piétiner, et ce Daesh maintenant, et ces miliciens sales, ces chiïtes mauvais, Asa'ib Hahl al-Haq, Kata'ib Hezbollah, Muqawimun, tous ces hmar sanguinaires qui jouent avec le diable.*

Mais Marwan lit maintenant. Plus on lui vante la trempe de son grand-père illustre ou les mérites du Baas, plus il y voit la réclamation d'un ordre violent qui flatte une poignée de privilégiés, les sécurise, les divertit principalement. Il lit et se renseigne sur toute une panoplie d'hommes forts, de Chung-Hee à Bokassa, de Ben Ali à Kadhafi, de Mussolini à Staline, en passant bien sûr par Bachar et Saddam. Tous ont un rapport amoureux à la chose militaire. Tous sont des êtres excessivement masculins qui jouent de leurs poils, de leurs sourcils froncés pour faire dur. Il met du temps à mettre des mots sur ce cynisme qui consiste à justifier la grande violence pour vivre heureux sous le soleil, à assouvir un profond besoin de guerre. *Pourquoi ? C'est prodigieusement simple, conclut-il. Parce que l'adrénaline. Parce que les yeux des autres, amoureuxment jetés sur soi.*

Le monde raffole des bourreaux.

La sécession s'est opérée le 30 novembre 2013, peu après que Zelda a appris à Marwan qu'elle partirait

*là-bas, quelques semaines, pour Féfée, et le reste on s'en fout.* Furieux, le jeune homme s'est tu après avoir hésité à lancer : *C'est d'abord pour toi que tu te barres !*

Ce 30 novembre, Ali aurait eu soixante-douze ans. Pour l'occasion, la mère a accroché un portrait de son père dans chaque chambre, en plus de celui qui trône déjà dans le salon. Le cliché, toujours le même, date de 1990, année de naissance de Marwan. Ali Hassan al-Majid n'a pas encore de cheveux gris.

La photo est prise en contre-plongée. Ali porte un béret et ses insignes de général. Il a le menton haut. Son regard est jeté loin et souligne une posture de conquérant. Sa main droite fait le salut militaire. Sur sa joue gauche, une lumière blonde suggère un soleil couchant. Ali semble assuré de sa position de seigneur puisqu'il ne surjoue rien. Il est gouverneur d'un Koweït qu'il vient d'envahir. Mais la guerre du Golfe s'annonce et bientôt les Forces du Mal bouteront les Irakiens hors de l'émirat. Quelques mois plus tard, Ali deviendra ministre de l'Intérieur, puis de la Défense, car le Baas reste debout, il se renforce dans la tempête.

Marwan n'a pas vu tout de suite le portrait affiché dans sa chambre. Vers dix-huit heures, il rentre du Park où il travaille désormais. Fermés, les manèges subissent quelques travaux d'intersaison et le jeune homme s'occupe principalement du câblage et de la peinture. Après sa journée, un collègue le dépose près de la plage du Ponteil. Dans les senteurs encore vives de l'automne, il

finit à pied son trajet jusqu'à la villa. Sa mère l'attend, ne quittant que très peu la maison. Son père, en revanche, passe ses journées à essayer de vendre des demeures de prestige pour un certain Pouchkine, un intermédiaire russe. Il rentre peu après son fils, avec des cernes.

Après la prière du *Maghrib*, tous les trois se mettent à table comme ils en ont l'habitude. La famille a trouvé son rythme depuis onze ans. L'exil a rendu leur quotidien excessivement réglé. Conscients de leur destin d'exception, ils s'en sont accommodés. Mais une préoccupation les ronge, celle d'être seuls et loin.

Les parents parlent brièvement de leurs journées, du G20 de Saint-Pétersbourg, d'un ami de la famille que la mère a *enfin* eu au téléphone en ce jour morne d'anniversaire, d'un verset de la sourate *Al-Baqara* sur la bête morte, le sang et la viande ; ils parlent plus longuement du tueur au scooter, dont le frère vient de voir sa demande de libération refusée – tueur qui a horriifié la France en mars 2012, avec son sourire aux dents diagonales, avec ses cadavres annonciateurs d'une ère nouvelle, le djihad en réseau.

Avachi, Marwan finit par laisser son corps glisser sous la table.

Il ne supporte plus rien de tout ça. Ces certitudes crasses, ces réflexions volontairement simples. Alors il se tait chaque fois comme le font les enfants sages pour épargner leurs parents. Les épargner, eux, oui. Pour son cœur de fils. Et pour s'épargner, lui, tant il garde

vif le souvenir de cette nuit de 2006, lorsqu'il a été réveillé en sursaut par un père en furie, par cette ombre lui infligeant une dérouillée qui certes ne s'est jamais reproduite avec une telle intensité mais qui, comme une arme nucléaire, menace toujours de s'abattre.

Entendre que Merah a été entièrement créé par le chaos américain de 2003, qu'avec Ali et Saddam rien de tout ça ne se serait produit grâce à leur main de fer et leur sens du droit chemin, entendre que l'Occident *aussi* a besoin de souffrir, Marwan n'en peut plus. Entre les lignes, il entend presque : *C'est un mal pour un bien*. Tout ça n'a aucun sens. Leur morale lui paraît sale, imbécile. Ses parents semblent incapables de voir qu'ils sont eux-mêmes des apostats aux yeux du terroriste. Donc dignes de ses balles. Cette macabre ironie le fait sourire de dépit.

Marwan ne doute guère que ce discours de sympathie à l'endroit du tueur est prononcé par bien des baasistes exilés. Il les sait nostalgiques et amers, ces camarades. Cachés en Jordanie, en Syrie, en Europe. Entourés de leur descendance tout ouïe. Assis dans de grands canapés de sol aux mille rosaces. Parfois un verre de rouge posé sur le guéridon. Parfois une cigarette aux lèvres et des morceaux de cendres sur les cuisses. Souvent le Coran en évidence, sur un siège ou même un promontoire. Le ventre gros par trop de temps passé dans ces prisons dorées. D'anciens cadors sûrs de leur voix. Sans mandat, mais toujours en mission. Pour la nation arabe,

clament-ils sans doute, *lil-oumma al-'arabiya*. Pour Bagdad et son glorieux passé. Pour leurs camarades du Baas morts ou enfermés. Il est alors facile de deviner l'adhésion du bout des lèvres que ces exilés peuvent montrer, aussi, pour une poignée d'anciens baasistes qui, ni morts ni enfermés, d'une autre trempe, sont restés au pays clandestinement pour épouser la mouvance radicale sunnite. Marwan ne doute guère du pouvoir d'attraction que cette mouvance a pu avoir en 2003. Jetés en pâture par les Américains et les nouveaux seigneurs chiites, ces clandestins ont trouvé dans la radicalité une voie vengeresse. À entendre les propos de ses parents, Marwan comprend que sa famille aurait pu prendre une trajectoire bien plus violente si elle n'avait pas rejoint, pour une raison ou pour une autre, la Côte d'Azur. Cette idée fait trembler son corps jusqu'à faire hausser ses épaules comme s'il était parcouru d'un frisson terrible. Il quitte la table sous les yeux sidérés de ses parents.

Restés assis, il les entend le rappeler avec des mots brutaux. Lui n'a jamais tenu tête aussi longtemps, jusqu'à sa chambre. Puisqu'ils comprennent le langage de la force, il lui faut montrer la sienne une bonne fois pour toutes. Il ne peut retenir ses larmes sur le pas de sa porte. Mais il tient bon. Dans l'instant qui suit, il regrette si fort cette part d'ignorance qui l'a longtemps protégé du monde. Plus tard dans la nuit, elle s'en ira tragiquement au prix de longs vomissements.

Soudain, il rêve d'un soleil qui frappe la nuque, d'une brise d'iode qui fait chanter les drisses des bateaux. L'eau claque doucement contre le ponton. Antibes est derrière. Des gobies se cachent dans les pneus du port. Il faut tenter de les attraper et risquer de tomber, et, par-dessus l'épaule, du coin de l'œil, espérer que Zelda se moque encore une fois, qu'elle dise en exhibant ses dents laiteuses : *T'es fou, toi.*

Au-dessus de son lit, il découvre son grand-père, fier, accroché sur la tapisserie blanche. Une rage monte, définitive. Il pousse le même cri que sur le ponton rocheux, comme pour tenter d'écrouler les murs de cette maison trop belle. Quelques minutes passent. Étonnamment, personne ne vient dans sa chambre. Lui a déjà arraché le cadre. Ses sanglots ralentissent. L'affranchissement prend forme.

En regardant la photo, Marwan sait que cette année 1990 est un tournant et que certains meneurs de la grande cause du fanatisme, comme Zawahiri, comme Ben Laden, vont alors bâtir sur l'intervention américaine une nouvelle règle d'engagement. Washington a disposé ses troupes sur la terre sacrée d'Arabie pour contrer l'armée irakienne au Koweït. Washington va devenir *l'ennemi lointain*, à abattre. Il faut vider de ces impies la terre aux deux mosquées. S'ouvre alors une brèche, bientôt béante : le djihad devient mondial. Al-Qaïda d'abord, « la base » – dont le tueur au scooter un jour se réclamera. Puis 2003 enfoncera le clou. Viendront

alors d'autres organisations au drapeau noir. Marwan ne peut s'empêcher de voir Ali comme un coupable. L'un des nombreux. Coupable non pas du djihad mondial, ni de l'arrogance américaine, mais d'un sinistre désordre qui a nourri les deux. Le jeune homme souffle. Il se prend violemment la tête dans les mains. Tout est bien compliqué. Il s'arrache les petites peaux au bout des doigts et ses yeux ne sèchent pas. Finalement, il se contente d'une certitude : l'extrême a toujours les mains sales, et toujours de l'orgueil.

Assis sur son lit, la lettre du grand-père est sur ses genoux. Il la récite les yeux fermés comme une prière. Ses lèvres ont enregistré chaque mot. *Et qu'il soit fier de son Irak, qu'il la chérisse comme elle mérite et l'attend. [...] Dites-lui surtout qu'il trouve sa force au fond de son ventre comme font les hommes. [...] Soyez fiers de moi. Allahou Akbar.*

Il rouvre les yeux et regarde son grand-père couché sur le sol, le verre du cadre fendu au niveau de la joue. La lèvre tremblante, il murmure : *Joyeux anniversaire, grand-père.* Puis inspire fort. Il déchire la lettre d'un coup sec. Un geste qui fait claquer son cœur.

En cette fin 2013, Marwan fait l'addition des péchés. La parole de ses parents est suffisante pour qu'à partir de cette nuit un fossé se creuse entre eux. Puis leur silence sur Halabja achève la scission. D'autres disputes éclatent pendant les semaines qui suivent, elles-mêmes

prises dans un crescendo de fractures irréconciliables. Jusqu'au jour où Marwan décide de passer une nuit au Park. Puis deux. Puis une semaine. Six mois plus tard, en mai 2014, il emménage dans l'appartement de Sergio sans avoir jamais prévenu ses parents. Il l'aidera, cet homme. Cet homme à qui le grand-père Ali a tout pris.

Il sera à ses côtés nuit et jour.

Il l'appellera Sangar.

Janvier 2014

« La famille du bon vieux temps »

42<sup>nd</sup> Street, Bagdad, le 21 janvier 2014.

*Je sais enfin comment t'écrire. On me trouve jeune, mais tu sais que je fais plus vieille. Ma voix grave (mes cheveux courts ?) m'aide en général. J'ai bientôt vingt et un ans et j'en parais cinq de plus. J'ai enlevé mes piercings (sur les conseils de la journaliste). Et je m'habille en jean simple. J'essaie de ne pas parler trop vite. Tu sais tout !*

*Arrête de gémir, je t'entends d'ici.*

*Lis-moi plutôt.*

*Donc on me trouve folle d'être là. Je me marre. J'ai du mal à me faire comprendre mais l'anglais me sauve un peu. Étrangement, ils ne font pas ta taille ici. Ils résistent à mes photos. Ils se cachent les yeux, me prennent l'appareil des mains. Mais tu me connais, j'insiste, min fadhlik ! min fadhlik !, puis je leur tends un sourire (qu'ils me rendent en général). Certains détournent quand même la tête,*

*d'autres se plient finalement de bon cœur. C'est plus facile avec les mecs puisqu'ils me matent tout le temps (mais discrètement, c'est drôle). Je suis toujours en quête de ton cousin. J'ai de bonnes pistes. Je te raconte tout. Si tu m'en veux, prends sur toi.*

*La journaliste française est sympa avec moi, mais je sais qu'elle me prend pour une gamine. (Moi ? Ça me fait rire.) Malgré tout, je me sens redevable puisque sans elle, tout aurait été plus difficile. Et ça m'emmerde. Elle m'a aidée pour le visa. Elle me loge chez elle. Elle s'appelle Camille. Elle connaît bien le pays et me raconte plein de choses. Elle bosse pour France 24. Elle me montre des endroits pour mes photos. Elle parle sacrément bien l'arabe. Elle me présente.*

*Lis toute ma lettre même si tu me détestes. Quatre choses importantes à te dire. Quatre.*

*Note du 9 janvier.*

*Le troisième ou le quatrième soir, j'étais avec la bande de journalistes. Reuters, RFI, AFP (certains dorment dans leur bureau). La plupart m'ont prise pour une paumée là aussi, je le sentais. Mais j'ai lancé des regards noirs et parlé haut. Je me suis assise dans un canapé. Camille a brièvement expliqué en anglais les raisons de ma présence : je veux prendre des photos et apprendre des choses*

*sur le Baas et Ali le Chimique. Là, un mec s'est levé avec une voix grave et des yeux d'aigle qui lui donnent une prestance impressionnante. Il m'a dit : « Je vais t'apprendre ce qu'ils faisaient aux traîtres. » Accroche-toi, ça parle de ton grand-père. (C'est la première chose importante.)*

*En 1995, Hussein Kamel et Saddam Kamel, deux époux des filles de Saddam, font défection. Ils sont également les neveux d'Ali. Donc ce sont tes grands cousins, non ? Comme tu le sais sûrement, ils fuient en Jordanie et donnent des renseignements aux services secrets britanniques et américains. Ils se lâchent sur les programmes d'armement. Peu de temps après, une réunion de famille s'organise à Tikrit. Saddam est furieux et propose une mise à mort. Ali acquiesce et apparemment en rajoute : « Il faut laver la honte qui pèse sur la tribu des Bejat. » En février 1996 (tu avais cinq ou six ans, mais je suis sûre que tu t'en souviens), tes deux grands cousins sont tués. Ce sont les hommes d'Ali qui font le boulot pour couper « la branche traîtresse de la famille ». Oudaï, fils de Saddam et « As de cœur », assiste à l'exécution. Treize heures de bataille à coups de feu, il paraît. Et attention, il se murmure que c'est ton grand-père qui aurait mis le coup de grâce : un tir dans la tête de Hussein Kamel, son propre neveu. J'ai reculé quand le journaliste aux yeux d'aigle*

*m'a dit ça. Selon lui, après avoir perdu son poste de ministre de la Défense un an plus tôt (il avait fait de la contrebande avec des céréales à destination de l'Iran pour s'enrichir ; avec, il a peut-être acheté ta maison d'Antibes, qui sait), Ali revient en grâce avec ce coup. Il devient donc, en 1996, conseiller principal de Saddam pour les affaires étrangères, ou quelque chose dans ce genre. Et c'est reparti pour une seconde carrière au sommet.*

*J'ai le cœur qui pétarade en me remémorant la scène. C'était la première fois qu'on me parlait d'Ali, il était si réel... (C'est une figure, ici, ton grand-père.) Tu risques de me trouver conne si tu sais déjà tout. Mais j'ai comme un doute.*

*Tu sais, j'aimerais tellement connaître la version qu'on t'a bourrée dans la tête.*

*Note du 17 janvier.*

*Y a des endroits où il ne faut pas aller, les quartiers chiïtes comme Hay al-Amel, ou Sadr City. Là, l'État islamique peut être actif. Mais pour le reste ça va. Les rues sont bondées malgré le couvre-feu de minuit en place depuis presque dix ans. (Dix ans, tu te rends compte ?) D'ailleurs, on ne parle que de cet État islamique en ce moment, il se développe très vite depuis l'année dernière. On dit Daesh en arabe. Et quand on parle de l'ancien régime, c'est pour dire à quel point il a nourri*

*ce Daesh (avec d'anciens soldats du Baas, avec cette haine des chiïtes qui ont pris le pouvoir, cette rancœur contre l'Occident qui a gonflé, gonflé, et gonfle encore). Il faudrait que je te parle d'Haji Bakr et d'Izzat le Rouge, je suis sûre que tu les connais, ces anciens de ton parti (du parti de ta famille, tu me comprends). Ils ont bien connu ton grand-père. L'un d'eux vous aurait aidés à quitter le pays. Je t'en prie, dis-moi si t'en sais plus... Ils sont avec Daesh maintenant. C'est fou. Et dis-moi, où était ta résidence d'Al-Mansour ? Avec Camille et sa bande, on loge à Karrada.*

*La deuxième chose importante, c'est 1988. Tu le sais, c'est pour ça qu'il a été pendu. Les chiïtes m'en parlent un peu, Camille aussi, pas les sunnites. Elle m'a filé des articles de Human Rights Watch (si tu fouilles, tu les trouveras sur Internet). Ils ont aussi récupéré un enregistrement d'Ali qui date de 1988. J'ai écouté, ils l'ont traduit : « Je ne les attaquerai pas avec des armes chimiques juste un jour, je continuerai de les attaquer quinze jours durant. » Entendre sa voix, ça m'a fait un truc... J'ai vu quelques photos de corps gazés. Je peux rester des heures à les examiner (ces clichés sont comme des aimants). Le tribunal irakien a dit : génocide et crime contre l'humanité. Le but n'était pas d'intimider, de faire exemple, de prendre le dessus sur une population (les armes chimiques*

*auraient pu jouer ce rôle d'après ce qu'on dit). Anfal visait plutôt une extermination et Ali en était le chef. Je ne sais pas si tu te rends compte. Moi non. C'est dingue. Et ce qui est bizarre, c'est que j'aurais aimé le rencontrer (sa voix résonne encore). Réponds-moi.*

*Note du 18 janvier.*

*Il faut que je te parle de la troisième chose importante. On m'a présentée à une journaliste irakienne qui a vécu longtemps en Angleterre. Elle est assez connue, ronde, a de longs cheveux noirs et des lèvres pulpeuses (des lèvres qui semblent retouchées). Elle m'aime bien. Ça m'emmerde qu'elle me prenne, elle aussi, pour sa petite sœur, mais au moins ça m'ouvre des portes. Les jours passent et elle comprend ce que je veux. Hier soir, on se rend dans un quartier nord de Bagdad (j'ai promis que je tairai le nom). Le taxi grinçant nous dépose dans une rue sombre et calme. Il fait nuit noire puisqu'en janvier le soleil se barre à dix-sept heures. Seul un chien errant nous croise. Tout maigre. On s'engouffre dans une allée qui nous conduit à un portail en fer géant. On sonne, il s'ouvre. Un jardin immense nous fait face. L'herbe y est verte même en hiver, des torches rompent l'obscurité et donnent une ambiance tamisée (c'est franchement beau). Bien sûr, pas de photo (dur*

*pour moi de résister, je craque à deux ou trois reprises, discrètement). Au bout du jardin il y a une terrasse en dalles blanches. Nous sommes littéralement au bord du Tigre, quoiqu'un peu surélevés. Il fait froid, mais des couvertures épaisses sont à disposition sur les canapés qui entourent la table. On dirait qu'elles sont en peaux de bêtes. Sur la table, des alcools forts. Du whisky surtout. Je fais comme si tout était normal. Je tourne la tête à gauche, la maison est immense. À droite, la vue sur le fleuve et Bagdad (c'est grandiose). J'ai des frissons dans le cou. Un homme chauve et tatoué se présente à moi avec un grand sourire. Il se tourne ensuite vers le domestique et dit : « Youssef, habibi, ashral alnaar. » Youssef sourit naïvement et met le feu au tas de bois en bout de table.*

*Les autres arrivent, principalement des hommes. Ces hommes ont l'habitude des Européennes (ils ne me détaillent pas ni ne me draguent). Ils dégagent une confiance excessivement supérieure à la moyenne. On est une douzaine maintenant. On me pose assez peu de questions. Youssef amène les chichas. Les convives boivent beaucoup mais ne paraissent pas saouls. Arrive un jeune homme de taille moyenne, trapu, qui se met à me parler. Son anglais est si parfait que je n'en comprends pas la moitié. Il est avocat, a fait ses études de droit à l'université de Leeds. Il est revenu en Irak il y*

*a peu de temps, il exerce donc à Bagdad, mais ne s'épanche pas dessus. Il en impose, comme tous ici (c'est pas physique, c'est dans l'air, c'est la confiance qu'ils dégagent, un détachement). Il a un sourire en coin qui ne le quitte pas. J'en perds mon assurance et la journaliste me demande discrètement si ça va. Je mime un clin d'œil. L'homme me propose de visiter la maison qui, semble-t-il, appartient à la famille (heureusement qu'il m'accompagne, c'est trop grand). Il y a des lustres, des tableaux avec des chevaux, de grandes tables en acajou. Depuis une heure, je n'ai plus l'impression d'être en Irak. On poursuit. Il me parle du bon vieux temps. Je l'interroge à ce sujet mais il prolonge son monologue comme il l'entend, élude, entretient le mystère de son sourire étrange (c'est presque flippant). Soudain, au détour d'un couloir, le portrait de Saddam en peinture (je tousse). Il s'arrête, me regarde avec des yeux qui pétillent (il joue avec moi et, pour être honnête, ça me plaît). Il me demande si j'aime la France mais n'attend pas de réponse. Il se tourne vers Saddam, malicieux, et me dit que c'est la famille. La famille du bon vieux temps. Je force un sourire. Mais tu te rends compte comme c'est difficile ? Je ne sais même plus ce que je ressens en cet instant. C'est comme si l'Histoire me prenait dans ses bras en serrant fort. On ressort. On discute encore. Je fume la chicha*

*par réflexe. Ma journaliste me passe une couverture sur les épaules (elle veille sur moi). Ils parlent en arabe. Je pense à cet homme qui n'est pas anodin. Je pense à Féfée. À mon pauvre grand-père. À toi et moi dans la nuit noire du Park, saoulés par les piqûres de moustiques, heureux quand même.*

*Je vais rentrer dans un mois. Mon visa se termine et ici, ça chauffe de plus en plus. J'espère que tu me parleras.*

*Note du 20 janvier.*

*Dernière chose importante. L'homme qui a fait ses études en Angleterre, l'avocat trapu, qui sourit en coin quand il te regarde, au charisme dingue, c'est Adnan.*



De juin à septembre 2014

« Elle sait des choses qu'il ne sait plus »

1

Que peut-il bien désirer ? Le jeune homme a vingt-quatre ans et le Park le console, comble les trous. L'esprit du lieu a longtemps permis d'amortir son héritage écrasant. Parce qu'ici les histoires de chacun se réduisent aux rires et se vautrent dans une excitation qui prend toute la place. Il n'a jamais revu Max, Stan, Maria, sans doute partis pour étudier et grandir. Il les remercie d'avoir contribué à cette fête malgré leurs mots qui ont piqué comme des ronces.

Aujourd'hui, l'esprit du Park permet toujours un terre-à-terre bienfaiteur : Marwan travaille simplement à rendre les manèges solides et beaux. Le reste ? Il veut chasser le reste. Le temps est un précieux allié dans cette tâche. Marwan participe au façonnement d'un monde suant, électrique, superbement sonore. Un monde fondateur pour les jeunes gens de toute époque : tous se

souviendront un jour des manèges du passé, des êtres qui les ont accompagnés, un cousin, une grand-mère, tous se souviendront d'un Donald à gagner, de gaufres mal cuites mais pleines de garniture, d'une rencontre faite là-bas et gardée bien au chaud au fond de soi. Le Park offre aux jeunes et aux moins jeunes un doux rappel, celui d'une joie rapide et simple, un souvenir à chérir dans les moments de noirceur – une enfance retrouvée.

Il le sait, ça, Marwan, et le sent dans son ventre, où Al-Zawraa vit encore. Ce monde le contente. Il reçoit en juin son premier manège à lui. Le train fantôme, tout de suite à gauche à l'entrée du Park. Les murs sont recouverts de squelettes, de mâchoires souriantes et d'animaux difformes. On y crie le soir, quand la peur est joyeuse ; il y a des regards effarés et des regards complices. *Si Adnan pouvait voir ça*, se dit-il. *Si seulement Adnan savait.*

Au Park, son passé ne lui ment plus. Ali ne lui ment plus. Fée ne peut plus mentir. Il laisse la violence derrière lui. Et ses ongles retrouvent leur extrémité blanche.

En rentrant la nuit à l'appartement, il ramène quelques fruits, des chips et tombe dans le vieux fauteuil griffé. Sangar se redresse sur son lit avec difficulté et fait de grands signes. Le Clic-Clac grince. Dans la pénombre, le jeune homme distingue souvent de gros doigts mimant des chiffres, deux, trois, six. Il faut chaque

soir dire au boxeur le nombre de gamins qui sont montés dans le manège. Deux cents, trois cents, six cents. Au-delà de trois cents, Sangar applaudit en silence. Le long corps de Marwan mime alors une révérence assise, pour jouer le jeu. Sachant que Sangar n'en a pas fini avec lui, Marwan raconte ensuite les faits d'armes des mêmes et des grands. Certains, les yeux encore rouges et les cils coagulés, ont engueulé les fantômes du train. L'un d'eux a attrapé l'araignée qui pendait et s'est mis à rire. Une petite fille a pissé dans le wagon et s'est mise à rire aussi. Un papa a injurié Marwan en sortant après avoir eu peur et honte. Il raconte aussi les anecdotes de ses frères de foire et Sangar, sous sa couette, écoute attentivement : Steve a pété sa remorque en déplaçant un compresseur trop lourd ; Karine drague les papas de son stand en se mordant la lèvre inférieure ; Malek emmerde toujours Marwan, mais à distance, par peur du grand jeune homme aux cheveux longs et noirs. Sangar éructe alors quelques brefs commentaires taquins, mais l'air expiré lui déchire la gorge, et les glaires se collent à son palais. *Heureusement*, pense Marwan, *heureusement que ces échanges ont lieu dans le noir* ; il peut ainsi s'essuyer l'œil, ne rien montrer – il peut renifler doucement sa peine quand le boxeur s'étrangle.

Ce soir, Marwan reste longtemps dans le fauteuil. Il n'a pas retiré ses baskets. Il sent la transpiration. Ses cheveux longs sont gras, après le travail. Il regarde

l'homme qui a les traits d'Ali. Les mains qu'il a grandes et poilues. On voit pourtant qu'elles ne forcent plus. Elles s'affinent comme le reste de son corps. Comme cette cheville anguleuse qui a autrefois cédé par sa faute. Sangar ne dit pas *je*, ou presque pas. Son *je* serait victime, ce qu'il refuse. Marwan fixe les lèvres foncées de l'homme. Entrouvertes, elles se gonflent légèrement à chaque poussée d'air. Il les imagine dans le cou de Féfée, il y a longtemps, lourdes, un peu baveuses. Elle encore belle, lui meurtri mais jeune et fort.

Zelda, il n'y pense pas. Il chasse son image, sa blondeur de paille, sa voix grave, son odeur de fleur sauvage, ses longs doigts aux ongles noirs qui creusent et creusent encore. Elle est partie *là-bas* six mois plus tôt. Elle ne l'a pas écouté. Il l'a détestée pour ça. Il s'est senti volé. Jaloux. S'est détesté. Depuis, il est devenu dur dans ses mots et dans ses yeux, a quitté sa maison, n'a plus eu de nouvelles d'elle. Il ne sait pas pour la lettre qu'elle lui a écrite à Bagdad. Elle est arrivée chez ses parents, qui l'ont ouverte et la lui cachent.

Au fond, le Park l'occupe bien.

## 2

Le fauteuil bute sur la petite marche. Marwan insiste en râlant, un coup sec, un deuxième, Sergio manque

de tomber. Le boxeur engueule son pousseur et tous deux parviennent finalement à entrer. La boutique sent la jungle. C'est humide, verdoyant, coloré, on entend le bruit d'une fontaine à eau.

*Quelque chose qui résiste... à un voyage... du bout du monde... voilà ce qu'il me faut.* La vendeuse fait une mine étonnée puis se met à réfléchir en faisant claquer ses ciseaux. Les phrases de Sergio sont saccadées. *Une plante... de préférence, sinon n'importe quoi, mais beau.* Il s'essouffle vite et se force à ravalier ses glaires. Marwan ne bronche pas. Il a rougi comme une cerise : pour la petite gêne qui vient lorsqu'on pousse un malade, et pour la vendeuse qu'il reconnaît et qui s'appelle Julie. Elle a des sourcils en broussaille, pareils à ses cheveux roux, mais son regard brise cet air fourre-tout par une profonde élégance – un regard. Elle est professionnelle parce qu'elle ne fait pas attention à lui. Ou bien elle s'en fiche, comme au Park huit ans plus tôt. Peut-être ne le reconnaît-elle pas.

*Je suis bien désolée, les fleurs font difficilement le tour du monde,* dit-elle finalement. Sangar fait une moue d'enfant capricieux. Mais il finit par l'admettre : les gerbes ne voyagent pas. Il fouille la boutique, la mine pâle. Les roues de son fauteuil se cognent par moments. Il finit par repérer une lanterne en fer forgé, au style ancien. Il tapote l'objet qui lui paraît solide. Il l'ouvre et y place la bougie associée. Il regarde longtemps la boîte de verre. La boutique est plongée dans le silence.

La vendeuse et Marwan scrutent la scène, hésitent à parler, grimacent doucement face à la tendresse gênante de ce fauteuil qui roule, ils voient bien les efforts du pauvre homme, cherchant à donner un brin de sens à tout ça, grattant le vernis de l'objet, songeant à l'image d'une lanterne immobile sur cette tombe poussiéreuse, là-bas, au bout du monde.

Il tente de retourner son fauteuil d'un coup sec, mais doit s'y prendre à deux fois. Marwan pose vite ses yeux sur l'orchidée d'à côté pour feindre qu'il n'a rien vu. Sangar se rapproche lentement. Il fait un signe du menton à Marwan. Le jeune homme se penche. Quelques secondes passent. Sangar semble hésiter, la bouche ouverte. Marwan s'accroupit et pose une main sur le genou du boxeur. Sangar inspire. Profondément. *Tu crois qu'Adila et maman aimeraient bien ça, une lanterne ?*

Marwan expire comme un cheval et se frotte le nez pour camoufler son effarement. Oui, il connaît l'histoire de Sangar dans les grandes lignes. Il y a eu une mère, il y a eu une sœur, à Halabja, trente ans plus tôt. Il sait ça. Il y a sans doute eu un père, aussi. Peut-être. Mais jamais Sangar n'a prononcé un prénom ou demandé un avis si intime. *Adila et maman*, ces mots viennent de trop loin pour ne pas sonner faux.

– Elles... elles l'adoreront. Une lanterne... c'est une belle image, Sangar, dit-il avec difficulté.

– Faut encore qu'on trouve la tombe...

- On la trouvera.
- Faut encore qu'on arrive jusque là-bas...
- Pourquoi on n'y arriverait pas ?

Il fait une tape sur l'épaule du boxeur en se relevant. Sangar conserve sa tête basse. Il a le visage d'une gargouille triste.

### 3

La boutique est à l'angle d'une rue de Juan, une rue jaune sable, à l'odeur de mer et d'égout. Son fronton est une couronne rose – un bougainvillier ravi de l'été débutant. Marwan a arpenté la rue d'innombrables fois, et d'innombrables fois Zelda l'a accompagné en courant, en piaillant, en l'engueulant peut-être, comme les ados font quand ils aiment.

Un soir, alors qu'il marche seul, il est frappé par la rousseur d'une jeune vendeuse et par son air précipité. Il la reconnaît tout de suite et comprend qu'elle travaille ici pour l'été. Elle doit donc loger dans la maison de vacances de ses parents sur les hauteurs. Les jours qui suivent, lorsqu'il repasse devant la boutique, c'est chaque fois de loin, le cœur pincé par le souvenir.

D'abord parce qu'il est impossible d'oublier ces moments cruels où, pris d'attirance pour une jeune fille, celle-ci vous broie par son indifférence. Au Park,

en 2006, c'est à peine si elle avait eu un regard pour le garçon ridicule devant son stand à canards.

Le cœur pincé, surtout, parce qu'elle a été l'amie intime. La suprême confidente. Même si le temps les a éloignées, elle et l'amazone. Elles ont partagé mille regards et mille secrets, Marwan le savait trop. Il les a souvent imaginées rieuses et sottes, à se raconter le monde, à croire en ses promesses chaque fois qu'elles se retrouvaient en été. Il les a imaginées plus proches encore, dans une pensée obscène. Puis le temps est passé et le feu de l'amazone, trop intense pour un seul être, a fini par consumer l'amitié de Julie. Le temps est passé et Zelda s'est vouée à autre chose, à une passion exotique que Julie avait qualifiée de *chianta*, et qu'elle abominait.

Depuis un mois que Julie travaille là, Marwan hésite. Car à quoi bon ? À quoi bon se prendre en pleine face des yeux qui ne regardent pas... ?

Longtemps il s'est épargné les ronces. Depuis le départ de Zelda, depuis qu'il a lui-même quitté la maison, son ventre menace de mordre à chaque coup bas que lui fait l'existence. Il tolère la foule qu'il côtoie au Park parce que ça n'est qu'une foule. Mais la douceur d'une relation privée lui est devenue interdite. Blessé, il s'en remet à lui-même. Et à Sangar, envers qui il ressent une dette infinie. Le seul aussi qui, sans un mot, peut comprendre ses hurlements crachés là-bas sur le ponton.

Un jour, Sangar lui raconte l'histoire d'une biche affolée, au sommet d'une colline. Elle a les yeux noirs exorbités, l'encolure raide, un air d'affût. En contrebas devant elle, la ville agitée et dangereuse. Derrière, son royaume. Une forêt provençale, de chênes blancs et de pins, plantée sur un tapis de feuilles orange-rouge. Il y faisait humide et frais deux heures plus tôt. Désormais, des flammes se reflètent dans ses yeux quand la biche se retourne – elles dévorent son royaume. Ce feu rageur la pousse vers la ville hostile. Il faudra bien laisser son monde derrière.

*Un jour, jeune homme... Il tousse. Un jour, tu devras toi aussi descendre de ta colline... pour de bon. Ton passé doit brûler un peu. Laisse-le trouver ses cendres.*

Après une pause, il ajoute : *C'est le moment pour moi de regravir la mienne. Pour voir ce qui reste, et ce qui a repoussé.* Un silence. *Elle est un peu raide.* Il sourit. *J'ai besoin que tu me pousses au cul.*

C'est alors qu'il annonce vouloir des fleurs, ou des plantes, ou quelque objet avec un peu de beauté, *mais qui voyage.* Il tient à trouver ces fleurs ici, à Juan. *Qu'elles se fadent aussi le chemin retour.* C'était l'idée de Julianne. Ce qu'il rappelle. Il force un clin d'œil.

À ce moment, Marwan ne pense pas à sa propre colline. Ni à Féfée. Il répond immédiatement qu'il sait où aller pour les fleurs. Il se trouve bête, mais se dit que c'est peut-être un signe.

Après quelques jours, alors que le soleil de juin frappe déjà les têtes azuréennes, que le Mondial et sa fièvre s'emparent du Brésil, que Mossoul vient de tomber sous un drapeau noir, que ce même drapeau noir se hisse au-dessus de millions d'Irakiens, qu'il se hisse vite, qu'en se hissant du sang goutte, qu'en se hissant il annonce les années les plus sombres de ce pays, Marwan est adossé contre un wagon bleu nuit avec une tête de mort sur le flanc. Le jeune homme porte un tee-shirt beige, un short en jean et un bandana dans les cheveux. Il a un grand sourire, comme rarement. Debout devant lui, contre la barrière, Julie. Combinaison citron vert, Converse, crinière rousse en friche. Sur la terrasse du train fantôme, en début d'après-midi, seuls quelques lointains coups de marteau présagent la fête du soir.

Au début hésitant, Marwan est fier, maintenant, d'avoir fait visiter son attraction. Il y a de quoi. Il est un chef d'orchestre à sa façon, un maestro de la culture populaire : garant d'un rythme lui aussi, d'une mécanique qui va sans accroc, d'un résultat qui provoque rires, larmes, et imprime en vous une saveur – une mélodie – qui peut rester des années. Mais un maestro caché, visible seulement d'une poignée d'êtres qui, pour des raisons différentes, trouvent dans ces forains le goût d'une madeleine. Julie a demandé, a souri, a remercié, elle a toujours, au fond, *rêvé de passer derrière le décor.*

Une fois la chose faite, Marwan en veut plus. Il s'assoit alors contre son manège en plein soleil, et interroge sa fleuriste sur à peu près n'importe quoi. Pour qu'elle reste. Parce que Julie ne pose pas de question. Julie n'a que faire de sa peau mate. Julie n'est pas fascinée par cet appel d'un Sud lointain. Elle se ficherait sans doute d'Ali, si elle savait.

Ils parlent des touristes qui dès juin envahissent si bien le Park que la boutique de fleurs. Marwan conserve son sourire, fronce par moments les sourcils pour montrer qu'il écoute avec intérêt. Ils parlent de Sergio, *ce pauvre homme*.

*Non*, réplique Marwan avec une voix tout à coup très sérieuse, *c'est un grand homme*. Il songe, en prononçant ces mots, aux inspirations arrachées du boxeur et à ce massacre qui se rappelle à chacune d'elles, toutes les trois secondes. Le geste le plus élémentaire du monde le ramène à la déshumanisation la plus basse. Halabja vit en lui comme une plaie trifouillée par le diable.

*Il a vu un tas de choses*, insiste-t-il. Elle n'en doute pas, bien sûr. Elle est indifférente à tout ce qui n'est pas directement lié aux wagons qui attendent d'ouvrir le soir, de faire crier quelques jeunes âmes comme elle-même un jour a crié, juste ici, les doigts pleins de barbe rose, les yeux veinés, les tempes battantes, les pommettes rouges, avec un cousin dans le wagon devant et un autre assis à côté ou bien les grands-parents ou les

copines, oui, la copine, la seule qui dans le train fantôme était capable de faire revivre les morts.

– Elle t’a longtemps cru fou.

– Quoi ?

– Ce qu’à l’évidence, tu n’es plus. Ça veut dire beaucoup de choses, *fou*. C’est que tu fonces la tête la première. Ça dit à ceux qui t’entourent, *je suis une avalanche et je vous embarque avec moi*. C’est être une mauvaise herbe mais, comme la marguerite des champs, avec une forme de majesté quand même. C’est ce qu’elle est, elle. C’est une mauvaise herbe qui a la grâce d’une reine.

Marwan a perdu son sourire et se dresse en face d’elle telle une montagne. Ses épaules sont imposantes, son regard noir. Il dégage l’autorité d’un ancien cancre devenu plus mature. Son pouls s’accélère, ses narines se dilatent.

– De quoi tu parles ?

– Je sais comment te faire redevenir fou, dit-elle avec un entrain moindre. On parie ?

– Hein ?

Julie écarquille les yeux et, moins sûre d’elle, semble maintenant forcer le trait : sa voix aiguë se met à trembler, son cou se tend. Puis tous deux détournent la tête en même temps, croyant voir au loin, sous l’arche, une silhouette familière, et aussitôt disparue. Rien de certain. Elle poursuit.

– M’en veux pas, c’est pas nécessaire.

Marwan, les bras ballants, sent une coulée de sueur naître dans son dos.

– Elle est à Antibes, lance Julie, laconique. Elle expose. Des choses qui te concernent, je pense. Elle a sûrement voulu prendre un peu ta place.

Le jeune homme réajuste son bandeau sur son front et le serre comme une ligature.

– Grâce à toi je lui reparle, tu sais. Je lui ai dit quand je t'ai vu à la boutique, avec ton *grand homme*. Je lui ai envoyé un message dès que vous êtes sortis. J'ai envoyé un truc bref et puis on s'est parlé. On s'est parlé tout bêtement. Quatre ans sans nouvelles, tu savais ? À part un mot y a deux ans déjà, pour Féfée, enfin tu sais.

Elle s'écarte de la barrière et se tourne vers le Park, comme soulagée. Marwan reste silencieux.

– Il faut que tu comprennes qu'elle a été une sœur pour moi. Qu'avec le temps, toi, qui connais les dic-tateurs ou je ne sais quoi, t'es quasiment devenu son unique centre d'intérêt. Malgré toi, je sais bien. Et moi j'ai lentement perdu mon amie du berceau. Je sais pas pourquoi je suis venue ici. J'avais comme une envie de vengeance. Désolée. J'ai haï sa fascination pour toi et ton monde. Puis quand je t'ai vu à la boutique, avec Sergio, en plus, ça m'a fait quelque chose...

– Laisse-moi.

Elle descend les marches en aluminium striées. Une fois sur le goudron, elle lui indique nonchalamment

qu'elle est désolée. Elle balaie le Park du regard. Il a changé, en huit ans. Elle lève les yeux vers le train fantôme. Elle inspire profondément. Le souvenir de cette nuit de juillet la rattrape. La course à gueuler de rire, les corps moites dans le soir éclairé, les Black Eyed Peas qui vibrent, l'odeur sucrée des fumées blanches et les harangues des forains, les joies crasseuses, le colosse qui peine à courir, les deux gamins qui grimpent et ces yeux, ceux de la marguerite des champs, des yeux qui s'arrachent de leurs orbites comme ceux d'un enfant devant un feu d'artifice, puis l'appareil qui s'interpose entre l'iris et le spectacle comme pour amortir l'écrasante vérité du moment. Un frisson parcourt sa colonne vertébrale et ses yeux s'embuent. Julie se trouve lâche.

Marwan, lui, s'est rassis à l'intérieur du wagon, l'air prostré. Il fixe une grappe de mouches qui lèchent les manèges, en quête des restes de la veille. Il se dévore les ongles.

## 5

Le maître Paoli a tout de suite aimé les clichés de Zelda. Il a reçu, un soir de mars, une enveloppe beige glissée sous sa porte. À l'intérieur, une vingtaine de photos en petit format. Et un mot qui disait en substance la rareté de ces noir et blanc, l'importance de les montrer en ces temps sales, en ces temps où, *là-bas*, le poison

faisait son œuvre. Le mot disait surtout, avec le cran naïf de la jeunesse, qu'aucune galerie d'Antibes ou de Juan n'avait répondu jusqu'alors à cause d'une raison simple : elles n'avaient ni l'ambition de la galerie du Faune, ni son sens politique.

Le maître Paoli aime cette audace un peu niaise, celle de ceux qui se projettent loin. Il aime ce qui prétend *se détacher* en le clamant rageusement. Il trouve ça malpoli. *Il faut une dose d'orgueil indompté, répète-t-il, pour faire advenir un talent.* Avec ces quelques photos qui ont un peu de gueule, prises dans un pays à l'odeur de mazout et de sang, affichées dans le coin de la petite salle, à côté de sculptures en terre cuite, l'affaire fonctionnera bien, il en est sûr. L'Irak, ou l'idée de l'Irak, vient aussi chatouiller l'âme envieuse du grand maître Paoli.

Quelques bibelots dorés sont disposés à l'entrée de la petite salle. Les murs sont de couleur rose saumoné. Il y a, éparpillés, quelques *pachiras* et palmiers nains choisis par Julie, dont la boutique est à l'angle. Le maître Paoli a voulu rendre une ambiance orientale. C'est assez grossier mais l'Orient, ou l'idée de l'Orient, peut s'entendre.

Une douzaine de noir et blanc. Quelques morceaux de ville. Des visages, de profil. Des yeux de femmes et des rides qui creusent les fronts. Le Tigre sale avec un pêcheur seul. Une demeure en crépi brun. Le feu sur une terrasse, et l'herbe alentour coupée rase. Une

bouteille de whisky couchée sur une table, la nuit en fond. La rue et ses câbles noués à l'infini, sur les toits, les lampadaires, les feux de circulation. La rue et sa poussière. L'éclat de rire d'un vieillard en savates. Trois jeunes aux jeans serrés, aux cheveux noirs dressés d'un bloc. La place Tahrir et ses cent mille voitures. Le dos droit d'un jeune homme. Et un béret à tête d'aigle posé sur des mains. Ces deux derniers clichés sont côte à côte sur un promontoire en ciré beige, au centre de la galerie. Étalés derrière, quelques rectos de prospectus, imprimés à la va-vite, en longs rectangles, sur des pages blanches.

*MENTEUSE BAGDAD.*

PAR ZELDA.

DU 21 AU 28 JUIN, PUIS AU CATALOGUE TOUT L'ÉTÉ.

Marwan tombe nez à nez avec sa vie, exhibée sans qu'il n'y puisse rien faire. Un cri mutique lui déchire le crâne, la poitrine, ses poils se raidissent, ses tempes brillent d'une transpiration soudaine, sa mâchoire se serre, jusqu'à lui broyer les dents. Il approche du promontoire central et reconnaît d'abord le béret, puis les mains qui le portent. Le béret est celui d'Ali, les mains sont celles d'Adnan. Sur le deuxième cliché, c'est son dos, long et carré, son dos à lui avec le Park en fond. Deux sentiments l'assaillent simultanément.

Sa dépossession, meurtri qu'il est de se voir ainsi volé.

Et une pitié rageuse pour ce *pauvre homme*. Sangar n'est nulle part, lui, le taiseux, le souffrant, oublié de tous, à Halabja comme à Antibes, dépouillé encore une fois.

Il a marché vite depuis le Park, le souffle haut. Quelques auréoles ont obscurci le beige de son tee-shirt. Il a traversé les rues sans prêter attention aux passants, aux premiers étals qui vendent des bracelets, au théâtre de Guignol, aux jolis immeubles en pierres qu'il connaît par cœur. Il a croisé des connaissances qu'il n'a pas saluées. Il n'a pas vu non plus les chariots à glaces, les robes volantes des jeunes touristes, les pigeons picorant à côté des mégots. Ses yeux sont devenus noirs de colère, rendus infirmes, tandis que bien des pensées ont traversé son esprit comme des balles. La biche et cette foutue colline. La lettre de son grand-père. *Bismillah al-Rahman al-Rahim*. Adnan, dont il s'est rendu compte qu'il avait oublié l'odeur et la manière de rire. La grand-mère de Zelda, partie deux ans plus tôt dans une triste faiblesse. Et Zelda, évidemment. Zelda le pur-sang, la belle du Sud, la belle de France, fascinée, flamboyante, prête à tout, mue par un feu dévorant qui a mangé Féfée, Julie, qui continue de le manger, lui, qui le mangera toujours tant il la déteste, tant il brûle de se savoir loin d'elle.

Il la voit partout.

Il jurerait avoir vu son reflet dans les vitrines.

D'un geste brusque, il balaie le promontoire. Puis ramasse l'un des cadres, celui des mains d'Adnan, et le balance contre les murs saumon où sont accrochés les autres clichés. Il en arrache quelques-uns, ceux qui lui font le plus mal : la demeure en crépi brun, le feu sur la terrasse – où lui et son cousin ont tant ri dans une vie précédente.

En vingt-cinq ans de galerie, le maître Paoli n'a jamais vu ça.

## 6

Il faut du temps à Marwan pour panser les échardes que Zelda lui plante, encore et toujours. Il faut l'été. Qui joue en sa faveur puisque le Park ne lui laisse aucun répit, pas même une seconde. Il faut que les gens crient de joie et passent à la caisse. Trois mille personnes par soir, pour qui le Luna Park devient le centre du monde. Karine évoque dix mille. Elle a tort. Karine a la trentaine et vit sa vie comme on se fiche d'avoir tort. Elle couche avec Malek. Un jour, elle réussit son coup et couche avec un père ; l'homme est revenu après que ses deux filles ont été mises au lit, crevées des manèges qui donnent des haut-le-cœur. Elle a essayé avec Marwan, qui est plus jeune qu'elle. Son visage dur attire celles et ceux qui aiment les mystères et la force contenue. Ça a été frontal, un sourire racoleur, une main lâche sur la

poitrine du garçon, un regard appuyé, trop appuyé, et, d'un ton burlesque : *Si tu veux, je suis à toi*. Il n'a pas su comment réagir, a pris peur et est parti dormir dans sa caravane à l'odeur de linge mal séché. Il a regretté. Alors, une nuit, quand la foule s'en est allée, il revient à la charge, l'esprit engourdi par le calme qui succède à la fête. Chaque soir, dans l'évanouissement du bruit, Marwan devient comme saoul. Il joue un rôle qu'il ne sait pas jouer, celui de l'homme sûr de lui. Il a des mots bouffons pour dire qu'il est prêt. Trop tard, Malek a comblé les vides. Pour Marwan, c'est sa plus grande honte.

Les matins, après avoir dormi tard, il va chercher un petit déjeuner pour lui et son colocataire. Puis il remonte à l'appartement et les deux hommes se mettent à table comme un vieux couple, sans parler, l'un aide l'autre à se tenir droit, l'autre redresse sa colonne une fois sur deux. Ensuite ils sortent un grand cahier neuf où sont notées les informations de leur voyage à venir. Plus ils avancent dans leurs préparatifs, plus Sangar déclare sentir en lui comme un appel, sans trop savoir ce que cet appel signifie ou si quelqu'un l'émet. Un matin, sans cracher de glaire, il confie même dans un murmure qu'il s'agit de la décision la plus importante de sa vie. *De ma vie*, répète-t-il. Il prononce ces mots en buvant son café, le regard vague, de ce vague qui vient quand un homme se croit seul dans la pièce, qu'il se

sait triste, mais traversé par un espoir soudain. Marwan a peur de ne pas être à la hauteur.

Il ira crier sur le ponton pour se donner de l'élan.

Les quelques économies de Sangar suffiront largement pour deux billets d'avion à destination d'un pays peu envié. Malgré la proclamation du califat, le Kurdistan irakien, que le Quai d'Orsay classe en zone rouge, reste accessible. Les deux risquent le fichage par les autorités françaises. Mais qu'ils en aient conscience ou qu'ils l'ignorent, le sujet n'est jamais évoqué. Jusqu'à ce soir d'août où le jeune homme, devenu mûr, retrouve enfin ses parents dans la tiédeur du jardin, les pieds dans l'herbe, verte d'un arrosage incessant.

Il voit d'abord son petit père, penché sur ses genêts, une truelle à la main. Ils sont d'un jaune fabuleux, si éclatants qu'une larme est sur le point de couler sur la joue mélancolique de Marwan. Mais c'est tout le tableau qui encourage cette larme. C'est ce jaune encadré d'un laurier-rose en demi-lune, d'une panoplie d'arbres fruitiers dont les branches sont taillées avec soin et au pied desquels deux agaves exhibent leurs épines. C'est aussi cette odeur de figue qui le saisit dès que ses pieds touchent l'herbe. C'est surtout ce petit père courbé dans le calme. C'est ce tableau inoffensif qui fait plisser l'œil de Marwan. Un passé qu'on retrouve invarié.

Marwan reste immobile un instant ; son bandana éponge aussitôt la sueur de son front. Puis il avance lentement, marche volontairement sur le petit tas de branches que son père a dû rassembler. L'homme se redresse en s'appuyant sur ses genoux, se retourne et voit son fils. Ils ne se sont pas vus depuis mai. Marwan comprend immédiatement, dans ses yeux écarquillés, que son père restera l'arme au fourreau. Marwan souffle lentement les litres d'air qu'il a retenus jusque-là. Ils se raclent la gorge en même temps. *Regarde ces pétales, on dirait de l'or. Ils ont tenu tard cette année. Encore deux semaines à vivre, inch'Allah.* Il jardine tous les jours, quand le soleil entame sa chute. Après le boulot. Il pourrait prendre sa retraite – d'ailleurs, il l'a prise – mais il ne peut s'empêcher, pour son Pouchkine, de rechercher encore un peu des villas pour grands riches. Trois mois sans voir son père, Marwan le trouve fatigué. Mais ces mois ont été suffisants pour pardonner les grands discours sur le parti, dégonfler les rancœurs mutuelles, et se manquer.

Ils dînent tous les trois. Un *tepsi baytinijan*, pour l'occasion et pour rappeler le pays. La mère fait frire des aubergines du jardin, qu'elle a coupées en tranches. Les tomates aussi sont cultivées par les Majid, elles sont gorgées d'eau salée. Des boulettes de viande et du riz complètent le plat. Ils sourient tous les trois. Ils parlent avec tendresse et retenue pour que rien ne déborde, qu'une complicité renaisse. Car l'orgueil en famille fait

plus de mal que de bien. Il fait converger vers cet état limite qui, une fois atteint, déchire à jamais l'amour comme on arrache une feuille – état limite que le père et le fils ont déjà frôlé, mais qu'un réflexe ultime retient toujours. Marwan regarde ses parents dans les yeux et se dit qu'il les aime. Il les aime dans sa chair, à en serrer les dents. Le dîner se poursuit sur ce fil ténu des retrouvailles.

Mais tout se gâte toujours, même un peu.

Il confie, le dos droit, qu'il compte partir quelques semaines en Irak, à Halabja. Dans cette ville dont le nom, étrangement, sonne en français comme une invitation au lointain. Le père ne mâche plus, la mère non plus ; ils fixent leur fils, hébétés.

– Tu sais pas ce que tu racontes, fils, tu sais pas...

Le père secoue la tête plaintivement, il geint presque ; il est touché et il veut le montrer. Marwan voit bien qu'il réprime une violence. Il sait qu'il faut le laisser parler, dans ce cas, ne rien dire pour que le fil du dialogue, paradoxalement, demeure.

– Tu sais pas... Tout ça, c'est derrière *mash'Allah*. Tu sais pas, fils. Tu sais pas ce que tu dis. Comment t'irais, d'abord ? dit-il en mimant presque des pleurs. Je comprends pas ce que tu lui trouves à cet homme... Franchement. Les Kurdes sont pas tous des mauvais, mais ils ont fait du mal à l'identité irakienne. Tu sais pas ce que tu fais *wallah al-adhim*. Ce serait trop long à expliquer... mais les Arabes... ils ont souffert aussi,

les Arabes... Ceux qui parlent de génocide, je te vois venir, c'est une connerie. L'État irakien actuel, c'est ce qu'il dit, c'est ça ? Mais c'est quoi, l'État irakien aujourd'hui... Maliki ? Un chiite qui retourne sa veste *wallah*, et qui n'aime pas les sunnites. Les milices ? Y avait quasiment pas de milices sous le Baas et là elles se promènent en savates dans les ministères. Daesh ? Y avait pas Daesh sous le Baas. L'armée ? Elle est en train de crever *wallah al-adhim*. Dans le Nord, elle est défaite. À Mossoul, t'as vu ? *Khalass* l'armée. Sous le Baas, l'armée, c'était le prestige, la colonne vertébrale de la nation et aussi de la région, je te le dis. Même les Français l'admiraient. Même ce salaud de Dick Cheney a raconté un jour, peut-être quinze ans avant de nous envahir, qu'on était la quatrième armée du monde. Tu sais pas ça. Quatrième... Et maintenant ? *Khalass* l'armée.

Le père fait tout pour éviter l'état limite. Mais, inexorablement, il y fonce. Alors il jette un regard vers sa femme, que l'on devine saisie par un chagrin soudain, et change de braquet. Il conserve cette voie penaude pour amortir ses mots dans l'oreille de son fils.

– Tu sais pas, mais là-bas jamais tu rentres. Ou si tu rentres, jamais tu sors. Ta fausse identité refera surface. On n'est pas les bienvenus. Tu sais pas, fils, à quel point ils sont vicieux à Bagdad. Ils ont des yeux partout même là-haut, chez tes Kurdes. Partout. Si tu rentres dans le pays, je... on te reverra pas.

Le père se recroqueville, il est presque couché sur son assiette. La mère a les mains sous la table, sur ses genoux, et le regard d'un chiot abandonné. Ils jouent à merveille leur partition, et Marwan n'est pas dupe. Le jeune homme s'efforce donc de garder une forme de détachement. Il songe même, en se retenant de rire, à la ressemblance frappante entre son grand-père et Sangar, hésite à conclure à voix haute que *les Kurdes et les Arabes sont en effet drôlement différents*.

Mais Marwan sait que son père n'a pas complètement tort. Il l'ignore encore mais dans quelques heures, une chimère va naître, qu'on appellera *coalition*. Car le lendemain, les États-Unis mèneront leurs premières frappes en Irak depuis trois ans, en avance de sept jours sur la résolution onusienne 2170. La France enverra des armes aux Kurdes dans la foulée. Au bout d'un mois, le 19 septembre, elle effectuera elle-même ses premières frappes au nom de la chimère. Elle appellera ça l'opération *Chammal* pendant plus d'une décennie. Le *Chammal*, en arabe, est un vent du nord qui souffle sur l'Irak. Le nord, qui fait la pluie et le beau temps. Marwan sait que son père n'a pas tort sur tout. Aller là-bas, c'est risquer de ne pas revenir. Cette perspective l'effraie, lui, qui pourtant ne sait pas se projeter. Il a trouvé une place sur la Côte, à un rythme qui lui convient. Une existence bruyamment calme. Une solitude qu'il accepte puisqu'elle ne griffe pas.

– En plus y a déjà trop de soupçons sur nous, ajoute le père en levant un sourcil pour scruter la réaction de son fils.

Il gratte la pointe de son couteau du bout du doigt. Silence. Il se racle la gorge. Retente :

– Trop de soupçons, fils... Tu sais pas, mais nos passeports tiennent à pas grand-chose.

Le fils ne réagit toujours pas. Il est assis bien droit et plante ses yeux dans ceux de son père, dont il sent l'agitation, la crainte peut-être. Marwan ébranle ses parents. Il les laisse parler comme il l'a prévu, penché en arrière sur sa chaise, un genou contre la table. Eux ne jouent plus à baisser le regard pour se faire plaindre. Ils baissent leur regard parce que leur fils est imper-turbable. Il dégage une assurance simple qu'ils n'ont jamais vue. Une autorité souriante qui n'a pas besoin d'en rajouter. Marwan devine que son père a quelque chose à lui confier, mais il n'a pas l'intention de lui faire le cadeau de l'interroger. Il se sent fort. Il pourrait tout entendre. Il ne se cache plus derrière sa crinière noire. Il a eu trois mois pour se promettre de ne rien céder à ses parents comme à lui-même, au jour des retrouvailles.

Le père recule sa chaise. Il croise les jambes et redresse son dos pour retrouver un peu d'allure. Sa mère emporte le plat vide à la cuisine. Par-dessus son épaule, le père lui demande d'aller *la* chercher. Elle y va, *la* chercher. Puis elle revient. Marwan lutte pour ne rien montrer de sa surprise. Il y parvient car il sait bien

que Zelda, *là-bas*, a pénétré sa vie d'avant. Il a vu les photos. Il comprend donc les soupçons de son père. Ils sont forcément au courant. Zelda, ou plus exactement le voyage de Zelda, est une brèche dans la légende de la famille Majid. Mais Marwan sait déjà tout ça. Alors, quand il lit la lettre de Zelda que sa mère vient de lui tendre, il appuie son front contre son index et ne laisse rien paraître. Quand sa mère évoque l'exposition à la galerie, il fait insolemment savoir qu'il a déjà réglé l'affaire. Quand son père s'excuse en grommelant d'avoir caché la lettre, Marwan sourit brièvement car il aimerait dire, tout à coup, combien les moustaches de Sangar et d'Ali sont sœurs.

Mais il bouillonne à l'intérieur.

À aucun moment, en cette fin de repas, les parents ne reprennent le dessus sur leur fils. Ils comprennent alors que ce rapport de force sera définitif. Le soir, une fois dans leur lit, la mère murmurerait qu'au moins le lien est rétabli. Le père acquiescerait, les yeux fermés.

Marwan quitte la maison en s'étirant le dos comme un chat. Il faut aller relever Fred qui a accepté, pour le début de soirée, de s'occuper de son manège. Une main dans la poche, il traîne lassement les pieds dans les graviers jusqu'au portail. Le roulement des cailloux fait un bruit agréable. Au seuil du domaine, il se retourne pour mimer un baiser triste aux genêts, puis renifle jusqu'aux os cette odeur de figue et d'adolescence. La

lumière est faible. Il y a seulement l'horizon orangé du soleil presque disparu, quelques cris de mouettes, une armée de grillons craquetant comme pour pleurer la fin d'un monde. Il sort en regardant ses pieds. Puis il lève la tête, croyant voir les buissons bouger. Rien. Il est sonné. Comme un soir de beuverie moyenne.

7

Quelques jours passent et la brume mentale s'épaissit. À la fin du mois d'août, la fatigue finit par s'installer dans le Park comme une douce torpeur. Marwan tire sur la corde. Il faut se lever après cinq petites heures de sommeil, préparer le petit déjeuner de Sangar, se recoucher brièvement jusqu'à midi, puis se relever et râler, marcher vers la mer, la longer lentement, passer l'arche de palmiers, dire *salut* aux frères de foire, le même salut répété cent fois, poser ses affaires dans la caravane, faire le tour du Park, s'asseoir dans la grande salle des machines à sous pour les consignes, chercher Karine du coin de l'œil, se prendre un regard détourné, de femme *rangée*, sentir les premières sueurs de la journée dans le bas du dos, sentir l'odeur de Fred et de Malek, bouffer à côté d'eux des sandwiches déjà prêts, se rendre au train fantôme, débâcher, ouvrir la carapace métallique de la structure, faire trois fois l'intégralité du manège, seul, musique et fumée allumées,

laver l'électronique, l'araignée, et tout ce que l'équipe ménage de l'aube s'épargne, chanter par réflexe, par ennui, descendre une bière avec Steve, l'aider dans ses câblages, manger un club-émmental avec Fred, l'aider à porter du lourd, revenir au train, souffler un coup, puis tout brancher, pleins phares, le pouls qui monte, les enceintes aussi, le soleil qui baisse et les premiers clients qui tressautent, les mains moites, les voix criardes, qui sortent leurs billets sans lever la tête et ne se souviendront ni du gérant à qui ils les tendent, ni de ses longs cheveux noirs, de son bandana, de ce grand regard fragile, un regard dont le souvenir des êtres qui lui ont été chers assaille et embue. Il y a, chez ces infatigables touristes, une forme de mélancolie qui se dégage, que seules les fins d'été rendent possible ; une odeur de fin d'histoire que le jeune forain connaît trop.

Marwan fait l'amour, un soir, après le travail. Avec une cliente que le jeune homme a cherché à draguer. Ce n'est pas sa première fois, mais la seule de l'été – il débute encore. Sur les cinq heures de sommeil habituelles, il n'en a dormi que deux. Il croyait que l'orgasme et l'ivresse l'aideraient à y voir clair ; il n'en est rien. La lettre de Zelda ne le quitte pas. C'est chez lui, Bagdad, chez lui. Pire, l'idée qu'elle ait pu échanger un regard avec Adnan le répugne. Il s'étonne de ressentir une haine envers lui, envers son air malicieux qu'il connaît si bien et qui séduit tant. D'Adnan, dans

la lettre, il n'a reconnu rien d'autre que ce charme insupportable. Car le savoir anglophone, avocat, resté confiné dans le mythe de Saddam, tout vient percuter l'image réconfortante d'un cousin bienveillant. En plus du reste, Marwan vient donc de perdre son dernier bout d'identité : le doux fantasme d'avoir un frère sur Terre. Il est nu maintenant. Totalement nu. Et ses efforts pour chasser Zelda de sa tête n'y font rien. La tornade revient hanter son esprit avec un sourire insolent. Il voudrait la mordre dans sa chair, la belle, qu'elle saigne, qu'elle crie de douleur, et que lui pleure de rage.

Sangar, ces derniers matins, constate chez Marwan une forme de désengagement dans la préparation du voyage. Une hésitation dont il se doute de la cause. Mais il continue comme si de rien n'était. Appeler les compagnies aériennes pour comparer les dates et les prix, s'assurer du maintien des vols, écrire des lettres et des mails, surtout, et des messages sur des forums grisâtres pour trouver le bon endroit, les bons contacts, le bon lit, le bon plan. Mais sans Marwan, qui lui a tout appris et montré même jusqu'aux traducteurs en ligne, *tout est si compliqué*. Le jeune homme, en mâchant ses tartines, regarde discrètement Sangar poursuivre la constitution de son petit dossier de voyage dans son cahier. Tous ses gestes sont lents. Son bras gauche ne monte sur la table qu'au prix d'une grimace silencieuse. Les glaires ne cessent plus. La bosse de son dos pousse comme un

volcan. À cette vue, le visage de Marwan se crispe. Ses réponses aux questions de Sangar charrient un malaise insupportable. Au fond, son père l'a convaincu depuis le début ; il ne pourra pas partir.

Comment le dire à cet homme ?

8

*Tu vas pas rester là toute ta vie à tirer des câbles, éteindre les lumières et sourire à des gosses qui se foutent de ta gueule ?*

Il la saisit par le cou, mouillé de pluie. Les mots ne viennent pas. Que répondre à ça ? Il voudrait gueuler cette question, et gueuler des choses sales qui viennent avec la colère. Dans le bas du cou de Zelda, discrètement, un petit tatouage : فيفي. En lisant, il serre plus fort encore et ses yeux, noirs comme l'espace, fixent la glotte de la jeune femme. *Féfée* repose dans le cou de sa petite-fille. La rage de Marwan redouble. À la colère s'ajoutent la honte, l'impuissance et la peine. Cette marque de tendresse déboulonne en Zelda la figure de bourreau. Écrite en arabe, elle est une énième dépossession. En lui, où est la tendresse pour son grand-père ? Le cadre est fendu, la lettre déchirée. Savoir *Féfée* blottie dans ce cou lui fait claquer le cœur.

Il continue de serrer. Son cou est mince et doux. Il caresse même la marque avec son pouce. Il en bave, il

souhaiterait aspirer l'encre avec ses lèvres. Zelda se tait. Elle laisse ses bras ballants. Elle s'est faite lourde, morte. Mais son regard noir et trempé ne quitte pas Marwan ; et lui ne cesse de fixer le cou de Zelda. À cet instant, tous deux pensent à la même chose. Ils le savent. C'est le cou râpeux d'Ali qu'ils métaphorisent. Scindé en deux.

La revoir, en ce dernier après-midi d'août, est pareil à cette douleur vive dans le bout des doigts qui surgit au dégel, après une bataille de neige. Il ne l'a pas vue depuis le mois de novembre 2013, huit mois plus tôt. Comme défilant sur un podium, elle est arrivée d'un pas sûr, trop sûr pour qu'aucun trac ne l'habite. Elle a passé l'arche de palmiers, ouvert le portail fermé. Elle est la même – baskets, mini-short en jean, débardeur, jambes longues et coupe à la garçonne. Mais elle est différente, elle a vu du pays, expose une œuvre.

Le goudron est couvert de taches de gras, de peinture parfois. Les couleurs vives des façades des manèges, perlées de gouttes, paraissent fades sous l'orage ; les rigoles crachent des torrents minuscules. *C'est désert*, pense-t-elle. Jusqu'à ce qu'elle tombe sur Malek, le régisseur sanguin. Il mastique un chewing-gum en ouvrant, comme un chien, terriblement la gueule. Alors qu'il s'apprête à mordre, le regard autoritaire de Zelda désamorce son ambition. Elle demande Marwan. Il indique le train fantôme en ajoutant que le Park n'a pas encore ouvert. *À l'évidence*, répond-elle.

Derrière ses airs de femme forte, la jeune Zelda ne peut camoufler sa peur. Elle transpire malgré la pluie. Elle gratte frénétiquement son pouce avec ses ongles. Quand ils s'aperçoivent de loin, les deux détournent sèchement la tête pour faire semblant de ne pas avoir vu l'autre et amortir le choc. À cette distance, tout peut encore se prétendre. Elle avance finalement vers son but. Elle est bientôt si proche qu'aucune ruse n'est plus permise. Elle maintient son regard dur, levé vers la plateforme. Elle lutte contre elle-même. La fausseté de cette assurance reste ignorée de Marwan, qui ne voit en cet instant qu'un pur-sang, marchant d'un pas dressé. La violence, retenue jusqu'alors dans ses bas-fonds, va donc pouvoir surgir. Parce que la violence de Marwan ne peut pas être loin, grondante comme à l'orée d'un bois noir, comme chez ce lion d'Al-Zawraa, en cage, ayant appris à taire ses rugissements, à ne pas mordre les barreaux.

À cet instant, le plus dur pour Marwan est de songer à l'air, le sien, qu'elle a respiré là-bas. Car c'est d'abord son air à lui, croit-il. Quand il scrute ses longs doigts de femme, il les imagine toucher des murs, des meubles qui sont d'abord les siens. Il s'avise que ces mains-là ont effleuré celles d'Adnan. Désormais, elle sait des choses qu'il ne sait plus. Elle connaît la voix muée de son cousin, son rire, sa vie ; elle peut dire s'il est encore bouffi ou casse-cou. Elle connaît l'hôtel Babylon, la place Tahrir, la zone verte que lui n'a pas connue, la

ville entière qui s'est métamorphosée mais a gardé son âme. Elle a vu le parc Al-Zawraa, il a dû changer en onze ans ; il se demande si la grande roue y est encore. Elle est capable de décrire l'actuelle Bagdad alors que lui, l'exilé, devient un imposteur. Quand il se met à distance de lui-même, qu'il inspecte son identité comme on tâte un bout de viande, il se sent lui aussi bleu et mort. Et que voit-il en elle ? Une forme de validité. Elle le regarde d'en bas avec ses airs de reine et il fulmine d'impuissance. Si elle veut qu'il éructe, il éructe. Si elle veut qu'il l'admire, il l'admire. Elle n'est pas ses parents. C'est une fille de France irrésistible. Elle le possède. Marwan ne parvient plus à se dominer. Il comprend qu'elle n'a jamais cessé de l'épier – que les buissons ne bougent pas tout seuls. Après un long silence, Zelda n'a d'autre choix que d'être elle-même et provoque le coup de grâce... *sourire à des gosses qui se foutent de ta gueule.*

Il saute de la plateforme. Saisit son cou. L'ensemble de ses gestes paraît vouloir dire *bien sûr que je vais rester et sourire à ces gosses.* Comme une révolte absurde, une fois la guerre perdue.

La pluie battante mêle le solennel à l'intime. Des gouttes d'eau perlent sur les épaules dénudées de Zelda. Elle les efface d'un coup de paume. C'est une pluie chaude. L'air moite a des relents de joie douloureuse. À cause du souvenir enfantin des jeux dans les

flaques, des courses sur la plage sous la pluie, de la drague humide, des bains de mer sous l'orage. Même l'étranglement ne perturbe pas Zelda. Jamais il ne pourra prendre l'avantage sur elle, conclut-il enfin. La violence la fascine tant et si bien qu'aucune escalade, même physique, n'y peut rien. Le ciel est bleu-noir, les manèges encore éteints. L'orage va durer.

C'est donc ainsi qu'elle réapparaît après de longs mois. C'est ainsi qu'elle débloque Marwan comme on décoince un dos. Le jeune homme se sait condamné à se faire piller par elle. Un sentiment dont il a toujours eu l'intuition, au côté de cette belle du Sud. Tant pis s'il faut admettre une fin de cycle, celui de l'espoir persistant d'une égalité entre deux êtres ; tant pis s'il faut reconnaître l'emprise de Zelda, l'impossibilité pour lui, avec les paramètres de ce monde, de s'en défaire comme il s'est défait, croit-il, de celle de son grand-père ; et tant pis pour sa vie précédente, dont il est désolé d'avoir perdu la trace – une vie confiée malgré lui à une fille qui est en tout point son contraire, une fille au demeurant banale mais, en fait, une fille ahurissante, extraite de son monde par un feu intérieur. Zelda, et seulement elle, peut poursuivre la vie initiale, orientale, de Marwan. Lui n'a d'autre choix que de s'inventer une existence française, qui ne sera au mieux qu'un entre-deux. Zelda, et seulement elle, peut accompagner Sangar. Elle le fera pour sa Fée.

Et par fantasme, toujours le même, sur lequel elle s'est bâtie ; cette force étrange, de travers – un orientalisme.

Et pour manger Marwan encore.

Il relâche l'étreinte. Il remarque Malek au loin, qui dispose les poubelles pour le soir et regarde la scène, ébahi. Zelda tousse puis crache. Ils reprennent lentement leurs esprits. Elle se frotte les yeux. Il marche un peu, les yeux vers le ciel, soupire, la regarde et fait semblant de se tirer une balle dans la bouche. Il s'accroupit en se prenant le visage dans les mains. Il mêle peut-être quelques larmes à l'orage. Elle s'approche et se penche vers lui. Il sent seulement maintenant son odeur de fruits, de fleur d'oranger, un parfum sensuel qui lui murmure que ça ira tout en lui braquant un flingue sur la tempe. La pluie s'affine. Ils marchent silencieusement à travers le Park. Ils se regardent peu. Le chagrin de Marwan laisse lentement place à la résignation. En fait, un poids le quitte. Il n'a plus à lutter contre elle. Elle, victorieuse certes, a les yeux mélancoliques. Peut-être à cause de cette fin de cycle. Les armes de Marwan sont baissées pour de bon. À cause de ce lieu qui a été le leur, mais qui ne l'est plus. Les cils humidifiés de Zelda adoucissent son visage d'intrépide. Ils observent les manèges qu'ils ont tant arpentés. Dans chaque recoin ou presque, il a été pris en photo par elle. Ils s'assoient sur un banc blanc, près du grand huit. Le silence règne. Ils songent

sans doute à ce que l'autre peut penser. Elle gratte son vernis noir, il ronge ses ongles. Elle est raide et fixe, il fait sautiller sa cuisse. Ils regardent l'un et l'autre la personne assise à côté en s'interrogeant : *Pourquoi tant de rage ?* Ils ignorent qu'ils ont tous les deux cette envie folle d'embrasser l'autre.

– C'est drôle, dit-elle en brisant le silence. C'est d'ici que je t'ai vu pour la première fois. De ce banc-là. Tu courais et, à tes trousses, l'amant de ma grand-mère.

Un silence.

– C'est drôle. Moi, c'est à la gare que je t'ai vue la première fois et, accroupi face à toi, l'amant de ta grand-mère. Tu sais, il a une immense colline à gravir... Il doit revoir Halabja.

2012  
Deux ans plus tôt  
« Guérir en lui Halabja »

Féfée est morte dans une chambre aux murs blanc cassé.

Son menton, qui haletait jusque-là, se referme doucement dans une relâche émouvante. La pièce sent le tuyau neuf et la cendre. Le grand-père se lève de la chaise en silence, s'agenouille, prend la main de sa femme, livre une prière discrète et, par reniflements contenus, pleure. Zelda sort de la pièce en plantant ses ongles dans ses joues, son front, ses cuisses. Malgré les mois de préparation mentale qu'offre la maladie lente, Zelda sent son ventre brûler et voit son futur défilé dans une fadeur déchirante. Une grande ligne, droite et blanche, jusqu'à sa propre mort. Restée assise dans le couloir, sa mère, silencieuse, porte la même polaire depuis trois jours, a la tête dans les bras, les bras dans les genoux. Si triste et si calme. Zelda méprise l'image de cette femme vide. Elle voudrait frapper dans le gobelet de café séché qui gît aux pieds de sa mère. Elle ne déteste rien de plus, chez les autres, que les mines pâles. Sa Féfée l'a élevée dans

une flamboyance qui égaie même les âmes seules. Elle l'a criée, sa vie. De ses danses niçoises et burlesques au commencement à ses derniers rôles qui veulent encore rire.

Quand elle regarde sa petite-fille, un peu plus tôt dans la journée, elle lui jette un regard impuissant mais qui hurle quand même. *Il faut vivre avec le cœur qui cogne*, dit ce regard. Il est une signature que Zelda a copiée-collée depuis ce premier été de 1995, en couche-culotte, quand elle a découvert le Sud et bientôt les déguisements, la Gallice, sa grand-mère multicolore, sa grand-mère tout court. Dans le couloir, la mère s'endort sur sa chaise pour fuir le cœur qui cogne et qui fait mal. Le grand-père est perdu. Zelda lui caresse brièvement le dos. *Le pauvre*, pense-t-elle. *Elle lui a fait du mal. Mais il est là, digne et beau*. Les cheveux rouges de Julianne sont étalés sur le coussin. Ils sont gras et sentent l'éther. À leur racine, le gris s'est allongé. Julianne a soixante-quinze ans et le temps a passé vite. Tout à l'heure, ce soir, elle sera morte.

Quand elle peut encore parler, cinq jours plus tôt, elle souffle à sa petite-fille qu'elle a les jambes longues, qu'il faut courir le monde avec. Zelda embrasse chacun de ces mots – l'approche de la fin les rend incontestables. Elle ira, *promis*. Elle s'y prépare déjà. Décembre 2013, dans un an pile, elle sera dans l'avion pour découvrir ce pays qu'elles ont partagé en pensée et

touché dans leur chair, chacune par procuration. Fée voit dans sa petite-fille un prolongement d'elle-même, un désir supérieur d'exister, de s'extraire. Zelda a vu dans sa grand-mère un modèle qu'elle a suivi jusque dans l'imitation la plus stricte. Fée ajoute que c'est dommage qu'elle ait viré ses boucles blondes. Elle rappelle à sa petite-fille qu'un soleil planté sur deux petits anges, c'est beau aussi. Zelda se penche et caresse la joue de sa grand-mère comme elle a caressé celle de Marwan deux ans plus tôt, avec maladresse et soin. Par moments, Zelda écarquille les yeux brutalement et cligne fort – pour ne pas se faire avoir par les souvenirs de cette vie qui se termine, et qui signifie tant pour elle. Puis elle sourit. Avec effort. Nathalie, calmement triste, entre dans la pièce et interpelle sa fille, *Elsa*, pour lui dire qu'il est tard, qu'elles reviendront demain. D'une voix bleue, Fée chuchote à sa petite-fille qu'elle ne doit laisser personne l'appeler comme ça. Zelda promet.

Nathalie avance, embrasse sa mère. Le grand-père embrasse sa femme. Ils savent, tous, qu'il ne leur reste que quelques jours pour entendre cette petite voix et voir ce qu'il reste de flamme dans ces yeux fripés, bientôt clos.

Le lendemain, Fée ne mange plus mais elle parle encore. Ses mains sont maigres, on dirait que les veines violettes creusent dans sa chair. La peau cyanose est devenue si fine que la grand-mère doit avoir froid.

*Prends-moi en photo*, dit-elle à sa petite-fille. Zelda s'étonne. Fée fronce les sourcils et ajoute, dans un reproche, que c'est dans ces moments-là que l'artiste doit attraper la vie, bon sang. Zelda est mal à l'aise, mais elle sort son appareil et s'exécute. Le cliché fait froid dans le dos. La lumière donne déjà Fée pour morte. Mais, enfoncée dans son coussin, elle a ce petit sourire railleur. Zelda n'y pense pas sur le moment. Lorsqu'elle regardera le cliché dans une semaine, par contre, elle pensera, en s'effondrant, un genou à terre, la tête dans les mains, que la *vraie beauté du monde* est enfin capturée : une femme moribonde mais entourée, un air de malice, un regard épuisé mais qui a su admirer et qui déborde encore, de beauté et de sollicitude.

Zelda range l'appareil, Fée fatigue. Elle tente pourtant de secouer la tête, elle a encore des choses à dire. Elle rouvre la bouche, ses lèvres tremblent. Elle raconte comment, un soir de l'hiver 2005, elle a missionné trois jeunes ados. Il fallait envoyer à Notre-Dame, un soir précis, le jeune de la famille dont tout le monde parlait. Max, Stan, Maria ont l'habitude de jouer au Fournel, dans la rue de Fée. Elle connaît ces petits ados bien nés. Ils ne sont pas méchants. Zelda s'en souvient. Ils côtoient le jeune garçon dont les parents, discrets, ne cessent de faire parler. La ville d'Antibes Juan-les-Pins n'est pas si grande ; alors quand une famille arrive en avril 2003, scolarise un fils qui ne parle pas français à la rentrée de septembre, se présente à la mairie avec des

passesports diplomatiques irakiens, tente de faire profil bas mais emménage dans une villa du Cap grandiose, il faut assez peu de temps pour que les commérages évoquent un lien entre la famille et le régime déchu là-bas, dont tout le monde parle aussi. Fée pense à Sergio. Elle veut guérir en lui Halabja, se dit alors que c'est un signe et qu'il faut approcher le jeune homme : ils sont deux exilés d'un même soleil.

Zelda sait déjà tout ça, dans les grandes lignes, et en veut encore à sa Fée. Mais il ne faut pas en parler, le grand-père n'est pas loin. Zelda fait non de la tête pour faire cesser Fée. Elle raconte qu'elle va faire part de son projet à Marwan – elle ne dit pas qu'elle attendra le dernier moment, devinant la réaction du jeune homme. La grand-mère a du mal à écouter, elle parle, reprend son souffle, elle est à bout de force. Mais elle a encore des choses à dire à sa petite-fille. Encore un tout petit peu, la vie, les couleurs jusqu'au bout. *Imagine une colline, murmure-t-elle en toussant. Avec une biche effrayée, les yeux fous...*

Puis la voix bleue s'arrête là pour ce soir. Pour demain aussi. Dans trois jours, tout sera fini.

Zelda ne relève pas ces derniers mots. Elle ne sait pas encore combien la parole de Fée a pénétré Sangar pendant toutes ces années, combien sa grand-mère était belle dans sa robe rouge, un jour brûlant de juillet 1988. Elle ignore que Sangar a appris le français sur la terrasse

d'un boui-boui italien. Sitôt prononcée, cette histoire de biche et de colline s'évanouit.

Deux ans plus tard, quand Marwan, avachi sur son banc blanc, la peau qui brille de cette pluie fine mais incessante, la bouche lasse, lui conte cette métaphore, là, elle s'étrangle. Le deuil inaccompli de Sergio refait surface, et le cœur de Zelda lui cogne comme il faut.

Novembre 2014

« C'est moi, maman.  
C'est moi, ma sœur »

Depuis ce banc blanc, deux mois se sont écoulés. Marwan a joué l'entremetteur entre Sangar et Zelda, ce qui n'a pas été simple. Zelda prend sur elle en présence du boxeur ; en témoignent ses jambes gesticulantes et sa lèvre mordue, son silence, cet air abrupt. Les derniers préparatifs ont lieu dans l'appartement de Sangar. Marwan a retrouvé de l'allant. Il se sent presque entier. Une parenthèse s'ouvre dans laquelle, soulagé, il n'est plus en quête ni de lui-même ni du passé. Qu'il soit ou non un homme du Baas, un jeune de France, un fils méconnaissable pour ses parents, un homme des machines et des manèges, rien n'interfère plus entre lui et le monde – un monde alors réduit à cet appartement qui sent le café froid et à ce Park, sous bâches, dédale de caisses et de collègues trop vus. Il vient de devenir adulte. Un adulte qui va et se contente d'aller ; qui a le sentiment d'accomplir un devoir. Le deuil a été fait.

Marwan les conduit à l'aéroport de Nice. Il met le fauteuil du boxeur à l'arrière du fourgon emprunté au Park. À la vue de celui-ci, Sangar prend difficilement une grande inspiration. Il touche la portière, la boîte à gants de ses longs doigts amaigris. Il étudie la moindre pliure sur le siège, les poussières sur le tableau de bord, les morceaux de terre et les emballages qui jonchent le sol, et il remarque alors que ce petit fourgon ressemble drôlement à l'Express de 1988. Une camionnette à tout faire et à tout transporter. Il se figure sa colline, verte et baignée d'une lumière neuve, avec quelques oiseaux heureux. Cela fait vingt-six ans qu'il la regarde d'en bas. Maintenant qu'il entend le moteur démarrer, des frissons traversent son corps. Ce fourgon est une machine à voyager dans le temps.

Sangar et Zelda arrivent à Halabja le lendemain soir, accueillis par des senteurs minérales et un air froid. Il y a beaucoup de silences, rarement Zelda a si peu parlé. Sangar connaît Zelda depuis toute petite, mais ils sont comme deux étrangers. Ils se jugent. Dans les moments de gêne, Zelda prétexte une lumière ou un profil à photographier. Mais ils ne peuvent échapper l'un à l'autre. Elle doit aider l'ancien colosse à s'installer sur son fauteuil, lui défaire ses chaussures à scratch, planter la paille dans la brique et lui tendre le jus de pomme, redresser sa bonbonne d'oxygène, en surveiller la charge. Il faut

l'aider, surtout, dans les toilettes des avions, et se taire. Lui mettre du collyre dans le seul œil qui cligne encore. Des larmes échappent à Sangar, l'excuse du produit les arrange tous les deux.

Sur place, Zelda est transformée. La tempête est muette. Calme. Elle plisse souvent les yeux et Sangar lui dit d'arrêter, pour les rides. Pour rompre les silences aussi. Zelda lui apporte de l'eau sans un mot. Elle le pousse quand il est fatigué ou quand il faut monter une marche. *Attention à l'angle. Oh ! Penche-toi un peu. Du poulet, ça te va ? Non ? Un fruit ? Oui, un fruit ? J'entends pas, répète.* Ce sont ces quelques phrases qu'elle prononce d'une voix blanche, mais avec une pointe d'autorité. *Arrête avec tes yeux, pense aux rides.* Voilà ce qu'il répond en boucle avec une pointe d'autorité. Elle est dure avec lui. Elle lui lance des regards doux-amers. Sangar est concentré sur son voyage.

Ils ont en tête leurs saluts propres. Lui pense à sa mère et à Adila, dont les visages lui échappent, et dont il sait qu'elles ne sont plus, malgré l'espoir vicieux, mauvais, qui renaît avec le retour. Elle, elle pense à Marwan et au roi de pique qui a causé tout ça. Les deux ont leur Fée en songe commun à chaque minute de ce voyage.

Dans le car qui les a conduits de l'aéroport de Souleimaniye vers Halabja, Sangar a dû réactiver son

kurde. Il parle avec une lenteur excessive et abuse des *eah* français. Arrivés dans la petite maison où ils logent, Sangar parle et parle encore à son hôte, il accélère la phrase, tord les mots, tousse, mais veut retrouver ses syllabes, ce rythme chanté, il est presque excité malgré les glaires, il est comme un enfant qui se réveille en vacances dans une maison frappée de soleil, à l'aube d'une journée de jeux, pleine de promesses.

Deux jours passent, Sangar n'est presque pas sorti. Il doit se remettre du voyage et d'avoir tant parlé. Quand vient enfin le moment, une poussée de fièvre le cloue au lit un jour de plus. Zelda, qui a pris le parti de ne pas s'éloigner, se fait raconter par l'hôte les détails de mars 1988. Dans un anglais poussif, il commente principalement des photos de cadavres avec une voix qui conclut chaque phrase par des chuchotements sinistres. Pas une fois Zelda ne détourne le regard. Elle est scotchée. Les enregistrements de la voix d'Ali, qu'elle a entendus à Bagdad, tournent en boucle dans sa tête. Ils se transforment en commentaires. Ali regarde ces photos avec elle. La voix est grave, détachée. Ali ordonne de tuer avec un ton narquois. Ces cadavres ne représentent rien pour lui. Zelda se pince la cuisse, violemment, mais elle tient à parcourir ces photos, à écouter son hôte pour chasser l'odieuse voix. Elle respire plus fort. Elle aimerait ouvrir la bouche pour prendre de

l'air, mais la maintient fermée. Personne ne doit voir son effroi.

Sangar sort de sa torpeur, un jour de vent fou. *On y est*, annonce-t-il au petit matin. Un homme, prévenu par l'hôte, vient les chercher. Il sera leur guide pour la journée. Sangar est vaseux. Il ne reconnaît toujours pas son village. Rien. Halabja est refaçonnée et lui, la pauvre semi-close, constate qu'il a tout oublié. Le guide lui redemande le nom de sa mère, de sa sœur ; il faut que Sangar réfléchisse avant que ça sorte. Le guide, qui se gratte la tête et conduit d'une main, répète dans sa barbe que ça ne lui dit rien. Sangar doute par moments d'avoir même existé, là, à Halabja.

Ils arrivent à l'emplacement de la maison. Elle se trouve dans un petit quartier populaire. Beaucoup sont abandonnées, pas elle. D'autres ont été construites autour. La sienne n'a pas beaucoup changé, mais il ne la reconnaît pas. Ils entrent. Les propriétaires sont d'abord charmants, puis tombent des nues. Ils n'ont pas été prévenus. Ce corps pourri qui leur fait face a vécu là il y a vingt-six ans. Ils font la visite des lieux en regardant l'homme du coin de l'œil, interloqués. Étonnamment, Sangar ne ressent pas grand-chose. Rien ne lui revient. Le fauteuil griffe les encablures alors il doit se lever, se faire soutenir par tout ce monde. Il descend au sous-sol avec peine, dans cette sorte d'hypogée qui ressemble à un tombeau. Là, vaguement, quelque chose lui frotte

la mémoire. Il fronçe les sourcils et touche la pierre sableuse des murs. Zelda, discrète, perçoit son œil qui s'avive et scanne la pièce. Il fait sombre. Tout le monde scrute cet homme, le pousse à se souvenir. Mais rien n'est clair. Rien. Tous sont à la fois brassés par ce qu'ils vivent, et déçus.

Ils passent la matinée dans la cuisine, à discuter en kurde et dans un anglais sommaire, parfois, pour inclure la jeune femme dont tout le monde se demande ce qu'elle fait là. Elle impressionne. Elle est calme. Blanche. Belle. Européenne. Elle raconte brièvement son voyage à Bagdad, un an plus tôt. Elle sent qu'elle ne doit pas s'épancher malgré les lèvres qui lui brûlent. Elle doit taire, surtout, la famille qu'elle a côtoyée. Elle sent qu'ils se doutent de quelque chose mais ils ne doivent pas savoir – qu'elle est allée dans cette maison du bord du Tigre, qu'elle a vu Adnan, le portrait de Saddam, les autres et leurs rires grivois. *Mais c'est bien plus grave*, pense-t-elle en soufflant sur son thé chaud. *Si seulement ils savaient tout ce que je sais*. Elle hésite à tout dire puisqu'elle est ainsi faite, qu'elle ne s'excuse pas d'exister. Qu'aurait fait sa Fée ? Elle aurait préparé sa bouche en léchant la commissure de ses lèvres, mais se serait tue, pour Sangar. Alors Zelda ne dira rien sur le petit-fils de celui qui a commis ici l'abominable. Elle ne dira pas tout ce qu'elle sait de Marwan et d'Ali. Qu'elle connaît la chair et l'odeur chyprée du premier, qu'elle sait tout de la haine du second. Tout

ce voyage l'en empêche ; comme ces quatre personnes et leur langue mordue, leurs mains qui ont serré bien des mourants, leurs séquelles que l'on peut lire un quart de siècle plus tard sur un bout de peau ou dans la voix, ces fossettes crispées d'avoir voulu tenir malgré la perte d'un enfant, d'un parent, d'un poumon, car personne n'a été épargné, et le temps ne guérit pas ce que le gaz harponne.

C'est seulement après la sieste qu'ils partent pour le mémorial de Halabja. Sur la route, quelques frayeurs ramènent les deux mains du guide sur le volant – le vent pousse. Au loin, les montagnes. L'Iran n'est pas loin. Ils arrivent sur une grande place. L'herbe est belle en cette fin d'automne, terreuse et grise. Au centre, une grande structure ronde et surmontée de longues tiges ; on dirait des bras levés vers le ciel, comme s'ils imploraient avec difficulté. Le musée abrite des reconstitutions lugubres et des photos de mars 1988. Certaines sont connues de Sangar, qui les a vues dans ses coupures de journaux et qui sont là, dans sa boîte bleue qui ne sent plus la lavande. Ils iront les voir tout à l'heure parce que tout de suite, alors qu'ils s'apprêtent à entrer, Sangar ordonne brusquement d'attendre et Zelda cesse aussitôt de pousser. Le regard de Sangar est capturé par une sculpture à cinquante mètres d'ici. Elle est en bronze, un bronze bleui par le temps et la pluie. Elle est couchée sur un bloc de pierre blanc. L'homme sculpté est allongé sur un enfant qu'il tente de protéger

du gaz. La petite tête est penchée en arrière, les yeux clos, la bouche ouverte – d'un hurlement suspendu dans le temps. Sangar lâche un petit cri, sans prévenir, comme si quelqu'un venait de lui bousculer le dos. Zelda prend peur, surprise par ce râle venu comme un craquement. La bouche de Sangar se met à trembler sans que l'on sache s'il souhaite parler ou si ses nerfs le lâchent. Bientôt il sanglote, là aussi sans prévenir, à tel point que les visiteurs à l'entrée se tournent, l'air inquiet, ils font des grimaces de gêne, ils ont mal pour cet homme.

Il pleure. Il pleure comme un enfant dont le chagrin est pur. Il pleure à faire trembler le haut de sa carcasse. De légers soubresauts secouent ses jambes. Il pleure à boire les larmes qui s'effondrent sur ses lèvres d'édenté. L'œil valide pleure. L'autre pleure aussi. L'homme pleure en rentrant sa tête dans ses épaules, il serre si fort sa boîte molle qu'elle devient presque un chiffon froissé. Il pleure et son nez coule sur sa moustache. Il se souvient du sous-sol qu'il a vu tout à l'heure, et des coins dans lesquels lui, sa mère, Adila ont fourré leur nez dans la panique comme de jeunes musaraignes. Il pleure puisqu'il revoit grossièrement les traits de sa mère, d'Adila, des traits qu'il avait oubliés depuis des lustres. Il se remémore les cris d'angoisse de sa mère, d'Adila, des cris qui lui ont cravaché le cœur il y a vingt-six ans, jusqu'à le faire saigner.

Zelda ne sait plus quoi faire ni où mettre ses mains. Sur le fauteuil ? Sur son épaule ? Elle ne sait plus où poser son regard, ni quoi dire, ni comment disposer sa bouche, et tout son corps. Elle voit la statue. Elle voit Sangar s'en approcher avec peine, en tremblant, puisqu'un seul bras peut faire tourner la roue du fauteuil. Elle le suit, distingue mieux l'homme en bronze, couché, sa tête prise dans un *jamana*. Sa gorge se noue. Sangar pleure encore mais tremble moins. Il voit Zelda. Le visage de la jeune femme est rouge. Ce n'est pas le froid, c'est ce qu'elle contient en elle qui demande à sortir. Elle gonfle ses joues. Elle ne regarde pas Sangar, elle a peur. Peur de pleurer. Ce petit enfant et cet homme qui le protège en vain ont été immortalisés par une photo terrible, prise en mars 1988 par Ramazan Öztürk. *Le Témoin silencieux* est le titre de son cliché. Sangar a vu la photographie. Elle est dans ses coupures, là, sur ses genoux. Zelda se rend compte qu'il a sans doute croisé, au détour d'un marché ou d'une ruelle, ce père et ce bébé, qu'ils ont peut-être été voisins. Ou qu'ils ont déjà ri ensemble. Alors une larme, retenue depuis trop longtemps. Puis d'autres. Elle les efface aussitôt et se griffe avec ses ongles noirs.

Sangar attend, attend, attend le mot qui ne sort pas de la bouche de Zelda. Que Sangar ne soufflera pas puisqu'il doit venir seul.

Des banalités s'échangent. Ils se rendent au cimetière. Ils constatent l'écrasante similitude avec les grandes étendues de tombes blanches que l'on voit dans les films. Le lieu est si paisible, malgré le vent qui chahute les têtes. Épuisé, Sangar raconte l'histoire qu'il a entendue de Julianne, puis transmise à Marwan. Celle du cimetière à la campagne. De cette très jeune femme qui a déposé au hasard une couronne de fleurs en hommage à son frère. Dans ce dédale de tombes, Sangar cherche sa famille en vain. Il enclenche le frein de son fauteuil. Il dépose enfin sa boîte, qu'il leste d'une pierre, sur une tombe vierge. Zelda lui tend la lanterne en fer forgé qu'elle a dans son sac. Il allume la bougie en luttant contre le vent. Il pose la lanterne sur la tombe d'à côté. Il s'imagine qu'Adila est en dessous. Il y croit. Et sa mère, juste là, sous la boîte. Elles sont allongées là-dessous. *C'est moi*, murmure-t-il. Ça le fait pleurer. *C'est moi*. Il renifle. *C'est moi, maman*. Il est doux et fragile. *C'est moi, ma sœur*. Zelda, elle, est d'une pudeur inédite. Les bourrasques l'aident à sécher ses larmes.

Il n'y a rien d'autre à faire maintenant. Parler peut-être. Pas forcément. Être là suffit sans doute. Respirer. Observer le témoignage d'une ville battue. Se regarder parfois. Pas forcément dans les yeux. Pleurer n'est plus nécessaire.

## Remerciements

À mes grands-parents, à tous mes parents, à mes frères et à mes sœurs, à mes amis. Ils sont les raisons de l'écriture de ce livre.

À mes éditrices, Marie-Pierre Gracedieu et Maéva Rabah. Leur exigence et leur sensibilité m'ont été si précieuses.

Et à Lili, surtout, sans qui si peu serait possible.



## Table des matières

Halabja, Kurdistan irakien.....	13
2003	
« Une passion triste du siècle débutant ».....	15
16 mars 1988	
« On l'appellera Ali le Chimique ».....	39
2003	
« La vraie violence, c'est là-bas » .....	43
2006	
« Les rencontres ne sont jamais des coïncidences, mais des promesses » .....	61
21 mars 1988	
« Et leurs cheveux qui sentaient la vanille » .....	79
2010	
« Ce garçon est un secret noir ».....	85
	213

22 juillet 1988	
« Si tu veux poursuivre, change de peau ».....	125
25 juillet 1988	
« Son front brûlé l'impressionne ».....	129
31 août 1988	
« Elle lui caresse les cheveux comme à un enfant »....	133
De novembre 2013 à mai 2014	
« Le verre du cadre fendu au niveau de la joue ».....	139
Janvier 2014	
« La famille du bon vieux temps ».....	149
De juin à septembre 2014	
« Elle sait des choses qu'il ne sait plus ».....	159
2012	
Deux ans plus tôt	
« Guérir en lui Halabja » .....	195
Novembre 2014	
« C'est moi, maman. C'est moi, ma sœur » .....	201
Remerciements .....	211

## CATALOGUE

Sylvia Aguilar Zéleny

*Poubelle*

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Julia Chardavoine

*Le livre d'Aïcha*

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Julia Chardavoine

Mohammed Alnaas

*Du pain sur la table de l'oncle Milad*

Traduit de l'arabe (Libye) par Sarah Rolfo

*Un goût de thé amer*

Traduit de l'arabe (Libye) par Sarah Rolfo

Anuk Arudpragasam

*Un passage vers le Nord*

Traduit de l'anglais (Sri Lanka) par Dominique Vitalyos

Christian Astolfi

*De notre monde emporté*

*L'œil de la perdrix*

Rémi Baille

*Les enfants de la crique*

Hanna Bervoets  
*Les choses que nous avons vues*  
Traduit du néerlandais par Noëlle Michel  
*L'expérience Helena*  
Traduit du néerlandais par Anne-Laure Vignaux

Xavier Bouvet  
*Le bateau blanc*

Mattia Corrente  
*La fugue d'Anna*  
Traduit de l'italien par Jacques Van Schoor

Baptiste Fillon  
*Un coup de pied dans la poussière*

Fabio Fiori  
*Le souffle de la Méditerranée – Voyages et légendes*  
Traduit de l'italien par Sofia Gérard

Ilaria Gaspari  
*Une rumeur dans le vent*  
Traduit de l'italien par Romane Lafore

Ia Genberg  
*Les détails*  
Traduit du suédois par Anna Postel

Paolo Giordano  
*Tasmania*  
Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

Jan Grue  
*Ma vie ressemble à la vôtre*  
Traduit du norvégien par Marina Heide

Anna Hope  
*Le Rocher blanc*  
Traduit de l'anglais par Élodie Leplat

Siân Hughes  
*Perle*  
Traduit de l'anglais par Valentine Leÿs

Alice Kaplan  
*Maison Atlas*  
Traduit de l'américain par Patrick Hersant  
*Baya ou le grand vernissage*  
Traduit de l'américain par Patrick Hersant

Alexandre Lasheras  
*Le manège des Andes*

Marion Lejeune  
*L'escale*

Philippe Manevy  
*La colline qui travaille*

Semezdin Mehmedinović  
*Le matin où j'aurais dû mourir*  
Traduit du bosnien par Chloé Billon

*Sarajevo Blues*  
Traduit du bosnien par Chloé Billon

Noëlle Michel  
*Demain les ombres*

Touhfat Mouhtare  
*Le Feu du Milieu*

Sara Mychkine  
*De minuit à minuit*

Maude Nepveu-Villeneuve  
*Après Céleste*  
*La remontée*

Aslak Nore  
*Le Cimetière de la mer*  
Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon  
*Les héritiers de l'Arctique*  
Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon  
*Piège à loup*  
Traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier

Boris Pétric  
*Château Pékin*

Stine Pilgaard  
*Le pays des phrases courtes*  
Traduit du danois par Catherine Renaud

*Les monologues d'un hippocampe*  
Traduit du danois par Catherine Renaud

Audrey Sabardeil  
*Cargo blues*

Anne Sénès  
*Chambre double*

Navid Sinaki  
*Les larmes rouges sur la façade*  
Traduit de l'américain par Sarah Gurcel

Michèle Standjofski  
*Mona Corona*

Juan Tallón  
*Chef-d'œuvre*  
Traduit de l'espagnol (Espagne) par Anne Plantagenet  
*Un voyage en or*  
Traduit de l'espagnol (Espagne) par Julia Chardavoine

Akos Verboczy  
*La maison de mon père*

Lisa Weeda  
*Le palais des Cosaques perdus*  
Traduit du néerlandais par Emmanuelle Tardif







Pour en savoir plus sur nos publications  
et suivre notre actualité,  
vous pouvez consulter notre site Internet  
[www.lebruitdumonde.com](http://www.lebruitdumonde.com)



Ouvrage réalisé par Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : M01072/01

N° d'impression : XXX

